ÉRASME.

I.

Histoire de trois statues. — Dispute entre Rotterdam et Tergou.

Au centre de Rotterdam, sur un des ponts qui traversent ses innombrables canaux, s'élève une statue en bronze, posée sur un piédestal orné d'inscriptions et entouré d'un balustre de fer. Cette statue a dix pieds de hauteur; elle fut fondue en 1622, et passe pour le chef-d'œuvre d'Henri de Keiser. Le personnage qu'elle représente, revêtu du costume ecclésiastique, couvert du tricorne, tient dans sa main droite un livre qu'il semble lire avec attention. Son visage, quoique allourdi par les énormes proportions d'une statuaire colossale, a conservé une expression douce et spirituelle; son nez est relevé et pointu, ce qui est la marque d'un esprit railleur; sa bouche, très grande, est rieuse et prudente; on sent que la flamme d'une pensée prompte et brillante a dû briller dans ses yeux baissés, légèrement frisés par le coin, et dont le bronze n'a pu imiter que les contours. Cette statue rappelle un portrait d'Holbein, qu'on admire au Musée, quand la foire annuelle de peinture, que nous décorons du nom d'exposi-

tion, a enlevé ses tréteaux et replié ses rideaux verts : c'est bien là l'expression du personnage, son costume fourré et chaud, et son air d'homme maladif, qui perce à travers les membres gigantesques de la statue de Keiser. Que fait donc là ce docteur, avec son livre à la main, au milieu du commerce de Rotterdam, de ces allans et venans qui traversent le pont, la mine grave et froide, silencieux, calculant le gain et la perte, de ces bateaux pesans qui remontent le canal, de ces gens qui déchargent les marchandises d'importation et chargent les marchandises d'exportation ; non loin de ce petit temple bâtard, à portique, qui est la bourse de Rotterdam, et dont les colonnes grecques contrastent si singulièrement avec ces maisons triangulaires dont les étages, en saillie les uns sur les autres, semblent regarder, derrière le rideau d'arbres qui le bordent, ce qui se passe dans le canal? Que fait-il là dans ce bruit si peu propice à la lecture? Si encore ce livre était un livre en partie double! Mais non; ce livre représente les dix volumes in-folio sortis de la plume du personnage, où les bonnes choses lui appartiennent en propre, et le fatras à son époque. Ce personnage, c'est Erasme, Erasme de Rotterdam, la seule gloire littéraire de cette ville où il y a toujours eu beaucoup de libraires et très peu de littérature.

L'effigie d'Erasme, avant d'être en bronze, fut d'abord en bois, puis en pierre. La statue de bois fut érigée en 1549, dix ans après la mort d'Erasme. Celle de pierre, qui y fut substituée en 1557, renversée par les Espagnols en 1592, et jetée dans le canal, fut remplacée, un demi-siècle après, par la statue en bronze, qui est celle dont nous parlons. Faut-il voir dans ces trois statues successives, dont la première est en bois et la dernière en bronze, la gradation des sentimens d'estime et d'admiration de Rotterdam pour son illustre enfant, sentimens d'abord très discrets et très serrés, ensuite un peu plus vifs, vers 1557, enfin portés au paroxisme en 1622? Ou bien, dans les trois cas, la ville n'a-t-elle fait que ce que ses finances lui permettaient de faire? Les admirateurs d'Erasme ont dit qu'il avait eu cela de commun avec les divinités de l'ancienne Rome, lesquelles eurent des statues d'argile avant d'avoir des temples d'or. A la bonne heure.

Lorsque Philippe II, fils de Charles-Quint, fit son entrée so-

lennelle dans la ville de Rotterdam, en qualité de prince souverain des Pays-Bas, le sénat bourgeois, pour le recevoir plus dignement, fit planter, devant la maison où Erasme est né, un mannequin représentant ce grand homme au naturel, dans son costume d'ecclésiastique séculier, tenant une plume de la main droite, et, de la gauche, présentant au prince un rouleau dans lequel on lisait en vers latins :

Au sérénissime prince des Espagnes, don Philippe de Bourgogne, Didier Erasme de Rotterdam :

Moi, Érasme de Rotterdam, je ne me manquerai pas à moi-même
Jusqu'à paraître abandonner mes concitoyens;
Inspiré par eux, illustre prince,
Je prie Dieu qu'il te fasse entrer sain et sauf dans notre ville;
Et de tout le zèle dont je suis capable, je recommande ce peuple,
O fils de César, à ta haute protection.
Tous te reconnaissent pour maître; tous se réjouissent de leur prince,
Et n'ont rien, dans le monde, qui leur soit plus cher que toi.

Il était difficile de faire débiter un compliment plus plat à un homme plus spirituel.

Philippe II et Marie, reine de Hongrie, après avoir pris ou s'être fait donner lecture des vers, entrèrent dans la maison, visitèrent la chambre du grand homme, et daignèrent se faire raconter les diverses circonstances de la naissance d'Erasme.

La statue en bronze courut un grand danger en 1672. Cette année-là, le peuple s'était soulevé dans la plupart des villes de la Hollande : Rotterdam fut pendant quelques jours à la discrétion des insurgés. Le peuple en voulait à tout ce qui sentait le papisme. La statue d'Erasme, apparemment pour son costume ecclésiastique, fut arrachée de son piédestal, et portée dans la maison commune, où l'on délibéra de la faire fondre. Les magistrats de Bâle, l'ayant appris, chargèrent un marchand de leur ville, en ce moment à Rotterdam, d'acheter cette statue moyennant un certain prix. Le correspondant bâlois entra en ouvertures pour cet achat avec les autorités de l'émeute, et peu s'en fallut que le marché ne fût conclu. La difficulté portait sur le prix offert, que la

commune trouvait insuffisant. Le marchand en écrivit à ses commettans, lesquels l'autorisèrent à acquérir la statue au prix qu'on en voudrait. Mais sur l'entrefaite les autorités de Rotterdam se ravisèrent; on persuada au peuple qu'Erasme, quoique clerc, n'était ni un saint, ni un diseur de messes, et que sa statue ne voulait ni adorations ni prières; on décida que la statue ne serait point vendue, mais replacée sur son piédestal, ce qui fut exécuté quelque temps après. On verra plus tard les causes de l'empressement de Bâle pour avoir cette statue.

Le nom d'Erasme, il faut le dire, est bien tombé, tombé même au-dessous de ce qu'il vaut; car Erasme fut un homme très supérieur, lequel, à ne le regarder que comme écrivain, eut la mauvaise fortune de vivre dans un pays qui n'avait pas encore un idiome indigène arrivé à l'état de langue littéraire. Il a écrit d'admirables choses dans un langage mort: de là la première cause d'un si triste retour de fortune; la langue d'Erasme étant une langue d'érudition, Erasme n'est plus un grand écrivain que pour les érudits.

Mais de son vivant, et plus d'un siècle après sa mort, Erasme fut un des plus grands noms de l'Europe intellectuelle. Les villes se disputaient, comme pour Homère, l'honneur de sa naissance. L'illustre Bayle, si grave, si solide, si juste appréciateur des titres littéraires, n'établit-il pas une comparaison très sérieuse entre la destinée d'Homère, lequel ne fut connu que long-temps après sa mort, et ne put avoir dans toute la Grèce, dont il avait chanté les glorieuses origines, un lieu de naissance authentique, et celle d'Erasme, connu et admiré pendant sa vie, qui eut le privilége de naître, au vu et su de tout le monde, dans une ville « qui a compris de bonne heure ses intérêts, dit Bayle, et a tellement affermi, pendant que les choses étaient fraîches, les titres de sa possession et la gloire qui lui revient d'être la patrie de ce grand homme, qu'on ne peut plus rien lui disputer sur ce sujet? » La dispute, en effet, ne pouvant porter sur le fait de sa naissance, à cause des preuves incontestables que Rotterdam pouvait exhiber en faveur de son droit et de son privilége, elle porta, le croirait-on? sur le fait de la conception! La petite ville de Tergou, voisine de Rotterdam, réclamait l'honneur d'être le lieu où

s'était consommé ce fait, lequel, remarquait-elle, dominait celui de la naissance. Les magistrats et les légistes de Tergou, mus d'ailleurs par une louable ambition, prétendaient qu'Erasme était plus bourgeois de Tergou que de Rotterdam, parce que, selon les lois, le lieu où les enfans naissent par hasard n'est point censé leur patrie. « Si dans le cours d'un voyage, disaient-ils, une femme accouche dans une ville où elle n'a pas l'intention de résider, où elle ne doit rester que le temps de relever de couches, l'enfant né dans cette ville en sera-t-il le citoyen, et non pas plutôt celui de la ville où sont domiciliés ses parens? La mère d'Erasme, grosse par suite d'une liaison illégitime, était allée faire ses couches à Rotterdam, pour cacher sa faute; mais c'était là un pur accident: c'est à Tergou qu'elle avait conçu et porté dans son sein le glorieux enfant. Donc Erasme devait être citoyen de Tergou. » Des esprits de poids, des noms littéraires, prirent parti dans cette étrange querelle.

Erasme, comme on sait, naquit des amours d'un bourgeois de Tergou, qui depuis se fit moine, et de la fille d'un médecin, femme de mérite, et, sauf sa faute, de mœurs très pures, et d'une vie édifiante, qui pouvait, dit un écrivain du temps, se défendre comme Didon :

Huic uni forsan potui succumbere culpæ.

Cette femme mit au monde son enfant dans une maison écartée de Rotterdam, sans le touchant honneur qu'on rendait aux mères dont l'église avait béni le mariage. Cet honneur consistait en une pièce de linge blanc et fin dont on entourait le marteau de la porte, pour désigner à la sympathie des passans la maison de la nouvelle accouchée. L'enfant naquit inconnu dans les bras des hôtes inconnus à qui sa mère avait acheté l'hospitalité et le secret pour huit jours. Cette naissance fut un reproche sanglant dans les mains des ennemis de l'enfant devenu homme illustre. Le fameux Jules Scaliger, entre autres, qui avait une jalousie misérable contre Erasme, ne pouvant rien contre ses écrits, s'en prit honteusement à sa naissance. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet, les réponses d'Erasme, et le scandale littéraire qui en résulta, ne furent

point un des moindres évènemens du XVIe siècle. Les honnêtes gens prirent le parti d'Erasme, lequel avait su se faire un grand nom malgré la faute de sa mère, et rester honnête homme malgré l'influence ordinairement corruptrice d'une naissance irrégulière. Jules Scaliger se donna le ridicule de dire d'épouvantables grossièretés dans un latin barbare; et malgré l'origine princière dont il se vantait, il est resté beaucoup plus étonnant par sa vanité diabolique, que par sa confuse érudition et ses laborieux paradoxes littéraires.

II.

Comment Érasme fut fait homme d'église.

Erasme avait un frère, dont il parle en certains endroits de ses livres, et seulement pour s'en plaindre. Tous deux héritèrent de leur père de quoi suffire à leurs études. Des parens avides avaient rogné leur petit patrimoine, et, à peine le père mort, avaient mis la main sur l'argent. Il ne laissèrent que ce qui ne peut pas se mettre en poche, à savoir quelque peu de biens-fonds, et des créances. Mais les tuteurs firent ce que n'avaient pas pu faire les parens; ils dissipèrent par leur mauvaise administration et leur infidélité le patrimoine des deux orphelins, et n'imaginèrent rien de mieux, pour se dispenser de rendre des comptes à leurs pupilles, que d'en faire des moines. Celui qui s'y employa le plus activement, fut un certain Guardian, l'un d'eux, homme d'un *sourcil austère*, d'une grande réputation de piété, un saint dans l'opinion du monde, parce qu'il n'était ni joueur, ni libertin, ni fastueux, ni adonné au vin; du reste parfait égoïste; au dehors, se mettant en règle avec les apparences, et au dedans vivant pour lui, et à sa guise, homme très peu porté pour les lettres, quoique anciennement maître d'école. Un jour qu'Érasme enfant lui avait écrit une lettre un peu travaillée : — « Ne m'en écrivez pas d'autres de ce genre, lui dit sévèrement Guardian, à moins que d'y joindre un commentaire. » C'était un de ces serviteurs de Dieu qui pensaient lui sacrifier une victime agréable en enrôlant quelque adolescent

sans défense dans les ordres monastiques. Il comptait avec orgueil les recrues qu'il avait faites pour saint François, saint Dominique, saint Benoît, saint Augustin, sainte Brigitte, et autres chefs et fondateurs de couvens.

Quand les deux enfans furent en état d'être envoyés aux universités, qu'ils surent passablement de grammaire, et une bonne partie de la dialectique de Pierre d'Espagne, Guardian, craignant qu'ils ne prissent dans les universités des sentimens trop mondains, les fit entrer dans un couvent de frères quêteurs, sorte de moines, qu'on voit nichés partout, dit Erasme, et qui se faisaient quelques revenus à instruire les enfans. C'était la coutume de ces moines, s'il leur tombait entre les mains quelque enfant d'un caractère vif et d'une intelligence précoce, de l'éteindre sous les mauvais traitemens, les reproches, les menaces, et de le ployer peu à peu par l'abrutissement à la vie monastique. L'ordre des frères quêteurs fournissait des néophytes à tous les autres ordres, ce qui l'avait mis en grande faveur dans le monde monacal.

Ces frères étaient d'ailleurs fort ignorans, vivant dans les ténèbres de leur institution, étrangers à toute science, passant à prier le temps qu'ils n'employaient pas à gronder et à fustiger les enfans, incapables d'enseigner ce qu'ils ne savaient pas, et remplissant le monde de moines grossiers et indoctes, ou de laïcs mal élevés. Erasme et son frère vécurent deux années dans ce couvent, sous un maître illétré, et d'autant plus tranchant, choisi, non par des juges compétens, mais par le général de l'ordre qui en était souvent le moine le plus ignorant. Cet homme avait un collègue plus doux, qui aimait Erasme, se plaisait avec lui, et qui, l'entendant un jour parler de son prochain retour dans son pays, essaya de le retenir dans le couvent, et de l'y enrôler, lui faisant toutes sortes de récits de la vie heureuse qu'il y mènerait, et le prenant par des caresses, des baisers et de petits présens. Mais l'enfant fit une résistance d'homme; il dit nettement qu'il attendrait, pour prendre un parti, que sa raison fût plus avancée. Le moine, homme d'un bon naturel, n'insista pas. Il n'était pas de ceux qui joignaient aux moyens de séduction des moyens de terreur, et qui employaient les exorcismes, les apparitions, les fantômes, pour ébranler les imaginations faibles, et recruter pour l'ordre, à

l'insu des parens, des jeunes gens riches et bien nés en qui la crainte avait détruit la volonté, ou altéré la raison.

Revenus à Tergou, Erasme et son frère trouvèrent l'un des deux tuteurs mort de la peste, sans avoir rendu ses comptes. Le second, occupé de son commerce, s'inquiétait peu de ses pupilles. Guardian était devenu par la suite seul maître d'eux et du peu qu'il leur restait. Il commença à parler très fortement du projet de les engager dans l'église. Immoler deux victimes d'un coup, c'était, pensait-il, se faire deux titres à la vie bien heureuse. Erasme, pour mieux lui tenir tête, concerta un plan de résistance avec son frère, son aîné de trois ans; lui-même avait alors quinze ans. Ce frère était faible, il avait peur de Guardian, et se voyant pauvre, il aurait volontiers souffert qu'on disposât de lui, pour échapper à la difficulté de résister et aux incertitudes d'une vie précaire. Erasme qui avait, dès ce temps-là, un instinct de son avenir, parla de vendre les lambeaux de terres qui leur restaient, d'en faire une petite somme, d'aller aux universités, d'y finir leurs études, et de s'abandonner ensuite à la grâce de Dieu. Son frère, entraîné par cette confiance, y consentit: ils s'engagèrent par serment à se soutenir l'un l'autre contre leur tuteur; mais l'aîné y mit la condition qu'Erasme, comme le plus décidé et le plus habile, se chargerait de porter la parole. Erasme le voulut bien; « mais, dit-il, ne va pas me manquer au moment décisif: car, si je suis seul, toute la tragédie retombera sur ma tête. » Le jeune homme prit les saints à témoin de sa fidélité à sa parole.

Quelques jours après, Guardian les fit appeler. Il le prit d'abord sur un ton doux, parlant longuement de sa tendresse paternelle pour ses pupilles, de son zèle et de sa vigilance; après quoi il les félicita de ce qu'il venait de trouver pour eux une place chez les moines *deux fois canoniques* : c'était un des ordres du temps. Erasme répondit aux protestations par des remerciemens; puis, venant au vrai sujet de l'entretien, il dit « que son frère et lui étaient trop jeunes pour prendre un parti si grave, qu'ils ne pouvaient pas se faire moines avant de savoir ce que c'était qu'un moine; qu'après quelques années consacrées à l'étude des lettres, ils verraient à traiter mûrement cette affaire; qu'un peu de réflexion n'y nuirait pas. » Guardian, qui ne s'attendait pas à un re-

fus, éclata en menaces, et cet homme qui s'était fait une réputation de douceur, eut peine à retenir ses mains; il traita Erasme de brouillon, abdiqua la tutelle, disant qu'il ne leur restait pas un florin, et qu'ils vissent à se procurer de quoi manger. Ces violences arrachèrent des larmes au jeune homme, mais n'ébranlèrent pas sa résolution. « Qu'il soit fait comme vous le désirez, » dit-il. On se sépara dans ces termes. Comme les menaces et les injures avaient eu peu de succès, le tuteur changea de plan; il confia la négociation à son frère, homme doux, poli et persuasif. Celui-ci fit venir les deux pupilles dans son jardin; on s'assit, on causa, on versa du vin aux jeunes gens. Quand les têtes furent émues, le tuteur, après quelques entretiens pleins d'amitié, en vint à la grande affaire. Il prodigua les promesses et les prières, il raconta des merveilles de la vie monastique; il fit si bien que l'aîné oublia ses sermens aux saints, et se laissa faire. Trop de penchans le portaient vers la vie du cloître; il avait l'esprit lent, un corps robuste, un esprit rusé; il aimait à boire et à faire pis; il était déjà moine avant d'être novice.

Erasme avait alors seize ans. Il était délicat, fragile, languissant d'une fièvre quarte; qu'allait-il devenir, abandonné à lui, seul, pauvre, malade? Le tuteur redoublait d'obsessions. Il déchaîna contre lui des personnes de toute qualité, de tout sexe, des moines, des demi-moines, des parens, des parentes, des jeunes gens, des vieillards, des gens connus et inconnus. L'esprit du jeune homme était assiégé par toutes ces influences. L'un lui faisait un tableau aimable de la tranquillité monastique, insistant sur ses douceurs, sur ses avantages, tout de même, dit Erasme, qu'on trouverait à louer dans la fièvre quarte. Un autre lui peignait d'un style tragique les périls de ce monde, comme si les moines étaient hors du monde. Celui-ci l'épouvantait du récit des maux de l'enfer, comme si le couvent ne menait pas quelquefois à l'enfer; celui-là lui citait des exemples miraculeux: « Un voyageur fatigué s'était assis sur le dos d'un serpent, le prenant pour un tronc d'arbre; le serpent s'éveilla, et tournant la tête, dévora le voyageur. Ainsi le monde dévore les siens. » — « Un homme était venu voir un monastère; on l'invite à s'y fixer, il refuse; à peine sorti, il rencontre un lion qui

le mange. » Quelques-uns lui parlaient de moines qui avaient eu l'honneur de s'entretenir avec Jésus-Christ; de sainte Catherine qui lui avait été fiancée comme à un amant, et l'avait eu dans sa chambre, se promenant de long en large, et s'entretenant avec elle. On mettait un grand prix à s'emparer d'Erasme; ses dispositions précoces promettaient un moine qui ferait honneur à sa robe. Dans le temps qu'il était agité d'incertitudes cruelles, il alla voir, dans un monastère voisin de la ville, un certain Cantelius dont il avait été le camarade d'enfance. C'était un jeune homme d'un esprit ferme et élevé, quoique ne pensant qu'à lui. Le goût du repos et de la table, et non la piété, l'avait fait entrer au couvent. Il était fort paresseux, peu curieux des lettres où il n'avait pas réussi, mais bon chanteur; il s'y était appliqué dès le bas âge. Après avoir vainement cherché fortune en Italie, il avait pris la robe. Cantelius s'enflamma pour Erasme; il l'exhorta vivement à faire comme il avait fait, lui vantant le couvent comme un lieu de tranquillité, de liberté, de concorde, où les anges vivaient avec les hommes, où l'on avait le repos et des livres pour en occuper les longues heures. C'était l'appât auquel devait mordre Erasme; du repos et des livres, ce fut là le goût de toute sa vie. A entendre Cantelius, le couvent était le jardin des Muses. Erasme sortit fort ébranlé de ce premier entretien.

A peine rentré dans la ville, de nouvelles attaques l'attendaient. On lui montra ses amis irrités de son obstination, et leur amitié tournant à la haine, la misère et la faim qui l'attendaient dans le monde, le désespoir de toutes choses. Il revint voir son nouvel ami. Cantelius redoubla de soins, lui demanda la faveur de devenir son élève, et enfin le décida. Erasme, de guerre lasse, se réfugia dans le couvent, pour éviter les obsessions présentes, mais sans dessein de persévérer. Cantelius mit à profit la science du jeune homme; ils passaient les nuits à lire en cachette les auteurs anciens, entre autres Térence, singulier poète pour un couvent. La santé d'Erasme en souffrait. Du reste, son esprit était assez tranquille; il aimait cette égalité des frères; on ne l'obligeait pas aux jeûnes, ni aux offices de nuit; on ne lui demandait rien, on ne le grondait pour rien: le plan était que tout le monde lui sourît et

lui montrât de la faveur. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi dans l'insouciance. Mais quand vint le jour de prendre l'habit, Erasme, rentré en lui-même, parla de nouveau de sa liberté; on lui répondit par de nouvelles menaces. Cantelius ne négligeait aucun des moyens qui lui étaient propres; il tenait à ne pas perdre un précepteur gratuit. Erasme fit vainement une dernière résistance; à la fin, il tendit le cou, comme l'agneau du sacrifice, et on lui jeta l'habit.

Ce point obtenu, on continua les bons traitemens et les caresses. Une année tout entière se passa, sans de vifs regrets de sa part. Mais peu à peu le régime changea; il s'aperçut alors que ni son corps ni son ame ne s'accommodaient de la vie du couvent. Il y voyait les études délaissées ou méprisées. Au lieu d'une vraie piété où il aurait eu du goût, c'étaient des chants et des cérémonies sans fin; ses frères les moines étaient pour la plupart des hommes lourds, ignares, adonnés au ventre, disposés à opprimer quiconque, parmi eux, montrait un esprit délicat, et plus de penchant pour l'étude que pour la table. Le plus robuste de corps y était le plus influent. Erasme n'avait plus qu'un espoir, espoir assez triste; c'était d'être préposé quelque jour à un couvent de filles, place où il fallait beaucoup boire, et qui n'était pas sans danger pour la chasteté; outre qu'on était exposé, sur le retour de l'âge, à se voir renvoyé dans le couvent d'où l'on était sorti, et remplacé par un prieur plus jeune, et plus propre à toutes les fatigues de la place. On avait commencé par l'exempter du jeûne; mais bientôt on l'y astreignit. Or, il était d'un tempérament si exigeant sur le point de la nourriture, que, si le repas était retardé d'une heure, le cœur lui manquait, et il s'évanouissait. Le froid le faisait beaucoup souffrir, ainsi que le vent, et pour quelques nuages de plus ou de moins qui passaient dans le ciel, tout son corps était troublé. Comment avoir chaud dans un couvent malsain, aux longs corridors humides, aux cellules mal closes? Erasme y était sans cesse grelottant. Dans les jours de jeûne, ou d'abstinence de viande, ce repas consistait en poissons; mais l'odeur seule du poisson lui donnait la migraine, avec un mouvement de fièvre. Enfin il avait le sommeil léger, se rendormait avec peine, et seulement après quelques heures:

au couvent, il fallait se lever dans la nuit, pour les offices nocturnes, dont on l'avait exempté novice. Ses nuits se passaient à se rendormir. Le pauvre Erasme recommencait à soupirer tout haut pour la liberté. Mais c'était à qui lui donnerait d'horribles scrupules. — « Ruses de Satan, lui disait l'un, pour enlever un serviteur à Jésus-Christ. — J'ai eu les même tentations, lui disait l'autre; mais depuis que je les ai surmontées, je suis comme en paradis. — Il y a danger de mort, lui insinuait un troisième, à quitter l'habit; on en a vu qui, pour cette offense envers saint Augustin, ont été frappés d'une maladie incurable, foudroyés par le tonnerre, ou qui sont morts de la morsure d'une vipère; le moindre des maux qu'on risque, ajoutait-il, c'est l'infamie qui s'attache à l'apostat. » Le jeune homme craignait plus la honte que la mort: cette dernière raison triompha de ses répugnances, et comme il s'était laissé mettre l'habit, il se laissa vêtir du capuchon. Se regardant dès-lors comme un prisonnier, il chercha des consolations dans l'étude; mais les lettres étant suspectes au couvent, il fallait étudier en cachette, là où il était permis de s'enivrer publiquement. Un évènement inespéré vint le tirer de sa prison, et le rendre à la vie publique, éclatante, fiévreuse, qui l'attendait au dehors. Je dirai bientôt quel fut cet évènement.

On sait quelle est l'influence des premières impressions sur le reste de la vie. Cette intrusion violente d'Erasme dans les ordres religieux en fit un ennemi prudent, mais d'autant plus redoutable, des vœux monastiques et des pratiques odieuses qu'on employait pour les arracher aux personnes faibles. Ménageant les choses, il n'en frappa que plus fort sur les hommes; il poursuivit les moines de ses railleries, les peignant invariablement sous les traits d'ivrognes, d'illettrés et de libertins, opposant sans cesse le scandale de leurs orgies clandestines, de leur haine sauvage pour les lettres, de leur hypocrisie, aux vertus de leurs fondateurs, et en même temps qu'il parlait avec révérence du principe, attaquant sous toutes les formes l'application. Certes il se souvenait de ses jeûnes au couvent et de ses défaillances de cœur, quand il se moquait de l'abstinence des viandes, et qu'il accablait les mangeurs et les apprêteurs de poisson de malédictions si

plaisantes; il se souvenait des prières de nuit dans la chapelle, sous les voûtes froides, avec le frisson d'un sommeil interrompu, quand il se raillait de la fréquence et de l'exactitude des prières; il se souvenait surtout de ces menaces entremêlées de caresses, et de ces obsessions, tantôt violentes, tantôt doucereuses, à l'aide desquelles on l'avait précipité dans des vœux éternels, quand il écrivait, contre les *vœux monastiques*, ces charmans colloques, si fins, si spirituels, si tempérés de prudence et de concessions, afin de ne pas effrayer les gens scrupuleux, si éloquens çà et là (1), qui rappellent la manière de certains dialogues de Voltaire.

Dans le colloque *Virgo* μισόγαμος (la vierge ennemie du mariage), qui est si clair et si touchant, malgré son titre grec, Eubulus (εὖ βουλή), l'homme de bon conseil, fait une promenade après dîner, avec Catherine, la jeune fille qui ne veut pas se marier. On est au printemps, dans la saison des fleurs; Catherine est triste, la douce joie qui paraît répandue sur toute la nature n'est pas dans son cœur. Eubulus en veut savoir la cause. « Voyez cette rose, dit-il, dont les corolles se contractent à l'approche de la nuit; tel est votre visage. » Catherine sourit : « Allez plutôt vous regarder dans cette fontaine, » continue Eubulus. Pourquoi donc Catherine est-elle triste? Elle vient d'avoir dix-sept ans; elle est belle, la santé brille sur son visage; elle a une bonne réputation, de l'esprit, toutes les graces de l'ame qui font valoir celles du corps; ses parens sont de bonne maison, probes, riches, tendres pour leur fille; Eubulus ne demanderait pas à Dieu une autre épouse, si *son astre* lui permettait d'y prétendre. « Et moi, dit Catherine, je ne voudrais pas d'un autre époux, si je ne haïssais pas le mariage. » D'où vient donc cette haine? Catherine est engagée: à qui? à Dieu. Dès sa plus tendre jeunesse, elle a rêvé d'être sœur dans un couvent de nonnes; ses parens ont d'abord résisté à son penchant; mais, à force de prières, de caresses, de larmes, elle a obtenu qu'on la laisserait libre, si, à dix-sept ans, elle y persistait encore. Ses dix-sept ans sont venus, mais voici que ses parens refusent de tenir leur promesse; c'est là ce qui la rend triste; elle en mourra, si on ne cède pas à ses vœux.

(1) Virgo μισόγαμος. — Virgo pœnitens.

Eubulus s'informe d'où elle a pris ce goût pour le cloître. C'est un jour qu'elle fut menée, toute petite fille, dans un couvent de religieuses. Ces vierges l'enchantaient par leurs visages frais et rians; il lui semblait voir des anges; l'église était toute luisante de propreté, toute parfumée d'encens; les jardins étaient grands, et pleins d'arbres et de fleurs. Tout lui souriait; ses yeux ne rencontraient que des images douces; les entretiens de ces filles étaient aimables; deux d'entre elles, ses aînées de quelques années seulement, l'avaient fait jouer sur leurs genoux quand elle était toute enfant. — Eubulus entreprend alors la critique des vœux et des couvens de filles; il ne cache rien de ce qu'il en sait : la liberté du temps et la liberté du latin lui ôtent tout scrupule. « Si vous tenez tant à votre virginité, dit-il à Catherine, que ne la placez-vous sous la protection de vos parens?

— Elle n'y serait pas en sûreté.

— Mieux, à ce que je pense, que chez ces moines épais, dont le ventre est toujours tendu de nourriture..... On les appelle pères, et ils font souvent en sorte que ce nom leur soit bien appliqué (1). » Et il ajoute : « Quand vous aurez vu les choses de plus près, vous n'y trouverez pas le même charme qu'autrefois. Ne sont pas vierges, croyez-moi, toutes celles qui ont le voile, à moins que plusieurs d'entre elles ne prétendent être louées de la même chose que Marie la vierge-mère (2). Tout n'est pas virginal chez les vierges. » Ma traduction est chaste; le latin l'est moins; c'est d'ailleurs une nouvelle ressemblance avec Voltaire; il n'osait pas beaucoup moins dans son français qu'Erasme dans son latin.

Eubulus joint à ces raisons de mœurs des raisons de dogme: on ne discutait rien alors, sans s'autoriser du dogme et de la tradition. Catherine est ébranlée; mais que peuvent de bons conseils contre des souvenirs d'imagination, contre des rêves de jeune fille exaltée? — « Vous me donnez d'excellentes raisons, dit-elle à Eubulus, mais rien ne peut m'enlever ma passion. — Si je ne puis vous

(1) Imò, ut ego arbitror, aliquantò tutiùs quàm apud illos crassos, semper cibo distento monachos. *Nec enim castrati sunt, ne tu sis insciens*, etc....

(2) .... Ut dicantur et à partu virgines.

persuader, répond Eubulus, souvenez-vous du moins que je vous ai avertie. Je prie Dieu, par amour pour vous, que votre passion vous réussisse mieux que mes conseils. » Ainsi finit le colloque.

La Vierge qui se repent (1) en est la suite. Ce sont encore nos deux personnages, Eubulus et Catherine. Eubulus trouve la jeune fille tout en larmes. Le prieur du couvent est auprès d'elle. « Quel oiseau vois-je ici? demande Eubulus. — C'est le prieur du couvent; mais ne vous en allez pas; on a fini de boire; asseyez-vous un moment; quand il sera parti, nous causerons. » Le prieur parti, les aveux commencent. La mère de Catherine, vaincue par ses larmes, avait fini par céder; son père s'était montré plus ferme, mais les machinations des moines ayant lassé sa constance, il s'était rendu. On l'avait menacé d'une mort prochaine s'il enlevait une épouse à Jésus-Christ. Son consentement obtenu, la jeune fille avait été tenue comme en prison, pendant trois jours, dans la maison paternelle. Des femmes du couvent veillaient sur elle, empêchant que personne n'entrât dans la chambre, et l'excitant par leurs exhortations. Pendant qu'on préparait son costume de professe et qu'on disposait tout pour le repas d'usage, elle avait souffert quelque chose qui ne se peut pas raconter. Il lui avait semblé qu'un fantôme lui apparaissait : les femmes qui étaient là n'avaient pas vu ce fantôme; mais pour elle, cette vue l'avait fait tomber comme morte. Revenue à elle, on lui avait expliqué sa vision; c'était, selon ces femmes, un dernier effort du démon tentateur; pareille chose leur était arrivée à toutes, disaient-elles, à ce moment décisif.

— « C'étaient, dit Eubulus, les folies de ces femmes qui vous avaient troublé l'esprit. »

Le quatrième jour on l'avait revêtue de ses plus beaux habits, comme si elle avait dû se marier...

— « A quelque moine grossier, interrompt Eubulus. »

Puis on l'avait amenée, au milieu du jour, de la maison de son père au couvent, où l'attendait une grande compagnie d'amis et de curieux. Elle n'y était restée que douze jours, après quoi elle avait été se jeter aux genoux de l'abbesse, la conjurant de la

(1) Virgo pœnitens.

rendre à ses parens. Ceux-ci, tout d'abord, ne voulaient pas la reprendre; mais voyant son repentir, ils lui avaient ouvert leurs bras. C'est ainsi que Catherine était redevenue libre.

Qui l'avait donc fait changer de résolution? Erasme le laisse à deviner. Il aimait à désappointer son lecteur; cela donnait à ses colloques un air romanesque.

III.

Les voyages d'Érasme. — Sa pauvreté.

L'évènement qui retira Erasme du couvent et le lança dans le monde, fut une offre que lui fit le seigneur de Bergues, évêque de Cambrai, de venir faire partie de sa maison. Erasme y consentit avec joie; mais ne voulant pas partir sans s'être mis en règle avec tout le monde, il sollicita l'agrément de son évêque ordinaire, du prieur particulier du couvent et du prieur général de l'ordre; et quoiqu'il n'y fût pas tenu par son vœu, il garda l'habit, de peur de blesser les personnes trop scrupuleuses. Vous voyez déjà l'homme timide et inquiet, qui a une peur singulière de l'opinion, lui qui devait la mener un moment, et qui en fut le maître, tout en se courbant devant elle en esclave. Il resta peu chez cet évêque, dont il n'avait guère à se louer, et vint à Paris pour y compléter son éducation. Il entra au collége de Montaigu, alors très famé pour ses études de théologie; les murailles même, dit Erasme, étaient théologiennes. Mais le régime en était mortel. Jean Standonée, homme d'un bon naturel, mais d'un jugement médiocre, et dur pour lui-même comme les pères du désert, en avait alors le gouvernement. Ayant passé sa jeunesse dans une extrême pauvreté, Standonée ouvrait volontiers son collége aux jeunes gens pauvres; mais il prenait plus de soin de leur esprit que de leur corps, les nourrissant de poissons et d'œufs gâtés, jamais de viande; les faisant coucher sur des grabats, dans des chambres humides, et, pour comble, les forçant à porter l'habit et le capuchon de moine. Plusieurs jeunes gens, contemporains

d'Erasme, en étaient devenus fous, ou aveugles, ou lépreux : quelques-uns en étaient morts. Lui-même en fut si malade, qu'il eut beaucoup de peine à se rétablir, et qu'il en aurait perdu la vie, s'il faut l'en croire, sans la protection de sainte Geneviève.

Il paraît qu'encore au temps de Rabelais, lequel publia son livre après la mort d'Erasme, le collége de Montaigu n'avait rien changé à son régime, car voici ce qu'en dit Ponocrates, précepteur de Gargantua, au père de son élève Grandgousier :

« Seigneur, ne pensez que ie laye miz on colliege de pouillerye quon nomme Montagu : mieulx l'eusse voulu mettre entre les guenaulx de saint Innocent pour lenorme cruaulté et villenye que iy ay cognu; car trop mieulx sont traictez les forcez (forçats) entre les Maures et les Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malauctruz on dict colliege. Et si iestais roy de Paris, le dyable m'emport (m'emporte), si ie ne mettoys le feu dedans et feroys brusler principal et regens qui endurent ceste inhumanité devant leurs yeulx estre exercee. »

L'amour des livres et de la théologie avait fait venir une première fois Erasme à Paris; le régime du collége de Montaigu et la maladie l'en chassèrent. Il y revint bientôt pour continuer ses études : cette seconde fois ce fut la peste qui l'en fit sortir. Il erra en Flandre et en Hollande, fuyant devant le fléau, qui parcourait l'Europe en tous sens, tombant où on ne l'attendait pas, ne venant pas où on l'attendait. On était sur la fin du XVe siècle. Erasme approchait de trente ans. Ses premiers écrits, ses lettres, l'avaient mis en renom; c'était à qui le protégerait et lui offrirait des pensions, sauf à n'en payer que le premier mois. Il avait trouvé du même coup la célébrité et la pauvreté. Il donnait des leçons çà et là, et vivait de leur produit; mais quand les leçons manquaient, il fallait bien qu'il implorât ses protecteurs, et qu'il leur demandât comme une charité ce qu'il aurait pu exiger comme une dette. Les protecteurs ne répondaient pas ou répondaient qu'ils n'avaient rien, ou recommandaient Erasme à leur intendant, qui gardait les arrérages pour lui. Plus d'une fois, Erasme fut obligé de prendre le ton d'un mendiant, et d'étaler sa pauvreté comme les mendians étalent leurs plaies, faisant avec sa rhétorique ce

que ceux-ci font avec leurs membres mutilés, ou bien forçant son esprit à d'incroyables tours de flatterie, pour tirer de la vanité de ses patrons l'argent qu'il n'aurait pu obtenir de leur loyauté. C'était de la rhétorique de nécessiteux, fausse, misérablement éloquente, où l'esprit mendiait pour le ventre. Ces flatteries même ne réussissaient pas toujours: alors il s'irritait, il s'emportait contre des patrons qui s'étaient donné gratis le relief de protecteurs des lettres, et qui laissaient croupir leur protégé dans le besoin. Il se dédommageait, dans ses lettres à quelques amis, des humiliations où on l'obligeait de descendre, et se donnait le tort de calomnier par derrière ceux qu'il adulait en face; tristes contradictions de la pauvreté, que la postérité ne devrait pas juger après dîner.

Parmi ses bienfaiteurs d'intention, sinon d'effet, il y avait une grande dame, la marquise de Wéere, laquelle avait voulu voir Erasme et lui tenir lieu de l'évêque de Cambrai, qui l'abandonnait. Erasme se rendit à son château de Tournehens, en février 1497, par une neige mêlée de vents violens, dont il décrit spirituellement les désastres. Ce château était perché sur le haut d'une montagne, qu'il lui fallut gravir à l'aide d'un bâton ferré, non sans danger d'être précipité par le vent : à la fin il arriva. La première vue de la marquise de Wéere fut pour lui un enchantement. Bonté, douceur, libéralité, elle avait tout en partage. « Je sais, écrit-il à milord Montjoye, que les amplifications des rhéteurs sont suspectes, principalement pour ceux qui ne sont pas étrangers à leur art. Mais, croyez-moi, l'amplification, loin de m'être d'aucun secours ici, est au-dessous de la réalité. La nature n'a rien produit de plus chaste, de plus prudent, de plus candide, de plus bienveillant. Voulez-vous que je vous dise toute la chose en un mot? Elle a été aussi bienfaisante pour moi, à qui elle ne devait rien, que ce vieillard (l'évêque de Cambrai) a été malveillant, lui qui me devait quelque chose. Elle m'a comblé d'autant de bons offices, moi qui n'ai rien fait pour elle, que celui-ci de duretés, quoique m'étant redevable des plus grands services. » Il écrivait cela du château de Tournehens, devant la haute cheminée de la marquise, avec cette ardeur de reconnaissance qu'un bon feu, le souvenir du voyage de la veille à travers les neiges, un accueil que la curiosité seule de la marquise eût rendu obligeant, quel-

ques promesses peut-être, devaient inspirer à l'homme que vous connaissez déjà, délicat de corps, facile d'esprit, impressionnable, prenant volontiers les avances pour des engagemens, et l'indifférence pour l'ingratitude.

Un an après, son langage n'était plus le même. La marquise avait promis une pension de deux cents livres, mais Erasme n'en avait rien reçu. C'est par lui que nous devions apprendre que la marquise s'était ruinée pour un beau damoiseau, elle qui aurait dû, dit sérieusement Erasme, s'attacher à quelque homme grave et imposant, comme il convenait à une femme de son âge. « Tu déplores que la marquise perde ainsi sa fortune, écrit-il à Battus, l'un de ses amis, mais tu me parais malade de la maladie d'autrui. Elle dissipe sa fortune, et tu t'en affliges! Elle joue et badine avec son amant, et tu en prends du souci! Elle ne peut rien donner, dis-tu, n'ayant rien! Mais quand je regarde les causes qui l'empêchent de donner, j'en conclus qu'elle ne donne jamais rien, car de telles causes ne manquent jamais aux grands personnages. Elle a de quoi engraisser l'oisiveté et les débauches de ces gens à capuchon, effrontés libertins, tu sais qui je veux dire; et elle n'a pas de quoi assurer le studieux repos d'un homme qui pourrait laisser des écrits dignes du regard de la postérité. »

Cependant la nécessité allait le faire tomber de rechef aux genoux de la marquise; depuis sa lettre à Battus, il lui était arrivé toutes sortes de malheurs. Il avait fait des pertes d'argent, lui qui en avait si peu à perdre. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il avait emporté avec lui une assez bonne somme, fruit de ses ouvrages; mais arrivé à Douvres, voilà qu'on l'avait obligé de vider ses poches : les lois somptuaires du pays, ou plutôt la douane de pirates qu'on décorait de ce nom, interdisaient l'entrée en Angleterre de l'argent étranger jusqu'à concurrence d'une certaine somme. Ses amis d'Angleterre étaient venus à son secours, et après quelque séjour parmi eux, il était parti pour s'embarquer à Douvres, et de là retourner à Paris, à son Paris *bien-aimé*, comme il l'appelle quelque part. Il portait sur lui quelques angelots d'or dans une bourse de cuir. Le temps était gros. Erasme était monté dans une barque pour gagner le vaisseau que les bas fonds tenaient éloigné de quelques brasses de la côte. La

barque ayant chaviré, le pauvre Erasme était tombé dans la mer et en avait été retiré plus nu et plus pauvre qu'après la visite des douaniers anglais : ses angelots d'or étaient restés au fond de l'eau. D'autres malheurs l'attendaient sur le rivage de France. Il s'était fait prêter quelque argent pour aller de Calais à Paris. Comme il cheminait à dos de cheval, dans la compagnie d'un Anglais, sur la route d'Amiens, des voleurs lui avaient fait la conduite pendant plus d'un jour, flairant s'il était de bonne prise : mais cette fois sa pauvreté l'avait bien servi; les voleurs, s'étant aperçus qu'il était pauvre, n'avaient pas voulu l'assassiner pour si peu. Erasme leur avait ôté toute tentation en se laissant prendre le peu qui lui restait. Toutes ces pertes l'avaient réduit : « Tirez de la marquise tout ce que vous pourrez, écrivait-il à Battus; arrachez, grattez; j'en ferai autant de mon côté. Je sens combien ce conseil est honteux et répugne à mon caractère; mais le besoin me force à essayer de tout. » Mais Battus n'obtenait rien; son rôle était difficile. Il était précepteur chez la marquise, et apparemment mal payé, à cause du désordre des affaires; il avait à penser à lui avant de penser à son ami. Erasme s'adressa à la rhétorique; il écrivit à la marquise de Wéere une lettre calculée pour l'effet. Il s'était frotté le front, dit-il, il avait fait taire ses scrupules, son caractère, cette pudeur virginale qui sied à l'homme de lettres; il avait fléchi sous la nécessité.

La flatterie intéressée l'inspirait mal. Cet homme, si habile à tourner un compliment librement donné, qui savait relever les gens sans se rabaisser lui-même, à peu près sur le ton de Voltaire écrivant aux souverains, est plat et prétentieux quand ses flatteries sont des demandes d'argent. Mais est-ce la faute de celui qui demande ou de celui qui ne tient pas ce qu'il promet? La marquise de Wéere, qui *badinait* tout-à-l'heure avec un amant, la voilà devenue vierge. Lisez le passage qui explique cette métamorphose : « Je vous ai envoyé, à vous qui vous appelez Anne, une hymne que j'ai composée en l'honneur de votre patronne sainte Anne; ces vers sont de ma jeunesse, car, dès mes premières années, j'ai rendu un culte tendre à cette sainte. J'ai joint à ces vers quelques prières de mon invention, qui pourront vous servir comme d'enchantemens magiques pour faire descendre du

ciel sur la terre, non point la lune, mais celle qui a enfanté le soleil de la justice (la vierge Marie). Il est vrai qu'elle se montre facile aux vœux qui lui sont faits par des vierges; car je ne vous compte pas tant parmi les veuves que parmi les vierges. Quand vous vous êtes mariée toute jeune, c'était seulement pour obéir à vos parens, et pour avoir des enfans : dans un mariage de ce genre, c'est moins le libre plaisir des sens, qu'il faut regarder, que la soumission passive. Mais qu'à l'âge où vous êtes, presque jeune fille encore, vous sachiez résister à la foule des prétendans qui aspirent à vos faveurs, qu'au sein d'une fortune si brillante, vous soyez si dure pour vous-même, c'est ce que je ne regarderai pas comme du veuvage, mais comme de la virginité. Si vous persévérez, il faudra que je vous place pieusement, non pas dans le chœur des adolescentes, dont le nombre, selon l'Ecriture, ne se peut pas compter; non pas dans les cinquante concubines de Salomon, mais parmi les cinquantes reines, et cela, je l'espère, avec l'approbation de saint Jérôme. »

Dans le même temps qu'il écrivait cette lettre à la marquise de Wéere, il envoyait ses recommandations confidentielles à Battus. Il lui traçait tout un plan de campagne. « Qu'il lançât contre la marquise son fils Adolphe, avec des prières arrêtées en commun; qu'il prît soin de mettre à couvert le caractère d'Erasme en présentant sa lettre comme un cri que lui arrachait le besoin; qu'un homme délicat comme il était, voulant aller en Italie pour y prendre le grade de docteur, ne pouvait faire ce voyage sans de grandes dépenses, et que sa réputation, méritée ou non, ne lui permettait pas d'y aller à pied, et sans quelque espèce de train; que Battus prît soin de faire sentir à la marquise combien plus de gloire et d'honneur lui reviendrait des écrits d'Erasme, que de ces théologiens qu'elle avait à sa charge; que ces hommes débitaient des choses communes, tandis qu'il écrivait, lui, des choses durables; que leurs indoctes sermons étaient entendus dans une ou deux églises, tandis que ses livres à lui seraient lus par toutes les nations; que ces grossiers théologiens abondaient partout, tandis qu'il fallait plusieurs siècles pour trouver un homme comme lui; — car, dit-il à Battus, vous n'êtes pas si superstitieux, à ce que je sache, que vous ayez du scrupule à faciliter par de

petits mensonges les affaires de votre ami; — que Battus insinuât à la marquise, avec des plaisanteries bien ménagées, qu'Érasme avait fatigué ses yeux et compromis sa vue par ses travaux sur saint Jérôme; que, selon Pline l'Ancien, un bon remède aux maux d'yeux, un excellent spécifique pour les raffermir, était quelque pierre précieuse, quelque saphir, ou tout autre bijou de prix; qu'au besoin, Battus fît confirmer l'opinion de Pline par son médecin particulier. Toutefois Erasme n'était pas sans inquiétude sur le zèle de Battus. Battus, le premier en titre dans la maison de la marquise, voulait être le premier payé. Erasme essaie de lui donner le change; mais ses raisons sont bien faibles devant l'instinct de l'intérêt personnel: « Je sais, dit-il, que vous avez grand besoin vous-même des libéralités de la marquise. Mais songez bien que les deux choses ne se peuvent pas faire à la fois. Puis donc que l'occasion est favorable, différez votre propre affaire et faites celle de votre ami; vous reprendrez la vôtre en son lieu, et avec plus de certitude du succès. N'allez pas craindre que le peu que je demande épuise la marquise. D'ailleurs, soyez juste, tous les jours vous êtes en demeure de demander et d'obtenir; il n'en est pas de même pour moi. Peut-être croyez-vous bien agir avec moi, si vous ne faites que m'arracher à la mendicité; mais, mon Battus, les études où je me livre demandent une vie qui ne soit ni gênée ni misérable. »

Cette dernière phrase indique de quelle pauvreté Erasme avait à sortir. C'était de la pauvreté relative, pauvreté pour un homme délicat, maladif, aimant à changer de place, achetant des manuscrits, ayant à sa solde des scribes, recherché et répandu, obéré par ses déménagemens fréquens, ses hautes amitiés, ses domestiques, ses messagers, ses secrétaires, ses copistes, et ne pouvant être Erasme qu'à ce prix, comme cela se verra dans la suite de cette histoire; c'eût été de l'aisance pour tout autre que lui. Ses ressources étaient fort précaires; le peu qu'il parvenait à arracher de ses différentes pensions, — il en avait en Angleterre, en Allemagne, en France, — ne le soutenait pas, mais l'aidait à faire des dettes. D'ailleurs, cet argent si attendu, si demandé, en passant par les mains pleines de glu des intendans, des banquiers, les loups-cerviers de l'époque, des changeurs, des messa-

gers, n'arrivait à Erasme que diminué plus qu'à demi. Il lui fallait donner quittance du tout et ne recevoir qu'une partie. Encore cette partie pour laquelle les patrons exigeaient de lui autant de reconnaissance que pour le tout, c'est-à-dire beaucoup de complaisances, de flatteries, de lettres à montrer, et surtout de discrétion dans ses nouvelles demandes, cette moitié si péniblement obtenue courait-elle, dans la bourse d'Erasme, toutes les chances de ce qu'on appelle, en terme de messageries, les évènemens fortuits. Erasme n'avait vraiment à lui que ce qu'il donnait immédiatement à ses fournisseurs; le reste pouvait appartenir, selon l'occasion, soit aux voleurs sur la terre ferme, soit aux matelots et mariniers sur la mer, à ces derniers surtout qui levaient sur les passagers un tribut assez semblable à celui que lève le Bédouin, dans son désert, sur le voyageur détroussé. Ajoutez-y les vols domestiques, dont Erasme se plaint, et que ses préoccupations d'esprit, son abandon, son incurie, sa générosité, rendaient si faciles. « Croit-on donc faire beaucoup, disait-il, si Erasme ne meurt pas de faim? »

Il finit pourtant par réaliser le projet qu'il avait eu toute sa vie, qui était un voyage en Italie. Il partit, moitié avec ses épargnes, moitié sur des promesses, dans l'année 1506; il avait alors quarante ans. Il arriva à Bologne quelques jours avant l'entrée triomphale de Jules II, vainqueur de la Romagne. Mêlé à la foule du peuple qui battait des mains « au destructeur des tyrans, » il dut sourire amèrement à l'aspect de cette papauté bottée et éperonnée, donnant à baiser aux populations stupides ses pieds blanchis par la poussière des champs de bataille, brandissant l'épée en guise des clés de saint Pierre, et poussant son cheval sur les brèches des murailles renversées pour lui faire honneur. J'aime à me le représenter, dans la grande rue de Bologne, adossé contre une muraille, enveloppé dans ses fourrures, la figure légèrement ironique, regardant passer le cortége, et méditant ses prudentes critiques contre la papauté belliqueuse, dont ses adversaires devaient faire plus tard des hérésies dignes du feu. Cette entrée de Jules II lui inspira de belles pages sur l'amour de la paix.

Ce fut le mardi 19 novembre 1506 que le pape entra dans Bo-

logne. Des astrologues et des marchands voulaient l'en détourner; il se moqua de leurs prédictions et dit : « Au nom de Dieu, avançons et entrons. » Avant d'arriver à l'église, il passa sous treize arcs de triomphe, au front desquels on lisait : *A Jules II, expulseur des tyrans.* A chaque côté de la grande rue s'élevaient des tribunes, en forme de longues galeries, d'où les grands personnages et les dames de haute maison de Bologne agitaient leurs mouchoirs et faisaient flotter leurs devises sur la tête du triomphateur. La rue était tendue de voiles cousus bout à bout, qui formaient comme un dais immense, plantée d'arbres verts et décorée d'armes, de peintures, de devises, qui pendaient de toutes les fenêtres; des tapis jonchaient le chemin. Cent jeunes gens nobles, portant des bâtons d'or à la main, la seule espèce d'arme qui convînt à des vaincus, précédaient le cortége; puis venaient vingt-deux cardinaux, en robes rouges, avec leurs chapeaux galonnés d'or; puis des condamnés graciés par le pape, ou des victimes du tyran de Bologne rendues à la liberté, et portant un écriteau sur leur poitrine; puis, derrière une forêt d'étendards, dans un nuage de parfums, d'encens, de cierges en cire blanche, d'hymnes et de concerts, deux baldaquins portés à bras, l'un de soie blanche brodée d'or, pour le saint sacrement, l'autre plus magnifique, de soie cramoisie et de brocard d'or, pour le pontife, lequel foulait sous ses pieds des bouquets de rose, offerts par les jeunes filles de Bologne, présent rare pour la saison. Enfin vinrent les harangues, la seule chose qui doive consoler les petits de n'avoir pas les triomphes des grands, et les pacifiques de n'être pas victorieux. Il y en eut quatre des ambassadeurs de France, d'Espagne, de Venise et de Florence, quatre de deux recteurs d'université et de deux sénateurs; six d'autant de nobles de Bologne, en tout quatorze; et, au retour, quand vingt des citoyens notables de la ville vinrent offrir au pape les clefs de Bologne, il y eut encore des pièces de vers, un nouveau discours, et un psaume chanté à la face du pontife par l'évêque de Bologne. C'en était assez pour empêcher Jules II de se croire un dieu.

Après les fêtes vint la peste, et peut-être à cause des fêtes; pendant que le pape Jules II recevait à Rome un second triomphe, dans lequel, disaient les bons chrétiens de l'époque, on pou-

vait voir d'un même coup d'œil l'église militante et l'église triomphante, le fléau décimait cette foule encore toute pâle et toute troublée des excès de la veille. Erasme courut un grand danger. Quoiqu'il eût été dispensé de l'habit complet de moine régulier, il en avait retenu le rabat blanc, tel que le portait le bas clergé français. Or, par une circonstance singulière, on avait enjoint aux chirurgiens de Bologne qui soignaient les pestiférés, de s'attacher sur l'épaule gauche une pièce de toile blanche, afin que les personnes pussent éviter leur rencontre. Encore étaient-ils exposés, même avec cette précaution, à être lapidés dans les rues par la populace, la plus pusillanime de toute l'Italie, dit Erasme, qui a si peur de la mort, que l'odeur de l'encens la met en fureur, parce qu'on a coutume d'en brûler dans les funérailles. Erasme sortait donc dans les rues avec son rabat blanc, ne pensant pas qu'on pût confondre un ecclésiastique avec un médecin, ne sachant peut-être pas qu'on eût affublé ceux-ci d'une livrée qui ressemblait à cette partie de son costume. Cette imprudence faillit deux fois lui coûter la vie.

La première fois, il allait voir un savant de ses amis. Comme il s'approchait de la maison, deux soldats de mauvaise mine s'élancent sur lui, en poussant des cris de mort, et tirent leurs sabres pour l'en frapper. Une femme qui passait par là, dit à ces malheureux qu'ils se méprennent; que l'homme qu'ils ont devant eux n'est pas un médecin, mais un homme d'église. Cela ne les apaise pas; ils continuaient de menacer Erasme et de brandir leurs sabres, quand fort heureusement la porte de la maison s'ouvre du dedans, reçoit le pauvre Erasme tout tremblant de terreur, et se ferme sur les deux assaillans.

La seconde fois, il allait entrer dans une auberge où logeaient quelques-uns de ses compatriotes. Tout à coup une foule s'amasse autour de lui, armée de bâtons et de pierres. Ces furieux s'excitent les uns les autres à le frapper, en criant : « Tuez ce chien, tuez ce chien. » En ce moment passe un prêtre, qui, au lieu de haranguer la foule, sourit agréablement, et dit à Erasme, à voix basse, et en latin : « Ce sont des ânes. » Ces ânes auraient fini par mettre en pièces le pauvre étranger, ou tout au moins par lui faire un mauvais parti, s'il n'était pas survenu, d'une maison

voisine, un jeune homme de noble maison, vêtu d'une riche chlamyde de pourpre. Erasme se sauve auprès de lui comme un fugitif à un autel : il ne savait pas la langue de ce peuple; il demande au jeune gentilhomme, en latin, ce que lui veut cette foule. — « C'est à votre rabat qu'on en veut, dit le jeune homme; tenez-vous pour sûr qu'on vous lapidera si vous ne l'ôtez pas; profitez de l'avis. » Erasme n'osa pas l'ôter; mais il le cacha sous son habit. Plus tard il sollicita de Jules II d'être dispensé du costume de chanoine, pourvu qu'il se vêtît en ecclésiastique séculier; Jules II lui accorda cette dispense qui lui fut confirmée par Léon X.

Avant d'aller en Italie, Erasme avait fait plusieurs voyages en Angleterre. Il se louait beaucoup de ce pays, où il avait de bons amis, Colet, Linacer, Montjoye, Wentford, Fischer, Thomas Morus, tous hommes d'élite, quelques-uns amis particuliers du prince de Galles, Henri VIII, qui devait plus tard les faire mourir par la main du bourreau. Erasme s'était fait aux mœurs de l'Angleterre; il était devenu presque bon chasseur, cavalier passable, courtisan assez adroit, saluant avec grace, et s'accoutumant au langage de cour, tout cela « malgré Minerve, » dit-il, c'est-à-dire malgré ses goûts pour la solitude studieuse, et la discussion si différente de la conversation, malgré sa gaucherie d'érudit et d'ecclésiastique s'essayant à des choses de laïc et d'homme à la mode. On sait ce qu'il a écrit des beautés britanniques, de ces nymphes « aux visages divins, caressantes, faciles, et que vous préféreriez à vos muses, » dit-il à un certain poète lauréat, Faustus Andrelinus; et de « ces baisers si doux, si embaumés, » à travers lesquels il voyait l'Angleterre et la jugeait. C'est apparemment le souvenir de ces nymphes et de ces baisers qui le rendait si dur pour la France, jusqu'à dire au même Faustus, alors à Paris : « Comment un homme d'un nez si fin que vous se résignerait-il à vieillir dans les ordures de la Gaule? » Je dis ordures, qui est le nom générique; le latin désigne l'espèce (1).

Plus tard il se montra plus bienveillant, et sans doute plus juste pour la France. Il dit à Thomas Linacer : « La France me plaît tellement depuis mon retour, que je doute si j'ai plus de goût

(1) Quid te juvat hominem tàm nasutum inter merdas gallicas consenescere?

pour l'Angleterre, quoiqu'elle m'ait donné tant et de si bons amis, que pour la France qui m'est si douce par mes anciennes relations, par la liberté, et par la faveur qu'on m'y veut bien montrer. » Et plus loin : « La France me plaît d'autant plus qu'il y a longtemps que je suis privé de la voir. » On aime à retrouver dans les vieux livres ces hommages rendus librement au génie hospitalier de notre France, à son goût pour les grands esprits, à la liberté dont on y jouissait, même aux époques où les ressources de sa civilisation n'étaient pas encore en harmonie avec la facilité de ses mœurs.

Le voyage d'Italie accrut la réputation d'Erasme sans le rendre plus riche. Il revint en Angleterre, toujours pauvre, toujours nécessiteux, toujours faisant servir son esprit, qui était une puissance, à parer d'humiliantes demandes d'argent, et à tendre la main sans que cela parût. Milord Montjoye et l'archevêque de Cantorbéry lui faisaient une pension. Ses autres amis y ajoutaient des dons, de temps en temps, non sans se faire beaucoup prier. Quelques-uns lui refusaient tout net; amis, comme dit le proverbe, jusqu'à la bourse; d'autres lui reprochaient d'être si pressant, et blâmaient le ton de ses demandes, entre autres Colet, le doyen de Saint-Paul, homme quelque peu serré sur ce point. Ces demi-secours étaient d'autant plus insuffisans, que la cherté de toute chose était grande, et les temps fort durs; il n'était bruit que de préparatifs de guerre; toutes les bourses se fermaient; les bienfaiteurs retiraient leurs bienfaits, et le pain et le vin devenaient choses de luxe. Erasme avait gagné un commencement de pierre, à boire, en guise de vin, de la mauvaise bière. L'Angleterre étant bloquée du côté de la mer, ses lettres ne pouvaient sortir, et rien ne lui arrivait de ses protecteurs du continent. Aussi se plaignait-il amèrement des malheurs de son époque. C'est qu'en effet peu d'époques pouvaient être plus contraires à l'homme du caractère et du tempérament qu'on a déjà entrevus. Et cela peut d'ailleurs se remarquer de presque tous les hommes supérieurs; n'est-ce pas bien plutôt de ce qui les a blessés et leur a fait obstacle, dans leur époque, que de leurs convenances et commodités, qu'ils ont tiré leur force, et partant leur gloire?

IV.

Caractère d'Erasme. — Sa santé.

Pour comprendre quelle fut la vie d'Erasme, il faut se faire une idée de la confusion et du tumulte de son époque, et se représenter cette Europe de la fin du XVe siècle, et des premières années du XVIe, labourée par la guerre et décimée par la peste, où toutes les nationalités de l'Europe intermédiaire s'agitent et cherchent leur assiette sous l'unité apparente de la monarchie universelle d'Espagne; où l'on voit d'un même coup d'œil des querelles religieuses et des batailles, une mêlée inouie des hommes et des choses, une religion naissante qui va se mesurer avec une religion usée d'abus; l'ignorance de l'Europe occidentale qui se débat contre la lumière de l'Italie; l'antiquité qui sort de son tombeau, et les langues mortes qui renaissent, et la grande tradition littéraire qui vient rendre le sens des choses de l'esprit à des générations abêties par les raffinemens de la dialectique religieuse; du fracas partout, du silence nulle part; les hommes vivant comme des pélerins, et cherchant leur patrie çà et là, le bâton de voyage à la main; une république littéraire et chrétienne de tous les esprits élevés, réunis par la langue latine, cette langue qui faisait encore toutes les grandes affaires de l'Europe à cette époque; d'épouvantables barbaries à côté d'une précoce élégance de mœurs, un monde livré aux soldats et aux beaux esprits, aux moines mendians, ignorans et stupides, et aux artistes; un chaos où s'enfantait la société moderne, une immense mêlée militaire, religieuse, philosophique, monacale; enfin, — car j'ai hâte de quitter cette prétention à résumer une époque dont Dieu seul a le sens, — nulle place tranquille, nulle solitude en Europe, où un homme pût se recueillir et se sentir vivre; il faut s'imaginer tout cela, et jeter au milieu de cette confusion un homme débile, languissant, avide de repos, et enchaîné à l'activité, plein de sens et partant de doute, doux, bienveillant,

haïssant les querelles, détestant la guerre comme les mères d'Horace; un petit corps, comme il s'appelle sans cesse (1), qui loge une ame souffrante toujours prête à s'échapper, qui n'a qu'une santé de verre (2), qui frissonne au moindre souffle, qui a des vapeurs comme une femme, et qui ne peut pas s'abandonner un jour sans se mettre en péril de mort.

Nous l'avons vu dès l'enfance, faible, souffreteux, d'un corps délicat, et comme disaient les médecins du temps, d'une contexture très menue (3), affecté de tous les changemens de temps, comme une pauvre plante exotique qui n'a plus le soleil et les saisons fixes de sa terre natale. Toutefois, la vigueur naturelle de la jeunesse, l'ardeur d'esprit, l'insouciance de l'avenir, le soutinrent long-temps, et ses dérangemens perpétuels l'affectaient peu, parce qu'il s'en préoccupait moins. Mais quand il eut passé la jeunesse, ces dérangemens devenant plus graves, et les causes de distractions moins vives, il sentit amèrement l'obstacle d'une mauvaise santé dans un temps et au milieu d'affaires pour lesquels il ne fallait pas moins que les larges épaules, le corps robuste, et la santé de fer de Luther. Erasme était d'ailleurs l'homme aux accidens; soit fatalité, soit qu'on ait d'autant plus à souffrir qu'on est plus vulnérable, soit qu'un être faible attire les mauvaises aventures, il n'y en avait guère auxquelles il échappât. S'il survenait quelque averse de neige, la plus forte qu'on eût vue de mémoire de vieillard, quelque pluie furieuse, un ouragan, un froid subit, c'était pour lui. Pour lui, les chemins les plus sûrs étaient infestés de voleurs; pour lui, la mer était toujours mauvaise, et toutes les barques chaviraient sous son petit corps si frêle, à peine assez lourd pour les faire pencher; pour lui, le cheval le plus solide des jambes en manquait tout à coup sur une route unie, et le plus doux de caractère prenait le mors aux dents. Il en faisait le sujet de jolies lettres à ses amis.

Une fois, c'est une nuée de puces qui s'abat sur sa maison de

(1) Lettres, édition in-folio de Leyde, 766. A.

(2) *Ibid.* Valetudo plus quàm vitrea. 1820. A. B.

(3) 1512. A.

Fribourg, et qui l'empêche de dormir, de lire et d'écrire (1). On disait dans le pays que ces puces étaient des démons. Une femme avait été brûlée quelques jours auparavant pour avoir, quoique mariée, entretenu pendant dix-huit ans un commerce infâme avec le diable. Elle avait confessé, entre autres crimes, que son amant lui avait donné plusieurs grands sacs pleins de puces pour les répandre dans la ville. Erasme, qui raconte ce fait à ses amis, n'est pas très éloigné d'y croire, car il a son grain de superstition, lui aussi, quoiqu'il se moque des franciscains, lesquels disent au peuple que les moucherons qui voltigent sur le corps du franciscain qu'on mène en terre sont des démons qui n'osent pas se poser sur la face bénie du défunt. Déjà, dans la maladie qu'il fit à Paris par l'effet des œufs pourris et des chambres malsaines de Montaigu, n'avait-il pas attribué à l'intercession de sainte Geneviève son retour à la santé (2)?

Une autre fois, comme il chevauchait de Bâle à Gand, l'esprit tranquille, encore tout enchanté de l'accueil que venait de lui faire un abbé chez lequel il avait passé deux jours fort gaiement, son cheval s'emporte à la vue de quelques guenilles répandues sur le chemin (3). Erasme, cavalier médiocre et peu brave, quoiqu'il eût fait son apprentissage en Angleterre, au lieu de retenir son cheval, tourne la tête vers son domestique pour lui demander du secours. Le cheval, voyant que son cavalier a aussi peur que lui, fait un écart, et le jette hors de la selle, les pieds pris dans les étriers et la tête en bas. Erasme pousse des cris épouvantables. Le domestique parvient à arrêter le cheval et dégage son maître. Erasme essaie en vain de faire quelques pas, la douleur paralyse ses membres. Ils étaient au milieu d'une plaine nue; nulle auberge convenable aux environs, mais de malheureuses cabanes sales et délabrées, dont sa délicatesse s'effrayait bien plus que du grand chemin. Que va-t-il faire? il promet à saint Paul, s'il échappe à ce danger, de terminer ses commentaires sur l'épître aux Romains. Ce vœu fait, il reprend courage, remonte à cheval, et ar-

(1) Lettres, 1479. D. E. F.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 160. B. C. D.

rive à Gand, non sans de vives douleurs, mais évidemment sauvé de pire par saint Paul, auquel il s'empresse de rendre grace à son arrivée à Gand, en même temps qu'il envoie chercher le médecin et le pharmacien.

Tous les goûts d'Erasme sont en contradiction avec les habitudes et les convenances de la civilisation de son temps. Par exemple, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, se chauffent au moyen de poêles; or, l'odeur du poêle donne des vertiges à Erasme. La religion prescrit le jeûne; Erasme non-seulement ne peut pas jeûner, mais s'il retarde son repas de quelques minutes, il a des défaillances. Le temps du carême, en défendant la viande, oblige les fidèles à se nourrir de poisson; Erasme n'en peut pas manger impunément. Un certain jour, les magistrats d'une ville d'Allemagne lui offrent un dîner d'honneur: tous les poissons du Rhin abondent sur la table; Erasme n'en goûte d'aucun, mais les avoir vus et sentis suffit pour lui donner une maladie; en sortant de table, il se met au lit. Un de ses amis, qui sait ses dégoûts, lui donne en cachette, au lieu de poisson, du poulet; cet ami est accusé par tous les dévots, et peu s'en faut qu'on ne le recherche pour ce crime.

La guerre, la peste, les théologiens, les exigences de la réputation, et peut-être aussi le goût de la locomotion, quoiqu'il s'en défende, le font souvent voyager, surtout en Allemagne, qui est son centre. Vous connaissez l'homme; il lui faut en voyage quelque train, de l'aisance, des délicatesses, des soins particuliers; qu'il ait une chambre sans poêle, une table sans poisson, une pièce à part pour se reposer, et peut-être pour dérober ses infirmités précoces à la publicité d'une chambrée commune. Voyez ce que lui offre en ce genre l'Allemagne, bien inférieure à notre France, où, dès ce temps-là, les auberges avaient pour chaque voyageur une chambre séparée, où il pût se déshabiller, se nettoyer, se chauffer, et un lit où dormir. Représentez-vous Erasme et son domestique, tous deux voyageant à cheval, sur un des grands chemins de l'Allemagne rhénane. Ils arrivent, à la tombée du jour, dans une petite ville; Erasme se fait indiquer l'auberge la plus fréquentée: on lui en montre une, à l'enseigne de saint François, saint à grande barbe, encapuchonné et

ceint d'une corde aux reins, dont le troupeau sale, superstitieux et violent, donne le cauchemar à Erasme. Ils se présentent devant la porte; personne ne les salue; l'aubergiste allemand est fier; il ne voudrait pas avoir l'air de capter un hôte par des salutations. Le domestique d'Erasme demande du dehors, à haute voix, si l'on peut loger son maître et lui, et les deux chevaux; point de réponse; l'aubergiste rougirait de montrer de l'empressement. Nouvelle demande du domestique, qui cette fois frappe à la fenêtre de la salle des voyageurs. A la fin, une tête sort de cette fenêtre, comme une tortue de son écaille, regarde les deux voyageurs, et si elle ne dit pas non, cela équivaut à oui. Il faut que le voyageur soit son propre palefrenier. On indique une place pour les chevaux, et d'ordinaire, la plus incommode; les bonnes sont réservées pour ceux qui doivent venir, et principalement pour les nobles. Si vous vous plaignez : « Cherchez une autre auberge, » vous dit-on. Les chevaux placés, les deux voyageurs entrent dans la salle commune, le maître et le domestique, les gens et les bagages. Chacun y vient au complet, avec ses effets, ses bottes sales, et en cas de pluie, avec beaucoup de boue; on se déchausse en commun, on met ses pantouffles, on ôte son vêtement de dessus, et on le suspend autour du poêle pour le faire sécher. Si vous avez faim, il vous faut prendre patience; le dîner n'est servi que quand tous les voyageurs sont arrivés. L'aubergiste ne se met à ses fourneaux qu'après avoir compté tous ses convives. En attendant, on voit arriver des gens de toutes sortes; des jeunes, des vieux, des gens de pied, des cavaliers, des négocians, des matelots, des muletiers, des domestiques, des femmes, des gens valides, des malades; l'un se peigne; l'autre essuie son front mouillé de sueur; l'autre nettoie ses guêtres ou ses bottes, autant de langues que de gens; c'est la confusion de la tour de Babel : mais sitôt que quelque étranger de distinction entre dans la salle, avec le maintien et le costume de son rang, toute cette foule fait silence, et semble n'avoir plus qu'un regard attaché sur ce personnage; vous diriez un animal curieux nouvellement venu d'Afrique (1).

(1) Colloques. *Diversoria*, passim.

Quand la soirée est fort avancée, et qu'on n'espère plus de nouveaux arrivans, un vieux domestique, la tête chauve, le regard dur, promène ses yeux sur tous les hôtes, sans dire un mot, et compte le nombre des parts. Après quoi, il met du bois au poêle, et se retire. C'est en ce moment que je vois le pauvre Erasme, à demi suffoqué, qui se glisse près de la fenêtre, et l'entr'ouvre sans bruit pour faire entrer un peu d'air extérieur. — Fermez la fenêtre, lui crient les vieillards et les malades, chez qui la chaleur vitale a besoin d'être entretenue par une chaleur factice. — Mais j'étouffe, dit Erasme. — Allez chercher une autre auberge. — Erasme cède à la majorité. Une heure se passe encore au milieu de cette atmosphère miasmatique, que la liberté de la langue latine lui permet d'analyser en détails (1). Enfin, le vieux Ganymède arrive, et met des serviettes sur les tables, et quelles serviettes! vous les croiriez des morceaux de voiles. Après les serviettes, il apporte un pareil nombre d'assiettes et de cuillers de bois, puis des verres à boire, puis du pain : c'est le signal de s'asseoir. Les convives nettoient leur morceau, ou le rompent, en attendant les plats qui cuisent. Après une heure d'attente, viennent d'abord des tartines de pain baignées dans du jus de viande, ou, si l'on est en carême, du jus de légumes. Ensuite ce sont des salaisons, du poisson; — le poisson poursuit Erasme partout; — et, pour boisson, du vin qui va augmenter sa gravelle. S'il se hasarde à en demander d'autre : « Nous avons reçu bien des comtes et des marquis, lui dit-on, et aucun ne s'est plaint de notre vin; si vous n'en êtes pas content, cherchez une autre auberge. » Au dessert, on met sur la table un fromage infect, où les vers fourmillent; c'est à ce moment que sont introduits dans la salle des bateleurs, des fous de profession, dont les grimaces mettent en train les convives. On les excite, on leur verse à boire, on les provoque par des éclats de rire; ce sont alors des cris confus, des danses, un tumulte à faire crouler la salle. Erasme est forcé de s'en amuser, bon gré mal gré, jusqu'au milieu de la nuit; car de même qu'il y a une heure fixe pour le dîner, il y a une heure fixe pour le coucher; il n'est pas plus permis de dor-

(1) Colloques. Omitto ructus alliatos, et ventris flatum, habitus putres, etc...

mir que de manger avant les autres. Enfin, le vieux domestique entre gravement, portant devant lui un plat vide, où sont tracés à la craie des cercles et des demi-cercles; il le dépose sur la table, et se tient debout, silencieux et attentif. Chacun sait ce que signifient ces cercles et ces demi-cercles, et dépose son écot dans le plat. Le vieux barbon compte entre ses dents la quote-part de chacun, et si la somme est exacte, il le témoigne par un signe de tête. Cela fait, tous les convives vont se coucher dans un dortoir commun, et dans des draps lavés tous les six mois.

Qu'on s'étonne qu'Erasme, invité par le pape Adrien à venir en Italie, écrive au saint père : « Y aurait-il sûreté pour moi à voyager à travers les neiges des Alpes, et les poêles dont l'odeur me fait mourir, et les auberges sales et incommodes, et les vins piqués, dont le goût seul met en danger ma vie? »

Si la plupart des usages de son temps offensaient sa délicatesse physique, la plupart des institutions n'étaient pas moins ennemies de son esprit et de son caractère. Homme de paix et d'étude, doux, inquiet, tant soit peu timide, pour ne rien dire de plus, ayant rêvé toute sa vie un monde de disputeurs et de philologues inoffensifs exploitant en commun le double champ de la philosophie chrétienne et de l'antiquité littéraire, il vit au milieu d'un monde qui peut se personnifier dans deux classes d'hommes, l'une représentant le désordre matériel, et l'autre l'ignorance : le soldat et le moine. Le soldat, brigand armé, voleur de grand chemin enrégimenté, pillant le pays qu'il défend, et dépensant son butin dans les mauvais lieux, d'ailleurs fort tranquille sur les suites, pour peu qu'il porte sur lui une image en plomb de sainte Barbe, ou qu'il ait fait une prière au saint Christophe charbonné par lui sur la toile de sa tente; le soldat partageant avec les collecteurs des indulgences l'argent qu'il a volé, ou s'il ne lui reste rien pour acheter ces pardons qu'on vend à la foire, avec le vin, l'huile et le blé, s'allant agenouiller devant le prêtre qui lui impose les mains, et le renvoie pur et sans tache, avec ces deux mots : Je t'absous, *absolvo te* (1)! Le moine, personnage sans père et sans enfant, sans passé et sans avenir, tout entier au présent et à ses joies

(1) Colloques. *Confessio militis.*

matérielles, espèce de pèlerin campé en maître sur une terre étrangère, qui s'y gorge de tous les biens que les peuples apportent à ses pieds, qui ne peut toucher à la femme qu'en la souillant, et accomplir la loi de la nature qu'en violant la loi de la famille et de la société; mélange d'ignorance intolérante, d'astuce, de cruauté, de libertinage, de superstition, d'oisiveté crasse, de piété stupide, dont le capuchon est plus fort que bien des couronnes; le moine, ennemi des livres, parce qu'il n'y sait pas lire; ennemi de la science, parce qu'elle tue son jargon scolastique qui pervertit le sens des peuples; inquiet, furieux, au milieu de cette universelle renaissance des lettres et des arts, et baissant sa lourde paupière devant la lumière de l'antiquité ressuscitée, comme un oiseau de nuit devant le jour; le moine surpris et démasqué au fond de ses cloîtres qui reçoivent la prostitution par des poternes, ou autour des tables de son réfectoire qui retentit de chansons joyeuses; non pas, prenez-y garde, ce moine austère, grave, abîmé en Dieu, que nous représentent nos illusions de moyen-âge, notre érudition de costumiers, et notre tolérance d'indifférens; mais le moine violent, haineux, menacé dans ses privilèges d'ignorance et de libertinage, dans son droit acquis d'adultère et de corruption, par cette presse du XVIe siècle, qu'Erasme vient de créer; le moine pesant sur le monde du poids de ses milles couvens, et mettant la lumière sous son capuchon, pour parodier la parole de Jésus-Christ, personnage bien moindre alors que saint Christophe, saint Benoît, saint François, et autres fondateurs d'ordres religieux; le moine enfin, inutile quand il est pieux et honnête, plus destructeur que la peste et la guerre, quand il est intrigant, actif, habile, et qu'il a conscience de tout ce qu'il peut perdre!

Savez-vous à quoi se réduit sa science religieuse (1)? S'il veut parler de la charité, il débutera par un exorde tiré du Nil, fleuve d'Égypte; — du mystère de la croix, il s'étendra sur Bel, le dragon de Babylone; — du jeûne, il commencera par les douze signes du zodiaque; — de la foi, il préludera par la quadrature du cercle. Leurs habiles expliquent la Trinité par la réunion des

(1) Œuvres diverses, Μωρίας ἐγκώμιον.

lettres et des syllabes du discours, et par l'accord du nom et du verbe, de l'adjectif et du substantif. Écoutez ce raisonnement d'un de leurs casuistes : « Toute l'explication du mystère de la Trinité est dans le mot latin *Jesus*, lequel n'a que trois cas, le nominatif, l'accusatif, et l'ablatif, premier symbole manifeste de la Trinité; en outre le premier de ces cas se terminant par *S*, le second par *M* et le troisième par *U*, qui peut douter que ces lettres ne signifient *Summus*, *Medius*, *Ultimus*, le premier, le dernier, et celui qui est entre les deux, c'est à savoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit? » Quant aux dialecticiens, voici quelques-unes de leurs thèses : — « Par quel moyen le monde a-t-il été fait et ordonné? — Par quels canaux le péché originel s'est-il répandu sur la postérité d'Adam? — Par quelle manière, dans quelle étendue, en combien de temps le Christ a-t-il été formé dans le sein de la Vierge? — combien compte-t-on de filiations en Jésus-Christ? —Cette proposition est-elle possible, que Dieu le Père hait son fils? » Quels titres les moines invoqueront-ils auprès de Jésus-Christ, au jour de la rémunération éternelle? « L'un montrera, dit Erasme, sa panse tendue de toutes sortes de poissons; l'autre versera cent boisseaux de psaumes; celui-ci comptera ses mille jeûnes, interrompus par des repas où il a manqué de rompre son ventre; celui-là présentera un tas de cérémonies, de quoi remplir sept vaisseaux de charge. Un quatrième se vantera de ses soixantes années passées sans avoir touché d'argent, si ce n'est avec ses doigts protégés par un double gant, pour être fidèle à la lettre de son institution; un autre étalera son sale capuchon, si usé et si gras, qu'un matelot dédaignerait de s'en couvrir; un autre, les onze lustres qu'il a vécu cloué au même lieu, comme une éponge; un autre, sa voix enrouée à toujours chanter, ou la léthargie qu'il a gagnée dans la solitude, ou sa langue engourdie par un vœu de silence éternel (1). »

Les idées d'Erasme, ses penchans, ses mœurs, son rôle littéraire et religieux, sa vie toute entière, devaient en faire l'ennemi déclaré des moines. N'ayant aucun de leurs vices, et méprisant le peu de vertu oisive que pouvaient avoir les simples parmi eux,

(1) Μωρίας ἐγκώμιον, éloge de la folie.

son être tout entier se révoltait contre la vie monacale, et contre les hommes qui, après y avoir été entraînés par une sorte d'embauchage, se faisaient eux-mêmes embaucheurs à leur tour, pour perpétuer l'espèce et sa domination honteuse sur les peuples. Il regardait comme une souillure ineffaçable, comme un obstacle à ce qu'il eût vécu meilleur et plus heureux, son entrée forcée dans ce genre de vie, et s'il n'avait pas renié hautement ses vœux, ni jeté tout-à-fait l'habit mi-parti d'église et de laïcat que le pape lui avait permis de porter, ce n'est pas qu'il s'en fît un scrupule religieux, c'est plutôt qu'il craignait d'être une occasion de scandale (1). « J'ai été malheureux en beaucoup de choses, écrit-il à un ami, mais en cela surtout qu'on m'a poussé dans un état pour lequel j'avais toutes sortes de répugnances de corps et d'esprit. J'aurais pu être compté, non-seulement parmi les gens heureux, mais encore parmi les gens de bien, si j'avais été libre de choisir un genre de vie à mon goût. » Il gardait aux moines la rancune d'un homme auquel ils avaient ôté la disposition de soi, et imposé pour tout le reste de sa vie une situation fausse qui l'avait forcé de se craindre lui-même, de suspecter ses penchans les plus chers, de surveiller les plus belles qualités de son esprit, et de scandaliser quelquefois par le contraste de son habit et de ses idées, de ses liens religieux et de sa liberté philosophique, ceux qu'il aurait édifiés par la convenance d'une vie ordonnée selon son caractère et sa vocation. Cette rancune le rendit amer, ironique, quelquefois injurieux, lui qui était d'un caractère si doux, et qui savait garder dans ses querelles plus de mesure même que ne lui en demandaient la grossièreté du temps et le cynisme de la langue latine; mais ce qui est bien plus fort, elle lui donna de l'ardeur et du courage, à lui qui s'avouait médiocrement brave, et qui écrivait à Colet, avec une candeur que j'aime bien mieux que les vanteries des faux braves, « qu'il avait l'ame intègre, mais *pusille,* » mot latin qu'on exagérerait en le traduisant par pusillanime; car c'est quelque chose de moins et de mieux (2).

(1) Patri Servatio epistola.

(2) Lettre à Colet. 40. D. E.

Ces momens de courage d'Erasme ne sont peut-être pas sa moindre gloire, si l'on songe que les moines de cette époque ne s'abstenaient guère que du mal qu'ils ne pouvaient pas faire; qu'on parlait de prélats empoisonnés pour avoir attaqué un de leurs ordres, de malheureux enterrés tout vifs dans la crypte souterraine d'un couvent, pour ensevelir le secret de quelques scandales intérieurs; que sais-je? de vertueux prêtres étouffés pour avoir voulu faire entrer la réforme et les bonnes mœurs dans les cloîtres, rumeurs populaires dont Erasme se faisait l'organe, au risque de sa sûreté personnelle (1).

Les moines étaient hommes de plaisirs, et s'y livraient avec scandale, allant porter dans la même maison la confession et l'adultère, ou cachant dans les murs de leurs couvens des débauches qui auraient épouvanté la ville. Erasme, quoiqu'il eût été souillé dans sa jeunesse par les voluptés, comme il le dit avec l'exagération de l'humilité chrétienne (2), ne s'y était jamais oublié; ni sa frêle santé, ni ses travaux ne se seraient accommodés d'une vie voluptueuse, et s'il est vrai qu'il n'avait pas toujours été maître de ses passions, il n'en avait jamais été l'esclave. Les moines étaient de grossiers convives, vivant pour leur ventre et non pour le Christ, salissant leurs festins somptueux par des bouffonneries de carrefours ou des querelles mêlées d'injures, et venant ensuite devant le peuple, d'un pas chancelant, vomir contre les gens de lettres et les réformateurs leur éloquence avinée. Erasme, au contraire, a toujours eu en horreur la débauche et l'ivresse; Erasme est l'homme de ces petits repas d'amis, paisibles, sans bruit, où il n'a pas besoin d'enfler sa voix et de rompre ses poumons pour faire goûter à son auditoire sa causerie fine et spirituelle; petits repas à trois ou quatre, après lesquels on va s'asseoir dans le jardin, au milieu des fleurs étiquetées, portant une inscription qui indique leurs noms et qualités médicinales; au bord du ruisseau qui court à travers le jardin, et qui, après en avoir arrosé toutes les plates-bandes, va passer sous la cuisine pour en entraîner toutes les ordures dans l'égoût voisin. Tout autour, les

(1) Colloques. *Exequiæ seraphicæ.*

(2) Lettre à Servatius.

murailles sont peintes à fresque; l'une représente des jardins et des forêts dont les arbres portent sur leurs branches, parmi les beaux fruits d'or de l'Amérique nouvellement découverte, des oiseaux de tous les plumages, étiquetés comme les fleurs du jardin; sur l'autre est figurée la mer, avec des poissons aussi étiquetés dans ses eaux verdâtres, que quelque élève d'Holbein, qu'Holbein lui-même a peut-être peintes, tant l'art était une chose populaire alors! C'est là qu'Erasme est à son aise; c'est là qu'il aime, après un modeste dîner qui lui a laissé toute la liberté de son esprit, à s'entretenir avec ses amis, tantôt de l'antiquité littéraire, tantôt de la philosophie chrétienne, science sublime qu'il a osé le premier mettre au niveau, sinon au-dessus du dogme, et dont il parle avec tant d'abondance et d'onction, principalement devant la petite chapelle du Christ qui est au fond du jardin. Sur le soir, les amis se quittent, emportant chacun quelque petit présent de leur hôte, celui-ci un livre, celui-là une horloge, cet autre une lanterne, Erasme un étui rempli de plumes de Memphis (ce sont les plus renommées), présent délicat pour lui qui fait un si bon usage de la plume, comme ne manque pas de lui dire son hôte (1).

Les moines, attaqués par Erasme dans leurs excès de table, imaginèrent de lui renvoyer le reproche, et disons le mot sans périphrase, le traitèrent d'ivrogne. Erasme, se plaignant sans cesse du mauvais vin et vantant indiscrètement le bon, avait pu donner prise sur ce point. Mais de là à en faire un excès monacal, il y avait loin. Erasme avait sur le vin des opinions hygiéniques qui feraient sourire la médecine moderne. Il le croyait bon pour sa gravelle, et en prenait par régime; mais comme en fait de vin, le régime touche de bien près au goût, et le goût à l'abus, peut-être lui était-il arrivé parfois de s'abandonner. Voici quelques phrases charmantes sur les effets du vin de Bourgogne, qui auraient pu servir de pièce victorieuse aux moines ses accusateurs, si la lettre d'où je les extrais n'avait été en mains d'amis (2). Pour un homme sobre, je confesse que ces phrases sont tant soit peu bachiques : « J'avais, écrit-il à Marc Laurin, goûté auparavant

(1) Colloques : *Convivium religiosum*, passim.

(2) Lettres, 756.

des vins de Bourgogne, mais durs et chauds; celui-là était de la couleur la plus réjouissante; vous auriez dit une escarboucle: ni trop dur, ni trop doux, mais suave; ni froid ni chaud, mais liquoreux et innocent; *si ami de l'estomac qu'en boire beaucoup n'eût pas fait grand mal*; et, ce qui se voit rarement dans les vins rougeâtres, relâchant légèrement le ventre, à cause, j'imagine, du surcroît d'humidité qu'il développe dans l'estomac. O heureuse Bourgogne, ne fût-ce qu'à ce seul titre; province bien digne d'être appelée la mère des hommes, elle qui possède un tel lait dans ses veines! Ne nous étonnons pas si les hommes des temps anciens adoraient comme des dieux ceux dont l'industrie avait enrichi la vie humaine de quelque grande invention utile! Celui qui nous a montré ce que c'était que le vin, qui nous l'a donné, encore que ce fût assez de nous le montrer, celui-là ne nous a-t-il pas donné la vie plutôt que le vin? » Avant de rien conclure de cet hymme en l'honneur du vin, n'oublions pas qu'Erasme l'écrivait à cinquante ans passés, et qu'il était entré dans cet âge apauvri dont on a dit que le vin est le lait.

V.

Rôle d'Érasme et de ses amis. — La république chrétienne et littéraire. Première période de la vie d'Érasme.

Mais ce qui rendit surtout Erasme odieux aux moines et aux théologastres, comme il appelle les dialecticiens de l'école de Duns Scot, ce fut son rôle littéraire, si brillant et si actif; et chose singulière, il excita peut-être plus de haines par ses paisibles travaux sur l'antiquité profane, que par ses critiques des mœurs et des institutions monacales, ses railleries contre l'étalage du culte extérieur, ses insinuations semi-hérétiques contre quelques dogmes consacrés même par les chrétiens d'une foi éclairée. A quoi cela tient-il? Est-ce que la science fait plus peur à l'ignorance que le doute à la foi? Est-ce que la foi des moines, extérieure, disciplinaire, pour ainsi dire, mais nullement profonde,

était plus tolérante que leur ignorance? Est-ce enfin qu'il y avait moins de péril pour eux à ce que le monde fût agité de dissensions religieuses, qu'à ce qu'il fût éclairé par la lumière des lettres anciennes, et remis dans la grande voie de la tradition grecque et latine? Quoi qu'il en soit, Erasme les irritait surtout par sa gloire littéraire : ils attaquaient sa latinité comme trop étudiée pour ne pas cacher des piéges à la foi, et ils en parlaient devant le peuple comme d'une langue diabolique; mettant à l'index, dans leurs chaires, ces livres charmans que tous les gens instruits de l'Europe lisaient avec enthousiasme, et dont il se faisait des éditions à vingt-cinq mille exemplaires. Erasme lui-même sentait bien que des deux haines qu'il inspirait aux moines, au double titre de réformiste mitigé et d'homme de lettres plein de gloire, la plus vive s'adressait à l'homme de lettres, et que si ses ennemis pouvaient bien se contenter de mettre au feu ses livres de controverse religieuse, ils auraient volontiers demandé le fagot pour l'auteur lui-même des ouvrages littéraires. La vraie querelle, dit-il en mille endroits de ses ouvrages, c'est celle qu'on fait aux lettres; les vrais ennemis, ce sont les anciens qu'on veut faire rentrer dans leurs tombes; le fond de la guerre religieuse, c'est une guerre de l'ignorance contre la lumière de l'antiquité.

Quel beau rôle c'était que le rôle littéraire d'Erasme! Que l'écrivain avait de grandeur alors! Plus respecté des peuples que le prêtre lui-même, plus écouté, plus obéi, il avait toute l'Europe pour patrie, et il parlait à une république universelle dans une langue encore maîtresse du monde! Quand on vit dans une époque de littérature malheureusement individuelle, où l'écrivain n'est l'organe que de soi, et a également peur de penser comme le public et d'écrire dans la même langue, où les peuples ne sont attirés vers l'homme de lettres que par une vaine curiosité, et ne le prisent plus que par ce qu'il vaut et non par ce qu'il fait, on est frappé d'admiration pour ce grand mouvement littéraire de l'époque d'Erasme, pour ce concours universel de tous les écrivains de tous les pays à une œuvre commune, œuvre de renaissance plutôt que de création, œuvre de débrouillement plutôt que de génie, mais d'où sont sorties les trois grandes littératures de l'Europe occidentale, la littérature anglaise, l'allemande, et la

plus grande des trois, la française. Il n'y a pas de plus beau spectacle que celui de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, renaissant à leur tour, comme l'Italie, et se rattachant à l'antiquité grecque et latine, comme trois membres, long-temps égarés et perdus, de la grande famille humaine, comme trois races d'hommes qui rentrent dans le sein de l'humanité; et il n'y a pas non plus de plus grand rôle que celui de ces écrivains qui portent le flambeau dans ces ténèbres du moyen-âge, et qu'on entend crier sur tous les points de l'Europe occidentale, à chaque pas qu'ils font en avant : Italie! Italie! Tous sont à tout; tous essaient de lever le voile par un coin : l'un retrouve le système monétaire des anciens, l'autre leur médecine, l'autre leur géographie, l'autre leur système céleste, l'autre leurs usages domestiques; celui-ci réédite leurs livres, celui-là les commente; quelques-uns se vouent au grec, un plus grand nombre au latin, les plus ardens à ces deux langues à la fois, et encore aux langues intermédiaires, au grec et au latin du bas-empire, afin de retrouver à la fois tous les anneaux de la grande chaîne de la tradition. La presse, cette nouvelle reine du monde, dès ce temps-là adorée et haïe, comme la plus grande de toutes les puissances; la presse, avec ses cent mille bras, avec ses ouvriers, hommes supérieurs, les Alde, les Froben, suffit à peine à fixer toutes ces découvertes simultanées. C'est un éclatant réveil de toutes les intelligences; c'est le sens revenant aux hommes; c'est le soleil se levant sur les brumes de la Germanie, de l'Angleterre et de la France; c'est, comme ils le disaient dans leur langage alors si pittoresque, le génie de l'antiquité chassant devant lui les épaisses ténèbres de l'ignorance! Quel moment! quelle vie! quel enthousiasme! Combien j'admire Erasme, le premier de tous ces écrivains, le plus fécond, le plus infatigable, travaillant debout, toujours, après le repas, entre deux sommeils, ne laissant jamais d'intervalles dans sa pensée, corps d'argile, esprit de diamant (1), composant pour lui, pour ses amis, « qui lui extorquent çà et là quelques petits traités, » se mettant au service de tout le monde, comme un homme « qui ne peut se résoudre à rien refuser, » fournissant de la *copie* à l'ou-

(1) Lettre. *Ingenium adamantinum*, 88. E.

vrier qui lui remet des *épreuves*; — pourquoi craindrais-je la langue de la presse? — écrivant à la porte de l'imprimerie de Froben pour économiser le temps, suffisant à tout, rarement découragé, même aux deux époques de l'année où se tient la foire de Francfort, au printemps et au commencement de l'automne, époques où tous les libraires attendent ses livres, « où de tous les points du monde lui arrivent par tas » des lettres de toutes sortes de correspondans, avides de montrer à leurs amis une réponse où ils seront finement loués, papes, rois, princes, prélats, hommes, femmes, abbesses de couvent, nonnes, châtelaines, correspondans si nombreux, si exigeans, que sa santé y succombe, et que, pour échapper aux réponses développées et catégoriques, il est obligé de faire à quelques-uns l'innocent mensonge qu'il a perdu leurs lettres, et qu'il n'y pourrait répondre de point en point!

Ce n'est pas la paisible universalité de Voltaire, riche, indépendant, pouvant faire des dons de ses livres, écrivant à qui lui plaît, et seulement quand il est sûr du résultat de ses digestions, honorant ses correspondans, sauf les souverains, de billets plutôt que de lettres, attendu plutôt que pressé, ayant beaucoup de loisirs, et pas un ennemi sérieux. Erasme ne s'appartient pas; malade, mourant, il faut qu'il soit à sa tâche; il faut qu'il dicte pour se reposer d'écrire, qu'il écrive pour se reposer de dicter; il faut qu'il use sa vie au service des autres, sans en garder une heure pour lui, qu'il sourie dans les douleurs, qu'il tourne de jolies phrases aux princes lettrés dans les angoisses de sa gravelle, et qu'il distille des flatteries sur son lit de souffrance; martyr à la fois des plus grandes et des plus petites choses de son époque, de la liberté de conscience et de la manie de controverse, de la puissance et de la mode. — Et tout cela dans les incertitudes d'une vie précaire, avec les dons de quelques princes obérés pour tout fonds de fortune, et le *casuel* de ses écrits plus admirés que payés; entouré d'ennemis puissans qui peuvent lancer contre lui les populaces catholiques de la Flandre et de l'Allemagne, au milieu de la peste et de la guerre, dans les sales auberges de l'Allemagne, ou dans des villes en sédition, non pas même avec la santé seulement délicate de Voltaire, santé choyée et mise en serre chaude par un médecin à demeure, mais avec

des crises de mort une ou deux fois l'an, et, pour se traiter, des médecins de passage! Certes si la gloire se mesurait au labeur de l'homme, il ne devrait pas y avoir un nom plus glorieux que celui d'Erasme! Mais la gloire n'est que la réunion de plusieurs convenances, les unes dépendant de l'homme, les autres de son pays et de son époque, quelques-unes de la langue dans laquelle il écrit; c'est l'œuvre commune du génie de l'écrivain, d'une époque recueillie et désintéressée qui peut entendre des vérités de tous les temps, d'un peuple arrivé à ce point d'intelligence littéraire où se font les grands monumens de l'art, d'une langue qui a atteint son point de perfection et de fixité. Or, toutes ces convenances, dont la première seulement a pu donner la gloire, témoin Shakspeare, ont manqué à Erasme. C'était un grand esprit, mais point un homme de génie. Son époque, inquiète et turbulente, n'avait l'oreille qu'aux choses de polémique religieuse, choses essentiellement contingentes. Son public aspirait à l'intelligence littéraire, mais en était bien loin encore. Sa langue était une langue morte. Les livres qui restent sont ceux où il est parlé dans un beau langage des choses qui ne passent pas, c'est à savoir du fond même de l'homme, des motifs de ses actions, de ce qu'il y a en lui de constant et d'immuable, même dans ses changemens, et la gloire ne va qu'aux livres qui restent. Mais c'en est une relative, et de grand prix, que celle d'avoir été l'homme d'un temps, d'un moment, d'où devait sortir une longue et majestueuse suite de temps et de momens meilleurs. C'est là la gloire d'Erasme.

Du reste, Erasme ne fut que le premier d'une pléiade d'hommes éminens dont quelques-uns ne sont plus connus que de nom, et que j'essaierai peut-être de faire revenir un moment sur la scène, si je m'aperçois que ces premières études sur Erasme n'ont pas déplu; tous ouvriers du même œuvre, avec des talens inégaux, et des positions sociales différentes; ames illustres, avec plus de bien que de mal, et plus de vertus que de travers; gens de lettres qui se flattaient les uns les autres, car où trouver des gens de lettres qui ne se flattent pas entre eux? mais qui savaient aussi se dire la vérité, et qui, après tout, n'avaient guère à se complimenter réciproquement que pour des travaux de jour et de

nuit, vrais travaux d'Hercule qui ont nettoyé le chemin pour les belles époques de l'art moderne.

C'était Guillaume Budé, espèce de Caton littéraire très redouté, tonnant contre les mœurs de son siècle, en même temps qu'il débrouillait le système monétaire des anciens, et qu'il commentait les Pandectes; homme austère, à la paupière contractée, au visage souffrant et ironique, comme nous le représente une gravure d'après Holbein, le portraitiste de tous ces hommes célèbres, et l'ami de plusieurs, ayant tout autour de l'œil gauche des cicatrices de petite vérole qui lui donnent l'air dur, et la bouche légèrement détournée par des habitudes maladives; écrivain amer, aigre-doux, esprit difficile, mais prodigieux savant, dont toutes les lettres à Erasme sont mi-parties de grec et de latin, deux langues qu'il écrivait au courant de la plume, et avec une singulière énergie; qui se disait le mari de deux femmes, sa femme légitime d'abord, et la philologie; qui eut trop d'amour-propre et trop d'ambition du premier rang pour être l'ami de cœur d'Erasme, mais qui fut trop honnête homme pour en être l'ennemi.

C'était Thomas Morus, caractère charmant, homme plein de grace, que nous ne nous figurons guère que sous les traits de l'intraitable censeur du mariage d'Henri VIII avec Anne de Bouleyn, mais qui était enjoué, souriant, de manières aimables, avenant, aimant la plaisanterie, dit Erasme, comme s'il eût été né pour cela, et qui semblait plus destiné à égayer un festin de doctes et de femmes aimables qu'à porter noblement sa tête à l'exécuteur des hautes œuvres de Henri VIII.

C'était Colet, le doyen de Saint-Paul, homme d'une vertu héroïque, ayant eu toutes les passions qui peuvent ruiner la conscience et souiller la vie, et, à force de lutter, les ayant vaincues; chrétien austère, haïssant les moines et les couvens, ennemi des évêques, qui sont des loups, disait-il, et non pas des pasteurs; ouvrant des écoles pour l'instruction religieuse et littéraire des enfans, et en confiant l'administration et l'enseignement à des hommes d'une probité éprouvée, et mariés; méprisant la scolastique et ses puériles disputes, et s'exposant à la haine des évêques scotistes; de mœurs douces, aimables, obligeantes, sauf en un point pourtant, je veux dire jusqu'à l'argent, dont il avait la maladie, et dont il

ne se séparait que s'il était tiré par une passion plus forte, du reste ayant perfectionné l'art de refuser avec politesse, et de payer les gens en flatteries. Erasme lui demandait de l'argent, peut-être son dû, car je lis quelque part que Colet lui commandait de petits ouvrages pour sa classe (1) : « Les plaintes que vous faites de votre fortune, répond Colet, ne sont pas d'un homme courageux. Je ne doute pas que vos commentaires sur les saintes Écritures ne vous rapportent beaucoup d'argent, pourvu que vous ayez espoir en Dieu; c'est lui qui viendra le premier à votre aide et qui poussera les autres à vous soutenir dans une si sainte entreprise. J'admire que vous me proclamiez heureux ! si c'est de ma fortune que vous l'entendez, ma fortune est nulle, ou si petite, qu'elle peut à peine suffire à mes dépenses. Ah ! je me croirais vraiment heureux, si, même dans la dernière pauvreté, je possédais la millième partie de votre science ! »

C'était Louis Vivès, de Valence, polyglotte, encyclopédiste, déclamant dans le style de Cicéron et de Sénèque, d'une science prodigieuse, d'une modestie sincère, disant à Erasme qui avait pris mille détours pour adoucir la sévérité d'une critique : « Vous voulez être si plein de ménagemens avec vos disciples et vos amis, que vous leur en faites du chagrin; car ils pensent que vous les traitez ou en inconnus ou en égaux. Comment Vivès n'a-t-il pas pu vous persuader encore, par tant de paroles et d'actions, que vous ne sauriez lui faire de peine? »

Vivès se plaignait beaucoup des libraires, « gens qui mesurent et pèsent nos noms, disait-il, d'après leurs profits, » ce qui n'a pas cessé d'être vrai; il en dénonce un, d'Anvers, qui, pour éviter certain règlement de compte, n'est jamais chez lui quand Vivès y va. On a vu mieux que cela dans notre temps.

C'étaient encore, en divers pays de la république littéraire et chrétienne, Alciat, la lumière du droit, l'un des premiers qui pensèrent à rattacher l'étude des lois à celle de l'histoire, et à éclairer l'une par l'autre; — Bilibald Pirkhemeir, homme de guerre et philologue, qui s'occupait à la fois de recueillir des notes pour l'histoire de l'Allemagne, d'éditer la cosmographie de Ptolémée,

(1) Lettre 107 A. B.

et de commenter les sermons de Grégoire de Nazianze; — Sadolet, l'évêque de Carpentras, cardinal, secrétaire du pape Léon X, homme d'un esprit délicat, d'une rare douceur, païen par son amour intelligent et tendre pour l'antiquité, chrétien convaincu et tolérant, un de ces cicéroniens qui disaient, comme le cardinal Bembo et Léon X, *les dieux immortels*, au lieu de Dieu tout court, et qui terminaient leurs lettres comme l'abbé de Saint-Bertin à Jean de Médicis : « Puissent les dieux rendre ta Florence grande et florissante ! » du reste, d'une modestie noble et forte, qui rappelle celle de Vivès, et qui lui inspirait ces belles paroles adressées à Erasme, en lui envoyant un commentaire sur un psaume : « Si vous trouvez à y reprendre, mon cher Erasme, ne craignez pas d'en agir avec moi franchement et librement; et montrez-moi, surtout dans cette épreuve, cette foi de l'amitié, que je ne doute pas que vous n'ayez saintement gardée. » — C'était enfin Philippe Melanchton, le doux Melanchton, comme l'a peint Holbein, à l'œil avisé et tendre, portant son nom, ses mœurs, sa douce intelligence, écrits sur sa figure; homme supérieur, mais effacé, qui ne semblait guère que réfléchir les qualités et les talens de ses illustres amis, Erasme et Luther, mais qui les surpassait peut-être par ce désintéressement de l'ange, qui lui faisait aimer tous ceux qu'il admirait, et voir, à travers les ténèbres des passions de ses amis et les fumées de leur rôle extérieur, quelles étaient leurs qualités réelles et ce qu'ils valaient aux yeux de Dieu.

Outre ces hommes d'élite, d'autres, encore inégalement utiles à l'œuvre commune, composaient cette armée de dialecticiens, de théologiens philosophes, de philologues, d'annotateurs, d'éditeurs, dont Erasme était le roi : royauté agitée, inquiète, comme toutes les royautés, qui avait ses ennemis et ses flatteurs, ses idolâtres et ses envieux; qui tomba, presque au moment même où Erasme commençait à en jouir, devant celle d'un homme plus grand que lui, Luther, dont le nom, après avoir été quelque temps l'égal du sien, devait enfin le couvrir et l'effacer. — Nous en sommes arrivés vers l'an 1519. Erasme est en pleine possession de sa gloire : trois jeunes rois, les plus grands de l'Europe, montés sur le trône environ dans le même temps, François Ier, Charles-Quint, Henri VIII, se disputent à qui l'aura pour sujet volon-

taire; les papes lui écrivent pour lui mander leur avènement, et lui offrir l'hospitalité publique à Rome; les petites royautés, à l'exemple et à l'envi des grandes, les provinces et les villes à l'instar des royaumes, le convient à venir dans leur sein jouir d'un repos glorieux; tout le monde le flatte, même Luther; toutes les presses d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, reproduisent ses écrits; tout ce qui lit ne lit qu'Erasme; une comparaison qu'il publie entre Budé et Badius, grand philologue d'alors, fait assez de bruit pour que François Ier s'en fasse rendre compte dans son conseil, comme d'une affaire d'état; tout ce qui écrit imite sa manière, et ses adversaires même ne peuvent l'attaquer qu'en lui renvoyant son propre style; le monde, tout plein de guerres prochaines, tout ému de l'ébranlement que doivent y causer bientôt l'ambition de trois jeunes princes, et les grands intérêts de civilisation universelle dont elle sera l'instrument aveugle, fait un moment silence autour d'Erasme, d'Erasme qui a ressuscité l'antiquité et l'Evangile, comme disent ses admirateurs; il vient d'avoir cinquante ans, il n'est pas beaucoup moins nécessiteux qu'au commencement de sa vie, et toujours d'une santé chancelante, mais soutenue par la noble fièvre de la célébrité; — eh bien! ce silence, ce moment unique, cette attention des peuples suspendue autour d'Erasme, tout à coup une grande voix, partie de Wittemberg, une voix rude et injurieuse, la voix d'un homme du peuple, s'en empare; Luther a détrôné Erasme!

NISARD.

La suite au prochain numéro.

LE
PARLEMENT ANGLAIS
EN 1835.

I.

La Chambre des Communes.[1]

Les chambres où se rassemble le parlement anglais n'ont pas l'aspect théâtral des salles de spectacles politiques que vous avez bâties en France pour les représentations de votre gouvernement représentatif.

Entrons à la chambre des communes. Là point d'amphithéâtre pour les dames; point de loges pour les pairs, ni pour le corps diplomatique. Une étroite galerie seulement est réservée aux journalistes, une autre, plus spacieuse, ouverte au public. D'ailleurs, aucun luxe de marbres, de statues et de dorures. C'est véritablement une chambre, — une vaste chambre, plus longue que large, sans ornemens, et toute nue.

Supposez que notre regard plane sur elle de la tribune publique.

Vis-à-vis de nous, au fond, est une manière de guérite, surmontée

(1) Notre collaborateur nous enverra successivement de Londres une série d'articles sur la session parlementaire et la saison politique et littéraire de 1835. (*N. du D.*)

des armes royales. Là, sur un fauteuil de cuir vert, siége le *speaker* en robe noire, en mitaines grises, gravement coiffé d'une immense perruque, dont les ailes abaissées lui tombent jusqu'à la ceinture.

A ses pieds est un étroit bureau où se tient le chef des greffiers, appuyant sur ses deux mains une large face qui sourit imperturbablement sous le fer à cheval de sa petite perruque à rouleaux.

Les banquettes où siégent les membres sont rangées carrément en étages, à droite, à gauche, et en face du *speaker*.

Il n'y a pas plus de chaire pour les orateurs que pour le président. On se tient où l'on veut, assis ou debout, le chapeau sur la tête. Chacun parle de la place où il est. On se découvre cependant pour parler. Ce n'est pas à l'assemblée, c'est au *speaker* qu'on est censé s'adresser; aussi se tourne-t-on vers lui et dit-on *sir*, et non pas *gentlemen*.

J'aime chez les représentans du peuple ces allures sans façon et toutes bourgeoises. Cela montre bien que ces communes se réunissent pour faire les affaires du pays, et non pour jouer la comédie.

C'est à trois heures que le *speaker* entre dans la salle, précédé du chef des huissiers, la masse sur l'épaule, suivi du sergent d'armes, l'épée au côté, en habit noir à la française. Une fois au fauteuil, le *speaker* compte les membres présens. S'il y en a quarante, la séance est ouverte, quand le chapelain a récité les prières, que chacun écoute debout et découvert, regardant le dossier de sa banquette.

D'ordinaire, les premières heures ne s'emploient qu'en des travaux de médiocre importance. On discute des bills concernant les localités ou les intérêts privés. Les bancs commencent à se peupler de huit à neuf heures du soir. La chambre n'est guère en bon nombre avant minuit. C'est de minuit à deux heures du matin que se traitent en général les grandes questions qui aboutissent à un vote sérieux.

Les Anglais sont ainsi. Ils se défient outre mesure de la légèreté de leur esprit. Ils estimeraient dangereux de s'embarquer dans les affaires graves, si leur dîner ne les avait lestés suffisamment. Il faut qu'en buvant leur vin et leur grog, ils aient eu le loisir de méditer et de mûrir leurs opinions et leur éloquence.

Quand il n'était encore que M. Brougham (c'était son bon temps), lord Brougham ne venait jamais aux communes sans avoir vidé deux ou trois pleins flacons de porto. C'était au fond de son verre qu'il puisait alors le calme, la sagesse et la discrétion. Mais depuis qu'il est de la chambre des pairs, qui expédie toute la besogne de cinq à six heures, lord Brougham en est réduit à parler à jeun. C'est pourquoi maintenant

il est toujours ivre. La sobriété de son estomac fait l'intempérance de sa langue et de son cerveau.

C'est ce prolongement continuel des séances dans la nuit qui empêche la chambre des communes de siéger les samedis. L'empiétement sur le dimanche serait autrement un sacrilége législatif inévitable, et le parlement, il faut en convenir, aurait mauvaise grace à déroger lui seul aux lois puritaines qu'il maintient si rigoureusement, et qui prescrivent, durant les vingt-quatre heures du saint jour, une oisiveté si absolue et si universelle.

Deux mots de statistique personnelle à présent.

La chambre complète compte quatre cent soixante-et-onze membres pour l'Angleterre, vingt-neuf pour le pays de Galles, cinquante-trois pour l'Écosse, cent cinq pour l'Irlande, en tout six cent cinquante-huit. Dans les grandes occasions, bien peu d'entre eux manquent à leur poste. Six cent vingt-deux ont voté au commencement de cette session lorsqu'il s'est agi de l'élection du *speaker* actuel. M. Abercromby, l'élu de l'opposition, l'emporta seulement de huit voix sur sir Charles Manners Sutton, le candidat du ministère d'alors.

Vous voyez que la chambre est partagée en deux moitiés presque égales. D'un côté, le ministère et les réformistes; de l'autre, les conservateurs, l'opposition d'aujourd'hui.

Chacune de ces grandes divisions se pourrait subdiviser peut-être. Si vous y teniez, on vous montrerait, parmi les réformistes, des whigs, des réformateurs-radicaux, des radicaux purs et des *repealers* (1); parmi les conservateurs, de vieux tories et des demi-conservateurs.

A quoi bon? Ce ne serait pas chose facile que de démêler ces nuances diverses et incertaines. D'ailleurs, chaque jour, elles s'effacent pour se ondre en deux seules couleurs distinctes.

Existe-t-il des whigs d'abord? Les whigs sont-ils un parti? Mais non. y a quelques grands seigneurs, il y a quelques ministres-lords dont es ancêtres étaient whigs. Ils ne le sont plus eux-mêmes. Pour continuer d'être les chefs d'un vrai parti politique, ils ont dû se convertir au radicalisme, et se faire les interprètes et les avocats des exigences populaires. Qu'en est-il résulté? Les whigs et les radicaux se sont absorbés les uns dans les autres. A voir tant de concessions libérales obtenues par l'Angleterre, les catholiques irlandais ont fait comme les radicaux purs; ils ont ajourné leurs prétentions extrêmes; ils ont cessé

(1) Les *repealers* sont les membres irlandais qui demandent le rappel de l'union entre l'Irlande et l'Angleterre.

de demander le rappel de l'union. Sous les ordres d'O'Connel, ils marchent derrière les troupes ministérielles, et les soutiennent de façon à les empêcher de reculer, quoi qu'il arrive.

Dans le camp de l'opposition, la fusion est pareille. Sir Robert Peel a mis à tous les tories le même uniforme de conservateurs. Il n'est pas jusqu'au petit bataillon irrésolu de lord Stanley qui n'ait pris récemment avec son chef la nouvelle livrée des défenseurs de l'église et du trône. Le tiers-parti n'a pas mieux réussi de ce côté de la Manche que du vôtre.

Donc la question est simple et nettement posée. C'est la grande querelle à vider entre la vieille société et la société nouvelle, la même qui a commencé chez vous en 89; seulement, si le trône est sage, toute la guerre pourra s'achever ici sur le terrain parlementaire.

Le champ de bataille actuel au moins est devant vous. Vous avez l'armée des réformistes et celle des conservateurs en présence, ne reconnaissant chacune qu'un mot d'ordre, qu'une bannière; la première, plus forte, plus hardie, mais ayant un état-major trop nombreux peut-être, et une arrière-garde plus pressée d'arriver que le corps principal; la seconde, plus compacte, plus disciplinée, plus obéissante à son unique général.

Toutefois, si grand que soit des deux côtés l'acharnement, vous ne verrez guère dans leurs hostilités les parties belligérantes se départir de leurs habitudes de loyauté chevaleresque.

Il y a une sorte de droit des gens parlementaire à l'usage de la chambre.

L'opposition ne profitera jamais de l'absence d'un ministre pour interpeller ses collègues touchant des questions en dehors de leurs départemens.

Un ministre n'introduira jamais non plus un bill à l'improviste; la courtoisie est grande sous ce rapport de part et d'autre. Les cartels sont échangés en règle : ce sera tel jour, à telle heure. Si quelqu'un déclare être empêché de venir au moment indiqué, on précipite ou l'on diffère la motion selon sa convenance.

S'agit-il d'un vote important où l'on prévoit une majorité douteuse, quelque urgente affaire qui l'appelle, nul ne désertera son poste à moins d'avoir trouvé parmi ses adversaires un membre également désireux de s'absenter. On convient alors de s'abstenir ensemble, et ce double engagement est sacré.

En vient-on aux mains, la mêlée est épaisse souvent, mais on ne s'y porte que des coups généreux et par devant.

Pourtant le bruit des interruptions approbatives ou mécontentes

étonne et terrifie une oreille étrangère, surtout peu accoutumée aux discordances de la prononciation anglaise. C'est un bruit saisissant, inoui, d'autant plus étrange, que d'abord vous ne savez d'où il sort. Ils sont là six cents hommes assis qui poussent des cris de joie ou de colère sauvages, et leurs corps demeurent immobiles; leurs traits gardent le calme et le flegme ordinaires. Ces tumultes ont quelque chose de fantastique.

— *Hear! hear!* — est le signe de satisfaction et d'encouragement. — Écoutez l'orateur! sa parole pénètre et touche le vif de la question; nous l'écoutons, écoutez-le.

— *Spoke! spoke!* — témoigne l'impatience, l'ennui, la lassitude. — « Vous abusez; vous en avez assez dit; vous avez parlé! » Le reproche est dur et impératif. Il est rarement encouru.

— *Order! order!* — est la provocation de rappel à l'ordre; c'est une sommation au *speaker* d'avertir et de réprimander celui qui a passé les bornes, car au *speaker* seul appartient le droit de prononcer la peine.

Le *speaker* résume en lui la toute-puissance de la chambre dont il est le délégué. Son autorité est souveraine au dedans comme au dehors. Sa charge en fait un très haut seigneur. Il a son palais de présidence; il tient des levers royaux où l'on n'est admis qu'en costume de cour. Chose singulière! ces hommes des communes qui entrent dans leur salle bottés, éperonnés, la cravache en main, le chapeau en tête, trouvent porte close chez leur président, s'ils n'ont pas les manchettes et l'habit à la française. Cette rigueur est déraisonnable. M. Hume a pourtant été mal venu récemment à s'élever contre elle. Le bon sens de ses objections a passé pour de la folie radicale. C'est que, chez les Anglais, les vieilles coutumes d'étiquette sont plus enracinées encore que les abus. Ils auront, soyez-en certains, réformé l'église, l'aristocratie, et peut-être la royauté, avant les perruques grotesques de leur magistrature. Leur révolution définitive sera faite que leur liberté gardera encore ses allures et sa toilette d'ancien régime.

Chez nous, la souveraineté réelle et incontestable (n'est-ce pas?) est dans les communes. Notre pairie n'est plus qu'un fantôme un peu plus dignement drapé, mais tout aussi fantôme que la vôtre. Eh bien! la pairie, qui en est réduite à obéir aux communes et à enregistrer leurs bills, la pairie conserve toutes ses apparences de suprématie! elle continue de mander les communes à sa barre, et les communes comparaissent debout, menées par leur *speaker*! et quand la pairie assise leur a signifié le consentement royal à leurs volontés, elles se retirent en

saluant à reculons! La véritable chambre haute consent de s'appeler et de sembler toujours la chambre basse.

Combien je préfère à ces levers cérémonieux de notre *speaker* les bals populaires du président de votre chambre des députés, qui n'a pas, lui, de consigne à sa porte pour empêcher les fracs d'entrer! J'aime surtout ses billets d'invitation numérotés: les quatre cent cinquante-neuf premiers pour les représentans du peuple, puis le quatre cent soixantième pour le duc d'Orléans, comme premier pair, et ainsi de suite. La pairie chez vous après le peuple; c'est bien, à tout seigneur tout honneur.

C'est dommage qu'en France vous ne changiez pas les abus en eux-mêmes comme vous en changez les noms et les costumes. Votre système est tout différent du nôtre, mais je doute qu'il soit le meilleur. Nous sommes des sujets fort respectueux; nous nous agenouillons aux pieds de notre royauté en la suppliant de prendre notre vouloir pour son bon plaisir. Vous autres, vous vous tenez debout et droits devant la vôtre, afin qu'elle vous mène par le nez, en vous laissant vous proclamer souverains tout à votre aise.

M. Abercromby, le *speaker* actuel, n'avait nullement sollicité l'honneur du fauteuil qu'à l'ouverture de la session lui a décerné le premier acte d'autorité des réformistes. Contraint qu'il est d'en maintenir, au nom de la chambre, les priviléges, il représente aussi dignement que le permet la grotesque coiffure qui lui est prescrite. Par un vrai bonheur, il a d'épais sourcils gris qui ne s'harmonient pas mal avec la teinte blanchâtre de sa perruque présidentale. Malgré cette énorme crinière qui l'ombrage, sa figure n'a rien de farouche; elle montre au contraire une gravité douce et affable; ses manières ont une noble aisance; il a bien aussi la parole sobre, la voix pleine et sonore qu'il faut, quand on a besoin de se faire entendre souvent d'une assemblée.

Mais les conservateurs ne lui pardonnent pas d'avoir, même involontairement, détrôné leur candidat. Ils regrettent les airs de dandy surannés et la vieille élégance fashionable de sir Charles Manners Sutton, qui, ayant vieilli au fauteuil, s'était habitué à regarder le torisme d'un lorgnon favorable.

Il est vrai que M. Abercromby, partisan prononcé des réformes, pour avoir accepté la présidence, ne s'est pas fait le censeur inexorable de ses amis radicaux. Ainsi, qu'O'Connell, provoqué par quelques lords imprudens, leur écrive au front de ces mots sanglans qui ne s'effacent pas, M. Abercromby a le tort grave de ne point s'interposer, afin d'empêcher les vengeances du grand orateur outragé. L'impartialité, selon les tories, serait de permettre leurs attaques sans autoriser la défense.

Je vous ai dit en masse et de haut l'aspect général et les habitudes principales de la chambre; il me reste à vous mener à l'une de ses séances. Nous choisirons celle où fut présenté le bill de réforme des corporations anglaises et galloises, qui, après un mois de débats, vient d'être enfin voté. Ce n'est pas que l'affaire ait été chaude. J'aurais pu vous faire assister à des escarmouches plus vives; mais il nous eût fallu prendre quelque discussion de détails interrompue pour être reprise. Ici le drame sera simple, un et complet; l'action principale mettra suffisamment en scène les trois premiers acteurs de la première assemblée politique.

Donc, le 5 juin, on savait que le soir lord John Russel devait apporter son bill aux communes. Quelle allait être cette mesure si longtemps promise et si impatiemment attendue d'un côté, si fort redoutée de l'autre? La curiosité était grande dans Londres; c'était le troisième jour des courses d'Epsom! n'importe. Chacun était revenu en ville; on avait laissé les paris de chevaux pour les paris politiques. Dès midi la foule encombrait les environs de Westminster; on se pressait aux portes du palais des chambres.

Après plus d'une lutte violente où l'art de boxer m'eût été fort secourable, j'avais réussi à me glisser dans la galerie publique moyennant ma demi-couronne.

A trois heures, les prières dites, le *speaker* ayant compté du bout de son petit chapeau plat à trois cornes les membres présens, comme il y en avait quarante et au-delà, la séance s'ouvrit.

Il fut d'abord longuement question d'un bill qui réglait la distribution des eaux dans la paroisse de *Mary-la-Bonne;* c'était un débat peu divertissant, mais M. Henry Lytton Bulwer, M. Hume et sir Francis Burdett prirent la parole tour à tour à plusieurs reprises, et j'attachai mon attention à leurs personnes, sinon à leurs discours.

M. Henry Lytton Bulwer est un jeune radical qui mène une vie tout-à-fait aristocratique. Il est renommé pour l'élégance de ses grooms et de ses voitures. Nul n'a de redingote noire si courte et si pincée; il parle bien et libéralement, d'une voix un peu aigre, la tête haute et crêtée, comme font les petits hommes; c'est le frère aîné du romancier, il est lui-même l'auteur d'un certain gros volume sur la France où il juge vos mœurs, votre société, votre politique et votre littérature avec un aplomb d'ignorante fatuité qui ne le cède en naïveté bouffonne qu'au livre absurde de lady Morgan. C'est un grand travers des Anglais que cette rage d'écrire ainsi sans connaissance, sans observation, sans étude, touchant tous les pays où ils passent. Il est fâcheux qu'un homme de

sens et d'esprit comme M. Henry Lytton Bulwer ait débuté dans les lettres par une gaucherie nationale si vulgaire.

M. Hume n'a rien de bien particulier qui distingue son extérieur; c'est une bonne, simple et épaisse tournure de bourgeois indépendant et sans façon. Son air seul, n'étaient ses discours, exprimerait une invincible aversion pour les habits de cérémonie. Son apparence ne dément pas son caractère. Vous ne vous l'étiez pas autrement imaginé. Son débit a l'aisance, la fermeté et la rudesse de ses opinions. L'un des doyens du radicalisme, réformiste inexorable et incorruptible, il a juré de ne siéger jamais que sur les bancs de l'opposition; c'est par fidélité à son serment, ce n'est nullement par sympathie, vous le pensez bien, qu'il a sa place maintenant dans les rangs des conservateurs.

Sir Francis Burdett diffère de M. Hume par la mise, la taille et la figure, autant que par la consistance. Représentez-vous un long personnage, d'environ cinq pieds dix pouces, en culottes de velours blanc à côtes, en bottines à revers et en frac bleu. Un gilet blanc, une cravate blanche, une petite tête chauve aplatie et poudrée, complèteront le portrait. Singulière destinée que celle des hommes publics, quand ils vivent trop long-temps! Sir Francis Burdett était pourtant, il y a dix années, aussi à la mode que sa toilette. Il était le favori de Westminster, l'orateur populaire des communes. Il se faisait enfermer à la Tour pour avoir trop osé en paroles contre la royauté. Maintenant il est suspect au pays; on le soupçonne de voter avec le torisme. On le dédaigne, on l'accuse de versatilité. — « Mais c'est vous tous qui avez changé, dit-il peut-être. Réformistes d'autrefois, vous êtes devenus radicaux! tories de mon temps, vous êtes réformistes aujourd'hui! Moi, j'ai gardé mes opinions et mon costume! — » Eh bien! c'est un tort à vous, sir Francis Burdett; il fallait vous transformer aussi, ou bien ne pas vieillir. Si vous étiez mort à propos, peut-être auriez-vous, à l'heure qu'il est, votre statue de bronze près de celle de Canning, sur la place de Westminster. Mais qui sait si demain ce peuple qui vous portait jadis en triomphe ne galonnera pas votre culotte blanche avec la boue de la rue du parlement?

Enfin la discussion s'épuisa touchant les eaux de *Mary-la-Bonne*. La chambre ayant à voter sur ce bill maussade, la tribune des journalistes et celles du public furent évacuées. C'est l'usage du parlement; ses divisions (1) n'ont invariablement lieu qu'à huis clos.

(1) Le vote général de la chambre, parce qu'il s'opère par la division des membres.

Quand je rentrai dans la galerie, la salle présentait un tout autre aspect. C'est que la petite pièce était achevée. La grande allait commencer. Les rangs de droite et de gauche se serraient d'instant en instant; chacun accourait à son poste.

Lord John Russel, le commandant officiel en chef des réformistes, avait paru au banc des ministres, à la droite du *speaker*. A ses côtés on distinguait ses principaux aides-de-camp, le chancelier de l'échiquier, M. Spring-Rice, au large front chauve, au visage de satyre, le parleur le plus habile, sinon la plus forte tête du cabinet; lord Morpeth, secrétaire pour l'Irlande, grand jeune homme que ses cheveux gris prématurés, qui paraissent blonds de loin, font ressembler à un bel adolescent timide et rougissant; lord Palmerston, vieux dandy joufflu dont la grosse figure semble s'épanouir plus satisfaite entre ses épais favoris, depuis qu'il n'est plus mené en laisse par M. de Talleyrand; lord Palmerston, qui n'a pas voulu être fait pair après son dernier réavènement ministériel, parce qu'il prétend que son éloquence a le champ plus libre aux communes qu'à la chambre des lords.

En face du groupe ministériel, et séparé de lui seulement par le bureau des greffiers, se tenait sir Robert Peel, entouré aussi de ses colonels conservateurs, parmi lesquels se distinguait, à ses formes grotesques, lord Granville Somerset, le Quasimodo de Westminster, que sa double bosse n'empêche pas d'être l'un des plus alertes à sonner le tocsin protestant contre le papisme.

Çà et là vous eussiez vu d'autres célébrités de l'assemblée : Daniel O'Connell, notre grand O'Connell, calme et absorbé dans la lecture d'un livre nouveau dont il coupait les pages, au milieu de ses fils, de ses neveux, de ses catholiques irlandais qu'on nomme sa queue, *his tail;* — queue si vous voulez, mais qui mène la tête de l'état; et auprès d'eux, lord Stanley, le jeune héritier de la maison des Derby, cet élégant ambitieux désappointé, qui n'avait encore déserté que de cœur les bancs des réformistes.

Puis, vous eussiez remarqué debout deux jeunes hommes aussi différens par la taille et la tournure que par les opinions, mais célèbres dans le monde de la mode l'un et l'autre, et qui, à ce titre, méritent également de vous être décrits.

Le premier, le vicomte Castelreagh, fils du marquis de Londonderry, conservateur effréné comme son père, mais moins naïf et plus discret. Mince, chétif, sans apparence et sans talent, ce n'est pas aux communes qu'il existe en réalité; ce sont les salons du *West-End* qui sont sa véritable atmosphère, c'est là que sa fatuité trouve seule-

ment l'air qu'il lui faut pour respirer. Lord Castelreagh est l'un des chefs de cette nouvelle école qui a régénéré le *fashionablisme* anglais. Or, cette école s'est absolument séparée de celle de Brummel, qui avait fondé sa puissance sur la toilette. Les nouveaux fashionables de la secte du noble lord affectent, au contraire, l'entière négligence et le laisser-aller des manières. Rien de voyant dans leurs équipages ni dans la tenue de leurs gens. Des voitures de couleurs foncées, des livrées sombres; pour eux-mêmes, une extrême simplicité de mise. Jamais de gilets à fleurs ou chamarrés; point de bijoux; tout au plus le bout d'une chaîne d'or à la boutonnière d'un habit noir; une bague ciselée qui trahit quelque mystérieux sentiment connu de toute la ville. D'ailleurs un raffinement surhumain de suffisance impertinente, un sublime mépris de tout ce qui n'est pas les cercles exclusifs où ils ont seuls accès; un jargon prétentieux qui se sert la plupart du temps du français pour traduire des phrases du genre de celle-ci : *Etiez-vous hier chez lady Hertford? Toutes les personnes existantes étaient là.* Donc, prenez lord Castelreagh comme le type parfait de cette première et suréminente catégorie des hommes à la mode à Londres.

Le second, M. Edward Lytton Bulwer, l'auteur bien connu de *Pelham* et de tant d'autres romans, est, comme son frère, un radical prononcé. Il est fort grand, et le paraîtrait davantage, s'il ne se tenait mal et tout courbé; il a de grands cheveux blonds bouclés; sa longue figure sans expression, ses gros yeux humides et fixes, ne révèlent guère en lui l'écrivain de génie. Je suppose que c'est un peu le succès incontestable de ses livres qui lui a ouvert les portes de la société exclusive, où il est très répandu. Pour la recherche de son costume, il appartient aux vieilles traditions fashionables. Vous ne le rencontrerez guère que débraillé, faisant flotter au vent les basques d'une somptueuse redingote doublée de satin ou de velours, avec des habits et des pantalons de nuances claires et éclatantes, et des bottes vernies; brandissant quelque canne au pommeau riche et incrusté : il rappelle ces *parvenus* de mauvais goût qui encombrent à Paris les avant-scènes de votre Opéra. Je ne nie point les mérites d'intérêt réel qui abondent dans quelques-uns des romans, d'ailleurs si pauvrement écrits, de M. Edward Bulwer; mais il ne semble pas qu'il eût dû s'exagérer leur valeur, au point de manifester l'orgueil suprême que trahissent à chaque page les tristes rapsodies qu'il a récemment publiées sous le titre de *l'Étudiant*. Je lui pardonnerais toutefois ce dernier ouvrage, plutôt qu'un trait qu'on m'a conté. Un jeune Américain s'était présenté chez lui l'autre jour, muni de lettres de recommandation. « Je suis enchanté de vous voir,

monsieur, dit M. Bulwer, mais je vous préviens qu'il me sera difficile d'avoir souvent cet honneur; j'ai déjà plus de connaissances que mon temps ne me permet d'en cultiver, et, en conscience, c'est bien à elles que je dois les momens dont je puis disposer. » Ne trouvez-vous pas que voilà une politesse qui renchérit sur l'amabilité britannique ordinaire? A suivre l'usage de son pays, M. Bulwer ne s'assujétissait pourtant pas beaucoup. Les Anglais ne se ruinent point en hospitalité. Un étranger leur est-il adressé, à moins que ce ne soit un personnage dont il y ait à tirer quelque profit, ils lui donnent un lourd et long dîner, qui a le souper pour dessert; puis, après l'avoir bien bourré de *roast-beef* et empli de vin de Porto et de grog, une bonne fois, après n'avoir rien épargné de ce qui pouvait l'étouffer, ils le congédient; et si le malheureux survit à cette chère, la porte de ses amphitryons ne s'ouvrira plus qu'à sa visite *d'indigestion*. Walter Scott, qui était peut-être bien un aussi grand romancier que M. Bulwer, ne se croyait pas dispensé de ce droit commun d'urbanité à l'égard des visiteurs qu'on lui recommandait. Loin de là, il les traitait plus hospitalièrement que ce n'est la coutume en Angleterre; il est vrai que Walter Scott n'était pas un grand romancier fashionable.

Là encore, vous eussiez reconnu le docteur Bowring furetant, trottant, allant d'un banc à l'autre, serrant toutes les mains qui se laissaient serrer. Je dis reconnu, parce que vous connaissez vraiment mieux que nous cet éminent docteur; comme il n'a pas perdu tout son temps à battre le pavé de votre capitale, il a découvert que le charlatanisme y était un moyen de succès tout puissant; il a pris la route la plus courte; il est allé droit aux journaux. Vos journaux, vous ne l'ignorez pas, quand on sait s'y prendre avec eux, sont la complaisance même. Bientôt il ne fut question que du docteur Bowring. Le docteur Bowring ne faisait point un pas qui ne fût enregistré; c'était le docteur Bowring par-ci, le docteur Bowring par-là, toujours partout et à tout propos M. Bowring le docteur; et votre honnête public, étourdi de ces coups de trompette, de considérer à la fin comme une sorte de Stratford-Canning commercial et littéraire, ce remuant et bruyant personnage sans cesse par voie et par chemin, dont nul ne comprenait d'ailleurs les missions obscures et anonymes. De ce côté du détroit on apprécie mieux les *puffs* de la presse, de sorte qu'on riait bien, je vous assure, quand ce docteur Bowring se pavanait chez vous si splendidement vêtu de l'importance qu'il avait achetée aux fabriques de vos feuilles. Il est revenu ici, mais sans rapporter ce glorieux manteau. On a retenu cela à la douane comme marchandise française prohibée. En

somme, M. Bowring est resté ce qu'il était devant, c'est-à-dire un réformiste plein du désir de profiter de la réforme, un pâle disciple de l'école utilitaire de lord Brougham; une manière de commis voyageur du *Foreign-Office*, parlant assez correctement trois ou quatre langues vivantes; un poète qui met des quatrains un peu diffus dans les *magazines;* au demeurant, le meilleur docteur du monde.

Cependant il était près de six heures; il n'y avait plus de combattant à attendre; c'était le moment d'ouvrir la lice. Selon l'ordre des motions du jour, le *speaker* appela le ministre de l'intérieur et lui donna la parole. Soudain les flots émus de l'assemblée s'apaisèrent; il se fit un profond silence; lord John Russel se leva.

Lord John Russel, le troisième des fils du duc de Bedford, est un tout petit homme qui n'aurait pas, je crois, cinq pieds de vos mesures; son exiguité le rajeunit presque : on ne lui donnerait pas volontiers les quarante-cinq ans qu'il a; une tête large par le front, mince par le menton, formant un peu le triangle; des cheveux châtains, courts et clair-semés, de grands yeux surmontés de sourcils bien arqués, un visage pâle, calme, doux et flegmatique, où perce une arrière-finesse, voilà ce qui frappe en son air; sa façon de dire est parfaitement d'accord avec son extérieur modeste et paisible; sa voix est faible et monotone, mais distincte; tandis qu'il parle, son corps ne s'anime guère plus que son discours; toute son action consiste à glisser sur son dos sa main gauche, pour aller saisir le coude de son bras droit, et à se balancer indéfiniment dans cette attitude.

Lord John Russel s'exprime simplement et sans effort; sa phrase est froide et sèche, mais claire et concise. Ecrivain plus serré qu'élégant, il apporte dans ses improvisations ses habitudes de style écrit; il n'a rien de la volubilité fatigante de votre ministre de l'intérieur; il ne dit que ce qu'il est nécessaire de dire, et il dit tout ce qu'il veut dire; son sarcasme, bien que glacé, n'en est pas moins incisif. La lame du poignard n'a pas besoin d'être rougie au feu pour blesser profondément; il n'a point ces étincelles soudaines qui électrisent et embrasent une assemblée; il a cette lueur paisible et constante qui la guide et l'éclaire. C'est un esprit sérieux plein d'idées applicables, résumées et résolues.

En moins d'une heure, le ministre eut déroulé tout le plan de son bill, et nettement exposé ses motifs et ses détails, non sans avoir décoché de bons traits acérés contre l'influence corruptrice des tories sur la constitution municipale dont il demandait la réforme.

Aussitôt lord John Russel assis, et au milieu des murmures divers

qu'avait excités son discours, sir Robert Peel s'élança vers le bureau et prit la parole.

L'ex-premier lord de la trésorerie est de taille moyenne : sa tournure serait élégante, n'était l'embonpoint qui commence à l'alourdir; sa mise est soignée sans tomber dans le dandisme; son air n'accuse pas non plus l'approche de la cinquantaine; ses traits réguliers ont une certaine expression de causticité dédaigneuse; il semble trop viser aux grandes manières; la distinction naturelle a plus d'aisance et d'abandon.

Au surplus, l'affectation étudiée est bien aussi le caractère dominant de son talent oratoire. Gestes et langage, tout trahit en lui la recherche prétentieuse. Il a plus qu'il ne faut du comédien à un orateur. C'est une fatigue de le voir s'agiter, se démener, tourner incessamment sur lui-même. Je n'aime pas qu'un homme d'état sache tant de poses gracieuses. C'est fort bien peut-être près d'une cheminée, en famille, de croiser une jambe sur l'autre et de remuer ses guinées au fond des poches de son pantalon. Que vous caressiez en un salon les revers de votre habit, ou que vous rejetiez en arrière les basques de votre redingote, votre contenance y gagne souvent; mais en public, et là surtout où se discutent les lois d'une nation, ce manége d'innocente coquetterie ne sied point. Sir Robert Peel abuse donc réellement de ses mains et de ses bras; il fait trop la roue. On perd presque sa parole dans le tourbillonnement continu de sa personne.

D'ailleurs, je le reconnais, son élocution est vive, facile, spirituelle; il y a plaisir à l'entendre. Sa rhétorique, appliquée aux affaires, me plaît fort. Il a tout ce que peut donner l'art de dire; mais la chaleur qui l'anime est factice. La vraie, celle qui se communique, lui manque. Il n'a pas de conviction. C'est bien là l'ambitieux tory déguisé qui, pour ressaisir les rênes d'or du gouvernement, s'est hypocritement affublé d'un manteau de réformiste, et qui passerait aux radicaux avec armes et bagages, s'il avait chance de remonter par eux au pouvoir qu'il convoite, et d'y rester.

Tout en acceptant sous d'amples réserves le principe du bill, sir Robert Peel avait renvoyé, en réponse aux insinuations amères de lord John Russel, certaines plaisanteries d'assez bon aloi qui avaient fort diverti l'assemblée.

Le ministre répliqua en quelques mots polis et fermes. La sérénité du noble lord est inexpugnable. Il est aussi parfaitement calme à la défense qu'à l'attaque. Je considère ce tempérament politique comme le plus souhaitable pour un homme d'état militant. Un pareil flegme déconcerte la furie des assaillans. On n'est jamais entamé quand on est si tranquille au combat.

Quelques observations de détails avaient été jetées par divers membres. Nul n'ayant contesté l'introduction du bill, la séance allait être suspendue. C'était bientôt la nuit et l'heure des dîners; on n'avait pas encore allumé les lustres; la chambre se levait en masse.

Un homme, en perruque brune bouclée, en redingote bleue, aux larges épaules, aux formes athlétiques, descendit des bancs ministériels et s'arrêta au milieu de la salle. A sa voix, chacun revint sur ses pas. Le silence recommença de régner. Cet homme était notre grand Irlandais, *l'agitateur géant*, comme ils l'appellent; — pour géant, ils ont raison. C'était O'Connell, notre O'Connell, ce vieillard énergique qui a plus de jeunesse et de vie à lui seul que tous les jeunes hommes des communes ensemble, que leur chambre elle-même tout entière.

L'obscurité n'était pas assez profonde pour me le cacher. Je le vois encore, debout sur ses grands pieds, le bras droit étendu, le corps penché; je l'entends. Son discours ne fut pas long; il ne dit que quelques mots, mais tout le ressort de sa puissance était en eux. Le lion caressait en grondant. Son approbation était impérative et menaçante. — « Ainsi le bill n'avait songé qu'à l'Angleterre et au pays de Galles! Fallait-il donc que l'Irlande fût toujours oubliée, qu'elle ne vînt jamais qu'après les autres? N'avait-elle pas, elle, assez de municipalités vénales et corrompues? Toutefois, il appuierait franchement et de tout son pouvoir le projet du ministère. C'était une noble et glorieuse mesure; il n'en souhaitait pas davantage pour l'Irlande. »

Il n'en souhaitait pas, c'est-à-dire qu'il n'en commandait pas davantage. Les souhaits d'O'Connell ne sont pas pour être dédaignés. Aussi M. Spring-Rice se hâta-t-il de lui donner pleine satisfaction. « Il n'y avait point à s'inquiéter, déclara le chancelier de l'échiquier; le gouvernement ferait également justice à l'Irlande. Elle aurait aussi la réforme de ses corporations, et peut-être dans la session même. »

— « Merci! murmura O'Connell, se mêlant à la foule des membres qui désertaient la salle en masse; je prends acte de cette promesse pour l'Irlande. »

L'Irlande! — *Ireland!* — Il faut l'avoir entendu la nommer, notre Irlande, avec cet accent ému, tremblant, frémissant, plein de tendresse, qui étreint et caresse chaque syllabe du nom chéri; il faut l'avoir entendu, pour comprendre le pouvoir de cette souveraine éloquence. Oui, l'amour vrai du pays donne une force surhumaine. C'est une arme irrésistible entre des mains capables de la manier, qu'une cause sainte, saintement et passionnément embrassée.

Je ne suis point surpris que ces conservateurs désespérés, qui voient leurs priviléges chancelans, près de rouler sous les coups d'O'Connell,

le traitent d'agitateur, de furieux, de destructeur. Mais parmi les réformistes eux-mêmes, comment a-t-il tant d'admirateurs inconsistans qui ne lui pardonnent point la violente amertume et l'inexorable âcreté de ses discours? Croient-ils donc, ces impassibles modérateurs, que des paroles mielleuses et la soumission des prières eussent obtenu le redressement du moindre de nos griefs irlandais? Non. S'il n'eût frappé rudement et sans pitié, sans mesure, le vieil édifice d'usurpation et d'intolérance serait debout encore tout entier. Qu'il poursuive, qu'il soit impitoyable. Il a fait une bonne brèche au mur; qu'il le jette bas. Renverser ainsi, ce n'est pas détruire; c'est déblayer le terrain pour fonder la liberté générale.

De fait, O'Connell est bien incontestablement le premier orateur et le premier homme politique du parlement. Amis ou ennemis, chacun le confesse, au moins intérieurement, le maître; c'est aussi le vrai premier ministre. Les membres du cabinet ne sont que des marionnettes habilement dressées qu'il fait mouvoir. En ce qui est de son influence sur les masses, elle est immense et générale. Ce n'est pas seulement dans notre Irlande qu'il est aujourd'hui l'idole populaire, c'est aussi bien en Ecosse et en Angleterre. Dieu lui prête vie! l'espérance et l'avenir de trois peuples sont en lui.

Je n'ai plus rien à vous dire de la séance du 5 juin, si ce n'est que j'y laissai assez de membres dévoués pour qu'elle pût continuer plusieurs heures encore divers travaux d'une importance secondaire. C'est une justice due à nos communes, la grande querelle politique n'y empêche nullement la marche des affaires locales et privées. En une seule nuit, elles expédient souvent plus de besogne que votre chambre des députés en tout un mois de trente journées.

Donc vous avez vu que l'opposition des conservateurs a fait pleine retraite devant le bill des corporations. Ce n'a pas été sans un grand crève-cœur, vous le pensez bien, mais une tactique prudente le voulait ainsi. Il fallait à tout prix se donner les airs de ne pas trop haïr la réforme. Ce plan ne manque pas d'habileté.

Mais l'opposition compte bien regagner son terrain dans l'affaire des dîmes irlandaises et de l'appropriation. C'est sur cette question qu'elle a fait halte et qu'elle accepte le combat. — « Nous avons suffisamment prouvé, s'écrient les proclamations, que nous sommes de raisonnables réformistes, mais notre amour du progrès ne va pas jusqu'à sacrifier l'église! A nous donc l'église et quiconque tient pour elle! l'église est en danger! » — Et leur église, cette fille ingrate et dénaturée qui a renié et dépouillé sa mère, d'appeler de tous ses cris les vieux préjugés

protestans au secours de ses champions; elle sonne partout le tocsin avec ces cloches qu'elle nous a prises à nos clochers. Partout elle plante des évêques dans les chaires de ses temples sans autels, et leur fait prêcher une croisade nouvelle contre le catholicisme. Écoutez-les :— Des innombrables sectes religieuses qui encombrent les trois royaumes, à les prendre par ordre alphabétique depuis les anabaptistes jusqu'aux unitaires, il n'y en a pas une de rigoureusement damnable et dangereuse! La secte papiste est la seule qui mette l'état, le trône et la propriété en péril. Il convient de brûler de nouveau le pape en effigie et processionnellement, comme sous la reine Élisabeth; et ce ne serait pas mal de brûler par la même occasion cette majorité impie des communes qui veut approprier une partie de la dîme protestante en Irlande à l'éducation des pauvres de toutes les religions! — Dieu merci, la voix égoïste et insensée des conservateurs n'aura crié que dans le désert. Leur fanatisme de mauvaise foi ne prévaudra pas contre le bon sens général; au dedans comme au dehors de la chambre, leur défaite est inévitable. Pour nous servir de la belle image de M. Sheil, notre premier orateur après O'Connell, l'église d'Irlande sera le cimetière du torisme et de l'intolérance protestante.

Je vous ramènerai sans doute bientôt aux communes à l'occasion de la lutte sérieuse qui va s'engager sur le bill de lord Morpeth. Je vous ferai passer alors en revue celles de leurs notabilités que je n'ai pas eu le loisir de vous montrer aujourd'hui; mais nous devons une visite d'abord à la chambre haute, à la chambre des lords où un autre spectacle et d'autres acteurs importans du drame politique nous attendent.

ANDREW O'DONNOR.

Londres, 21 juillet 1835.

LA QUENOUILLE

DE BARBERINE.

BÉATRICE D'ARAGON, reine de Hongrie.	ASTOLPHE DE ROSEMBERG.
Le comte ULRIC.	Le chevalier ULADISLAS.
BARBERINE, sa femme.	POLACCO.
	COURTISANS, etc.

(*Bohême et Hongrie.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre.

Entrent ULRIC et BARBERINE.

ULRIC.

Quand le ciel est ainsi chargé de pluie et de brouillard, je ne sais que devenir.

BARBERINE.

Mon cher cœur, je vous demande une grace.

ULRIC, à la fenêtre.

Quel hiver! quel hiver s'apprête! Quels chemins! quel temps! La nature se resserre en frissonnant, comme si tout ce qui vit allait mourir.

BARBERINE.

Je vous prie d'abord de m'écouter, et en second lieu de me faire une grace.

ULRIC.

Que veux-tu, mon ame? Pardonne-moi ; je ne sais ce que j'ai aujourd'hui.

BARBERINE.

Ni moi non plus, je ne sais ce que tu as; et la grace que vous me ferez, Ulric, c'est de le dire à votre femme.

ULRIC.

Eh! mon Dieu, non, je n'ai rien à te dire, aucun secret.

BARBERINE.

Je ne suis pas une Portia; je ne me ferai pas une piqûre d'épingle pour te prouver que je suis courageuse. Mais tu n'es pas non plus un Brutus, et tu n'as pas envie de tuer notre bon roi Mathias Corvin. Ecoute; il n'y aura pas pour cela de grandes paroles, ni de sermens, ni même besoin de me mettre à genoux. Tu as du chagrin. Viens près de moi; voici mes lèvres, c'est le vrai chemin de mon cœur, et le tien y viendra, si je l'appelle.

ULRIC.

Comme tu me le demandes naïvement, je te répondrai de même. Ton père n'était pas riche; le mien l'était; mais il a dissipé ses biens. Nous voilà tous deux, mariés bien jeunes, et nous possédons de grands titres, mais bien peu avec. Je me chagrine de n'avoir pas de quoi te rendre heureuse et riche, comme Dieu t'a rendue bonne et belle. Notre revenu est si médiocre! et cependant je ne veux pas l'augmenter en laissant pâtir nos fermiers; ils ne paieront jamais de mon vivant plus qu'ils ne payaient à mon père. Je pense à me mettre au service du roi, et à aller à la cour.

BARBERINE.

C'est en effet un bon parti à prendre; le roi n'a jamais mal reçu un gentilhomme de mérite; la fortune ne se fait point attendre auprès de lui, quand on te ressemble.

ULRIC.

C'est vrai; mais si je pars, il faut que je te laisse ici, car pour quitter cette maison, où nous vivons à si grand'peine, il faut être sûr de pouvoir vivre ailleurs; et je ne puis me décider à te laisser seule.

BARBERINE.

Pourquoi?

ULRIC.

Tu demandes pourquoi? Et que fais-tu donc maintenant? Ne viens-

tu pas de m'arracher un secret que j'avais résolu de cacher? Et que t'a-t-il fallu pour cela? Un sourire.

BARBERINE.

Et un baiser.

ULRIC.

Ah! que tes baisers m'appartiennent! qu'ils soient comme une source fraîche, et que tu me la verses goutte à goutte jusqu'à la mort! Mais, hélas! Barberine, ton sourire ne m'appartient pas; ta beauté est à tous les yeux, au premier passant qui lève la tête quand tu te penches à ta croisée.

BARBERINE.

Tu es jaloux?

ULRIC.

Non, mon amour, mais vous êtes belle; que feras-tu si je m'en vais? Tous les seigneurs des environs ne vont-ils pas rôder par les chemins? Et moi, qui m'en irai si loin courir après une ombre, ne perdrai-je pas le sommeil? Ah! Barberine, loin des yeux, loin du cœur.

BARBERINE.

Ecoute; Dieu m'est témoin que je me contenterais toute ma vie de ce vieux château et du peu de terres que nous avons, s'il te plaisait d'y vivre avec moi. Je me lève, je vais à l'office, à la basse-cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, je te lis une page, je couds une aiguillée, et je m'endors contente sur ton cœur.

ULRIC.

Ange que tu es!

BARBERINE.

Je suis un ange, mais un ange-femme; c'est-à-dire que si j'avais une paire de chevaux, nous irions avec à la messe. Je ne serais pas fâchée non plus que mon bonnet fût doré, que ma jupe fût moins courte, et que cela fît enrager les voisins. Je t'assure que rien ne nous rend légères, nous autres, comme une douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds.

ULRIC.

Eh bien donc?

BARBERINE.

Eh bien donc! le roi Mathias ne peut manquer de te bien recevoir, ni toi de faire fortune à la cour. Je te conseille d'y aller. Si je ne peux pas y aller aussi, comme je t'ai tendu tout à l'heure mes lèvres pour te demander le secret de ton cœur, ainsi, Ulric, je te tends la main, et je te jure que je te serai fidèle.

ULRIC.

Voici la mienne.

BARBERINE.

Celui qui sait aimer peut seul savoir combien on l'aime. Fais seller ton cheval; pars seul, et toutes les fois que tu douteras de ta femme, pense que ta femme est assise à ta porte, qu'elle regarde la route, et qu'elle ne doute pas de toi.

SCÈNE II.

Un banc devant un cabaret.

Le chevalier ULADISLAS et ROSEMBERG, assis.

ROSEMBERG.

Je ne connais rien de plus agréable, après qu'on a bien dîné, que de s'asseoir en plein air, avec des personnes d'esprit, et de causer librement des femmes sur un ton convenable.

LE CHEVALIER.

Vous allez à la cour du roi de Hongrie ?

ROSEMBERG.

Oui, seigneur; c'est mon début.

LE CHEVALIER.

Ne doutez pas du succès, et vous en aurez. Pendant la dernière guerre que nous fîmes contre les Turcs, sous le vaïvode de Transilvanie, je rencontrai un soir, dans une forêt profonde, une jeune fille égarée.

ROSEMBERG.

Quel était le nom de la forêt ?

LE CHEVALIER.

C'était une certaine forêt sur les bords de la mer Caspienne.

ROSEMBERG.

Je ne la connais pas, même par les livres.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre fille était attaquée par trois brigands couverts de fer depuis les pieds jusqu'à la tête, et montés sur des chevaux excellens.

ROSEMBERG.

A quel point vos paroles m'intéressent ! Je suis tout oreilles.

LE CHEVALIER.

Je mis pied à terre, et, tirant mon épée, je leur ordonnai de s'é-

loigner. Permettez-moi de ne pas faire mon éloge; vous comprenez que je fus forcé de les tuer tous les trois. Après un combat des plus sanglans...

ROSEMBERG.

Reçûtes-vous quelque blessure?

LE CHEVALIER.

L'un d'eux seulement faillit me percer de sa lance; mais l'ayant évitée, je lui déchargeai sur la tête un coup d'épée si violent, qu'il tomba raide mort. M'approchant aussitôt de la jeune fille, je reconnus en elle une princesse qu'il m'est impossible de vous nommer.

ROSEMBERG.

Je comprends vos raisons, et me garderai bien d'insister; la discrétion est un principe pour tout homme qui sait son monde.

LE CHEVALIER.

De quelles faveurs elle m'honora, je ne vous le dirai pas davantage. Je la reconduisis chez elle, et elle m'accorda un rendez-vous pour le lendemain; mais le roi son père l'ayant promise en mariage au pacha de Caramanie, il était fort difficile que nous pussions nous voir en secret. Indépendamment de soixante eunuques qui veillaient jour et nuit sur elle, on l'avait confiée depuis son enfance à la garde d'un géant nommé Molock.

ROSEMBERG.

Garçon! apportez-moi une autre bouteille.

LE CHEVALIER.

Vous concevez quelle entreprise! pénétrer dans un château inaccessible, construit sur un rocher battu par les flots, et entouré d'une pareille garde. Voici, seigneur étudiant, ce que j'imaginai; prêtez-moi, je vous prie, votre attention.

ROSEMBERG.

Sainte Vierge! le feu me monte à la tête!

LE CHEVALIER.

Je pris une barque, et gagnai le large. Là, m'étant précipité dans les flots, au moyen de certain talisman que m'avait donné un sorcier bohémien de mes amis, je fus rejeté sur le rivage, semblable en tout à un noyé; c'était à l'heure où le géant Molock faisait sa ronde autour des remparts; il me trouva étendu sur le sable, et me transporta dans son lit.

ROSEMBERG.

Je devine déjà; c'est admirable.

LE CHEVALIER.

On me prodigua des secours; quant à moi, les yeux à demi fermés, je n'attendais que le moment où je serais seul avec le géant. Aussitôt, me jetant sur lui, je le saisis par la jambe droite, et le lançai dans la mer.

ROSEMBERG.

Je frissonne; le cœur me bat.

LE CHEVALIER.

J'avoue que je courus quelque danger; car, au bruit de sa chute, les soixante eunuques accoururent le sabre à la main; mais j'avais eu le temps de me rejeter sur le lit, et paraissais profondément endormi. Loin de concevoir aucun soupçon, ils me laissèrent dans la chambre avec une des femmes de la princesse pour me veiller. Alors, tirant de mon sein une fiole et un poignard, j'ordonnai à cette femme de me suivre, dans le temps que les eunuques étaient tous à souper. Prenez ce breuvage, lui dis-je, et mêlez-le adroitement dans leur vin, sinon, je vous poignarde tout-à-l'heure. Elle m'obéit sans oser dire un mot, et bientôt les eunuques s'étant assoupis par l'effet du breuvage, je demeurai maître du château. Je m'en fus droit à l'appartement des femmes; je les trouvai prêtes à se mettre au lit, mais ne voulant leur faire aucun mal, je me contentai de les enfermer dans leurs chambres, et d'en prendre sur moi les clés qui étaient au nombre de six vingt. Alors, toutes les difficultés étant levées, je me rendis chez la princesse; à peine au seuil de sa porte, je mis un genou en terre: Reine de mon cœur, lui dis-je avec le ton du plus profond respect.... mais pardonnez, seigneur étudiant, je suis forcé de m'arrêter, la modestie m'en fait un devoir.

ROSEMBERG.

Non! je le vois, vous l'avez possédée! Ah! qu'il me tarde d'être à la cour! Mais ces breuvages inconnus, ces mystérieux talismans, où les trouverai-je, seigneur chevalier?

LE CHEVALIER.

Cela est difficile, cependant je vous ferai une confidence; tenez, si vous avez de l'argent, c'est le meilleur talisman que vous puissiez trouver.

ROSEMBERG.

Dieu merci, je n'en manque pas; mon père est le plus riche seigneur du pays. La veille de mon départ, il m'a donné une bonne somme, et ma tante Béatrice, qui pleurait, m'a aussi glissé dans la main une

jolie bourse qu'elle a brodée. Mes chevaux sont gras et bien nourris, mes valets bien vêtus, et je ne suis pas mal tourné.

LE CHEVALIER.

C'est à merveille, et il n'en faut pas davantage.

ROSEMBERG.

Le pire de l'affaire, c'est que je ne sais rien; non, je ne puis rien retenir par cœur. Les mains me tremblent à propos de tout quand je parle aux femmes.

LE CHEVALIER.

Videz donc votre verre. Pour réussir dans le monde, seigneur étudiant, retenez bien ces trois maximes : voir, c'est savoir; vouloir, c'est pouvoir; oser, c'est avoir.

ROSEMBERG.

Il faut que je prenne cela par écrit. Les mots me paraissent hardis et sonores. J'avoue pourtant que je ne les comprends pas bien.

LE CHEVALIER.

Si vous voulez plaire aux femmes, affectez avec elles le plus profond respect dans les paroles; traitez-les comme des divinités, et dites hautement aux autres hommes que de ces mêmes femmes vous n'en faites aucun cas, mais seulement d'une manière générale, et sans jamais médire d'une seule plutôt que du reste. Par là vous obtiendrez deux choses, d'être le bienvenu en public, et d'exciter la curiosité en particulier. Quand vous serez assis près d'une blonde pâle, sur le coin d'un sopha, et que vous la verrez s'appuyer mollement sur les coussins, tenez-vous à distance, jouez avec le coin de son écharpe, et dites-lui que vous avez un profond chagrin. Près d'une brune, si elle est vive et enjouée, prenez l'apparence d'un homme résolu; parlez-lui à l'oreille, et si le bout de votre moustache vient à lui effleurer la joue, ce n'est pas un grand mal. A toutes, en général, dites qu'elles ont dans le cœur une perle enchassée, et que tous les maux ne sont rien, si elles se laissent voir jusqu'à la cheville. Mais surtout que toutes vos pensées près d'elles ressemblent à ces valets insolens qui sont couverts de livrées splendides. Ne pensez qu'à rendre agréable et honorable la route que vous prenez; pour ce qui est de votre but, elles le savent aussi bien que vous. Les hommes diront que vous êtes un libertin effronté; les femmes auront soin de prouver le contraire; en un mot, distinguez toujours scrupuleusement ces deux parts de la vie, la forme et le fond des choses. Ainsi vous remplirez la première maxime : « voir, c'est savoir, » et vous passerez pour expérimenté.

ROSEMBERG.

Continuez, de grâce, je me sens tout autre, et je bénis en moi-même le hasard qui m'a fait vous rencontrer dans cette auberge.

LE CHEVALIER.

Quand une fois vous aurez bien prouvé aux femmes que vous les méprisez avec la plus grande politesse et un respect infini, attaquez les hommes. Je n'entends pas par là qu'il faille vous en prendre à eux, tout au contraire; n'ayez jamais l'air de vous occuper ni de ce qu'ils disent ni de ce qu'ils font. Soyez toujours poli, mais paraissez indifférent; ne vous échauffez jamais dans une discussion; laissez à chacun ses idées, mais tenez-vous pour persuadé qu'il n'y a de bon que les vôtres. Faites-vous rare, on vous aimera; c'est un proverbe des Turcs. Par là, vous gagnerez un grand avantage : à force de passer partout en silence et d'un air dégagé, on vous regardera quand vous passerez. Que votre mise, votre entourage annonce un luxe effréné; attirez constamment les yeux. Que cette idée ne vous vienne jamais, de paraître douter de vous, car aussitôt tout le monde en doute. Ne montrez pas en public la mesure de vos forces; cela rend les gens tranquilles, fussiez-vous un Hercule. Enfin agissez-en ni plus ni moins que si le soleil et les étoiles vous appartenaient en bien propre, et que la fée Morgane vous eût tenu sur les fonts baptismaux. De cette façon, vous remplirez la seconde maxime : « vouloir, c'est pouvoir, » et vous passerez pour redoutable.

ROSEMBERG.

Que je vais m'amuser à la cour, et la belle chose que d'être un grand seigneur!

LE CHEVALIER.

Une fois agréé des femmes et admiré des hommes, seigneur étudiant, pensez à vous si vous levez le bras. Que votre premier coup d'épée donne la mort; que votre premier désir donne l'amour. La vie est une pantomime terrible, et le geste n'a rien à faire ni avec la pensée ni avec la parole. Si la parole vous a fait aimer, si la pensée vous a fait craindre, que le geste n'en sache rien. Soyez alors vous-même. Frappez comme la flèche; que le monde disparaisse à vos yeux; que l'étincelle de vie que vous avez reçue de Dieu s'isole, et devienne un Dieu elle-même. Que votre volonté soit comme l'œil du linx, comme le museau de la fouine, comme la flèche du guerrier. Oubliez, quand vous agissez, qu'il y ait d'autres êtres sur la terre que vous et celui à qui vous avez affaire. Ainsi, après avoir coudoyé avec grace la foule qui vous environne, lorsque vous serez arrivé au but, et que vous aurez réussi, vous pourrez y

rentrer avec la même aisance, et vous promettre de nouveaux succès. C'est alors que vous recueillerez les fruits de la troisième maxime : « oser, c'est avoir, » et que vous serez réellement expérimenté, redoutable et puissant.

ROSEMBERG.

Ah! seigneur Dieu! si j'avais su cela plus tôt! Vous me faites penser à un certain soir que j'étais assis dans la garenne avec ma tante Béatrice. Je sentais justement ce que vous dites là; il me semblait que le monde disparaissait, et que nous étions tout seuls sous le ciel. Aussi je l'ai priée de rentrer au château; il faisait noir comme dans un four.

LE CHEVALIER.

Vous me paraissez bien jeune encore, et vous cherchez fortune de bonne heure.

ROSEMBERG.

Il n'est jamais trop tôt, quand on se destine à la guerre. Je n'ai vu un Turc de ma vie; il me semble qu'ils doivent ressembler à des bêtes sauvages.

LE CHEVALIER.

Je suis fâché que des affaires d'importance m'empêchent d'aller à la cour cette année; j'aurais été curieux d'y voir vos débuts.

ROSEMBERG.

Pouvez-vous croire que j'oublie cette rencontre? C'est le ciel qui m'a conduit sur cette route; une auberge si incommode! des draps humides, et pas de rideaux! Je n'y serais pas resté une heure, si je ne vous avais trouvé.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous? Il faut s'habituer à tout.

ROSEMBERG.

Oh! certainement; ma tante Béatrice serait bien inquiète si elle me savait dans une mauvaise auberge. Mais nous autres garçons, nous ne faisons pas attention à toutes ces misères. Que Dieu vous protége, cher seigneur! Mes chevaux sont prêts, et je vous quitte.

LE CHEVALIER.

Au revoir; ne m'oubliez pas. Si vous avez jamais affaire au vaïvode, c'est mon proche parent, et je me souviendrai de vous.

ROSEMBERG.

Je vous suis tout dévoué de même. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

A la cour. — Un jardin.

Entrent la REINE, ULRIC et plusieurs COURTISANS.

LA REINE.

Soyez le bienvenu, comte Ulric. Le roi, notre époux, est retenu en ce moment loin de nous par une guerre bien longue et bien cruelle, qui a coûté à notre jeunesse une riche part de son noble sang. C'est un triste plaisir que de la voir ainsi toujours prête à le répandre encore, mais cependant c'est un plaisir et en même temps une gloire pour nous; les rejetons des premières familles de Bohême et de Hongrie, en se rassemblant autour du trône, nous ont rendu le cœur fier et belliqueux; quel que soit le sort d'un guerrier, qui oserait le plaindre? Ce n'est pas nous, qui sommes reine, ni moi, Ulric, qui fus une fille d'Aragon. J'ai beaucoup connu votre père, et votre jeune visage me parle du passé. Soyez donc ici comme le fils d'un souvenir qui m'est cher. Nous parlerons de vous ce soir avec le chancelier; ayez patience, c'est moi qui vous recommande à lui. Le roi vous recevra sous cet auspice; puisque nos clairons vous ont éveillé dans votre château de Bohême, et que du fond de votre solitude vous êtes venu trouver nos dangers, nous ne vous laisserons pas repentir d'avoir été brave et fidèle; en voici pour gage notre royale main.

(La reine sort. Ulric lui baise la main, puis se retire à l'écart.)

UN COURTISAN.

Voilà un homme mieux reçu, pour la première fois qu'il voit notre reine, que nous, qui sommes ici depuis trente ans.

UN AUTRE.

Abordons-le, et sachons qui il est.

LE PREMIER.

Ne l'avez-vous pas entendu? c'est le comte Ulric, un gentilhomme ruiné. Il cherche fortune, comme un nouveau marié qui n'a pas de quoi faire danser sa femme.

LE DEUXIÈME.

Dit-on que sa femme soit jolie?

LE PREMIER.

Charmante; c'est la perle de la Bohême.

LE DEUXIÈME.

Quel est cet autre jeune homme qui court par là en sautillant?

LE PREMIER.

Je ne le connais pas. C'est encore quelque nouveau venu. La libéralité du roi attire ici toutes ces mouches, qui sucent le miel de la faveur.

(Entre Rosemberg.)

LE DEUXIÈME.

Celui-ci me paraît fine mouche, une vraie guêpe dans son corset rayé. Seigneur, nous vous saluons; qui vous amène dans ce jardin?

ROSEMBERG, à part.

On me questionne de tous côtés, et je ne sais si je dois répondre. Toutes ces figures nouvelles, ces yeux écarquillés qui vous dévisagent, cela m'étourdit à un point!... (Haut.) Où est la reine, messieurs? Je suis Astolphe de Rosemberg, et je désire lui être présenté.

PREMIER COURTISAN.

La reine vient de se retirer; si vous voulez lui parler, attendez son passage. Elle sortira dans une heure.

ROSEMBERG.

Diable! cela est fâcheux. (Il s'asseoit sur un banc.)

DEUXIÈME COURTISAN.

Vous venez sans doute pour les fêtes?

ROSEMBERG.

Est-ce qu'il y a des fêtes? Quel bonheur! Non, messieurs, je viens pour prendre du service.

PREMIER COURTISAN.

Tout le monde en prend à cette heure.

ROSEMBERG.

Eh! oui, c'est ce qui paraît. Beaucoup s'en mêlent, mais peu savent s'en tirer.

DEUXIÈME COURTISAN.

Vous en parlez avec sévérité.

ROSEMBERG.

Combien de hobereaux ne voyons-nous pas, qui ne méritent pas seulement qu'on en parle, et qui ne s'en donnent pas moins pour de grands capitaines! On dirait, à les voir, qu'ils n'ont qu'à monter à cheval pour chasser les Turcs par-delà le Caucase, et ils sortent de quelque trou de la Bohême, commes des rats effarouchés.

ULRIC, s'approchant.

Seigneur, je suis le comte Ulric, gentilhomme bohémien, et je trouve

un peu de légèreté dans vos paroles, qu'on peut pardonner à votre âge, mais que je vous conseille d'en retrancher. Être étourdi est un aussi grand défaut que d'être pauvre, permettez-moi de vous le dire, et que la leçon vous profite.

ROSEMBERG.

S'exprimer en termes généraux n'est faire d'offense à personne. Pour ce qui est d'une leçon, j'en ai donné quelquefois, mais je n'en ai jamais reçu.

ULRIC.

Voilà un langage hautain; et d'où sortez-vous donc, vous-même, pour avoir le droit de le prendre?

PREMIER COURTISAN.

Allons, seigneurs, que quelques paroles échappées sans dessein ne deviennent pas un motif de querelle; nous croyons devoir intervenir; vous êtes chez la reine, et l'air de ses jardins ne doit respirer que la paix et la bonne intelligence, comme il ne s'y exhale que le parfum des fleurs et la douce sérénité de sa présence auguste.

ULRIC.

C'est vrai, et je vous remercie de m'avoir averti à temps. Je me croirais indigne du nom que je porte si je ne me rendais à une si juste remontrance.

ROSEMBERG.

Qu'il en soit ce que vous voudrez, je n'ai rien à dire à cela.

(Les courtisans sortent. Ulric et Rosemberg restent assis chacun de son côté.)

ROSEMBERG, à part.

Depuis que je suis dans cette cour, les paroles de ce chevalier que j'ai rencontré sur la route ne me sortent pas de la tête. Je ne sais ce qui se passe en moi; je me sens un cœur de lion. Ou je me trompe fort, ou je ferai fortune.

ULRIC, à part.

Avec quelle bonté la reine m'a reçu! et cependant j'éprouve une tristesse que rien ne peut vaincre. Que fait à présent Barberine? Hélas! hélas! l'ambition! n'étais-je pas bien dans ce vieux château? pauvre, sans doute, mais quoi? ô folie! ô rêveurs que nous sommes!

ROSEMBERG.

Vous venez de Bohême, seigneur? vous devez connaître mon oncle, le baron d'Engelbreckt?

ULRIC.

Beaucoup; c'est un de mes voisins; nous allions ensemble à la

chasse, l'hiver passé. Il est allié, de loin, il est vrai, de la famille de ma femme.

ROSEMBERG.

Vous êtes allié de mon oncle d'Engelbreckt? permettez que nous fassions connaissance; y a-t-il long-temps que vous êtes parti?

ULRIC.

Je ne suis ici que depuis un jour.

ROSEMBERG.

Vous paraissez le dire à regret; auriez-vous quelque sujet de regarder en arrière avec tristesse? Sans doute, il est toujours fâcheux de quitter sa famille, surtout quand on est marié. Votre femme est jeune, puisque vous l'êtes, belle, par conséquent. Il y a de quoi s'inquiéter.

ULRIC.

L'inquiétude n'est pas mon souci; ma femme est belle, mais le soleil d'un jour de juillet n'est pas plus pur dans un ciel sans tache, que son noble cœur dans son sein chéri.

ROSEMBERG.

C'est beaucoup dire. Hors notre seigneur Dieu, qui peut connaître le cœur d'un autre?

ULRIC.

Un fou sait mieux ce qu'il a que ses voisins, quoiqu'ils soient raisonnables.

ROSEMBERG.

J'avoue qu'à votre place je ne serais pas à mon aise.

(Entre Polacco.)

POLACCO.

Mes jeunes seigneurs, je vous salue. Santé est fille de jeunesse; hé, hé, les bons visages de Dieu! que Notre-Dame vous protége!

ROSEMBERG.

Qu'y a-t-il, l'ami? à qui en avez-vous?

POLACCO.

Je baise vos mains, seigneurs, et je vous offre mes services, mes petits services pour l'amour de Dieu.

ULRIC.

Êtes-vous donc un mendiant? je ne m'attendais pas à en rencontrer dans ces allées.

POLACCO.

Un mendiant, Jésus! un mendiant! je ne suis point un mendiant;

je suis un honnête homme, mon nom est Polacco; Polacco n'est pas un mendiant. Par saint Mathieu! mendiant n'est point un mot qu'on puisse appliquer à Polacco.

ULRIC.

Expliquez-vous, et ne vous offensez pas de ce que je vous demande qui vous êtes.

POLACCO.

Hé, hé! point d'offense; il n'y en a pas. Nos jeunes garçons vous le diront. Qui ne connaît pas Polacco?

ULRIC.

Moi, puisque j'arrive de Bohême, et que je ne connais personne.

POLACCO.

Bon, bon, vous y viendrez comme les autres; on est utile en son temps et lieu, chacun dans sa petite sphère; il ne faut pas mépriser les gens.

ULRIC.

Quelle estime ou quel mépris puis-je avoir pour vous, si vous ne voulez pas me dire qui vous êtes?

POLACCO.

Chut! silence! la lune se lève; voilà un coq qui a chanté!

ULRIC.

Quelle mystérieuse folie promènes-tu dans ton bavardage? Tu parles comme la fièvre en personne.

POLACCO.

Un miroir, un petit miroir! Dieu est Dieu, et les saints sont bénis. Voilà un petit miroir à vendre.

ULRIC.

Jolie emplette! il est grand comme la main, et cousu dans du cuir. C'est un miroir de sorcière bohémienne; elles en portent de pareils sur la poitrine.

ROSEMBERG.

Regardez-y; qu'y voyez-vous?

ULRIC.

Rien, en vérité; pas même le bout de mon nez; c'est un miroir magique; il est couvert d'une myriade de signes cabalistiques.

POLACCO.

Qui saura verra, qui saura verra.

ULRIC.

Hà, ha! je comprends qui tu es; oui, sur mon ame, un honnête sorcier. Eh bien! que voit-on dans ta glace?

POLACCO.

Qui verra saura, qui verra saura.

ULRIC.

Vraiment? je crois donc te comprendre encore. Si je ne me trompe, ce miroir doit montrer les absens; j'en ai vu parfois qu'on donnait pour tels; plusieurs de mes amis en portent à l'armée.

ROSEMBERG.

Pardieu, seigneur Ulric, voilà une offre qui vient à propos. Vous qui avez une femme jeune et belle, au fond de la Bohême, ce miroir est fait pour vous. Et dites-moi, brave Polacco, y voit-on seulement les gens? n'y voit-on pas ce qu'ils font en même temps?

POLACCO.

Le blanc est blanc, le jaune est de l'or, l'or est au diable, le blanc est aux vierges.

ROSEMBERG.

Voyez! cela n'a-t-il pas trait à la fidélité des femmes? Oui, gageons que les objets paraissent blancs dans cette glace, si la femme est fidèle, et jaunes, si elle ne l'est pas. C'est ainsi que j'explique ces paroles: l'or est au diable, le blanc est aux vierges.

ULRIC.

Éloignez-vous, mon bon ami. Ni ce seigneur ni moi n'avons besoin de vos services. Il est garçon, et je ne suis pas superstitieux.

ROSEMBERG.

Non, sur ma vie! Seigneur Ulric, puisque vous êtes mon allié, je veux faire cela pour vous. J'achète moi-même ce miroir, et nous y regarderons tout-à-l'heure si votre femme cause avec son voisin.

ULRIC.

Eloignez-vous, vieillard, je vous en prie.

ROSEMBERG.

Non! non! il ne partira pas que nous n'ayons fait cette épreuve. En vérité, je veux savoir qui a raison de vous ou de moi.

ULRIC.

Enfant, tu insultes une femme que tu ne connais pas.

ROSEMBERG.

C'est parce que j'en connais d'autres.

ULRIC.

Eh bien! puisque tu veux savoir qui a raison de toi ou moi, regarde-toi dans ce miroir. (Il tire son épée.)

ROSEMBERG.

Attendez! je ne suis pas en garde.

(Il tire aussi son épée. Polacco s'enfuit. Entrent la reine et les courtisans.)

LA REINE.

Que veut dire ceci, jeunes gens? je croyais que ce n'était pas pour arroser les fleurs de mon parterre que se tiraient des épées hongroises. Qui a donné lieu à cette dispute?

ULRIC.

Sacrée majesté, excusez-moi. Il y a telle insulte que je ne puis supporter. Ce n'est pas moi qui suis offensé, c'est mon honneur.

LA REINE.

De quoi s'agit-il? parlez.

ULRIC.

Madame, j'ai laissé au fond de la Bohême une femme belle comme la vertu. Ce jeune homme, que je ne connais pas, et qui ne connaît pas ma femme, n'en a pas moins dirigé sur elle des railleries dont il fait gloire. Je proteste, à vos pieds, que ce soir même j'ai refusé de tirer l'épée, par respect pour la place où je suis.

LA REINE, à Rosemberg.

Vous paraissez bien jeune, mon enfant; quel motif a pu vous porter à médire d'une femme que vous ne connaissez pas?

ROSEMBERG.

Sacrée majesté, je n'ai pas médit d'une femme; j'ai exprimé mon opinion sur toutes les femmes en général, et ce n'est pas ma faute si je ne puis la changer.

LA REINE.

En vérité? Je croyais que l'expérience n'avait pas la barbe aussi blonde.

ROSEMBERG.

Madame, il est juste et croyable que votre majesté défende la vertu des femmes; mais je ne puis avoir pour cela les mêmes raisons qu'elle.

LA REINE.

C'est une réponse téméraire. Chacun peut en effet avoir sur ce sujet l'opinion qu'il veut; mais que vous en semble, messieurs? N'y a-t-il pas une présomptueuse et hautaine folie à prétendre juger toutes les femmes? C'est une cause bien vaste à soutenir, et si j'y étais avocat, moi,

votre reine en cheveux gris, mon enfant, je pourrais mettre dans la balance quelques paroles que vous ne savez pas. Qui vous a donc appris, si jeune, à mépriser votre nourrice? Vous qui sortez apparemment de l'école, est-ce là ce que vous avez lu dans les yeux bleus des jeunes filles qui puisaient de l'eau dans la fontaine de votre village? Vraiment! le premier mot que vous avez épelé sur les feuilles tremblantes d'une légende céleste, c'est le mépris? Vous l'avez à votre âge? je suis donc plus jeune que vous, car vous me faites battre le cœur. Tenez, posez la main sur celui du comte Ulric; je ne connais pas sa femme plus que vous, mais je suis femme, et je vois comment son épée lui tremble encore dans la main. Je vous gage mon anneau nuptial que sa femme lui est fidèle comme la Vierge l'est à Dieu.

ULRIC.

Reine, je prends la gageure, et j'y mets tout ce que je possède sur terre, si ce jeune homme veut la tenir.

ROSEMBERG.

Je suis trois fois plus riche que vous.

LA REINE.

Comment t'appelles-tu?

ROSEMBERG.

Astolphe de Rosemberg.

LA REINE.

Tu es un Rosemberg, toi? Je connais ton père; il m'a parlé de toi. Va, va, le comte Ulric ne gage plus rien contre toi; nous te renverrons à l'école.

ROSEMBERG.

Non, sacrée majesté. Il ne sera pas dit que j'aurai reculé, si le comte tient le pari.

LA REINE.

Et que paries-tu?

ROSEMBERG.

S'il veut me donner sa parole de chevalier qu'il n'écrira rien à sa femme de ce qui s'est passé entre nous, je gage mon bien contre le sien, ou du moins jusqu'à concurrence égale, que je me rendrai dès demain au château qu'il habite, et que ce cœur de diamant sur lequel il compte si fort ne me résistera pas long-temps.

ULRIC.

Je tiens, et il est trop tard pour vous dédire; vous avez parlé devant la reine, et puisque sa présence auguste m'a obligé de baisser l'épée,

c'est elle que je prends pour témoin du duel honorable que je vous propose.

ROSEMBERG.

J'accepte, et rien ne m'en fera dédire.

LA REINE.

Je me porte donc comme témoin et comme juge de la querelle. Le pari sera inscrit par le chancelier de la justice du roi mon maître, et à votre parole j'ajoute ici la mienne, qu'aucune puissance au monde ne pourra me fléchir, quand le délai sera passé.

ULRIC, à Rosemberg.

Combien de temps demandez-vous?

ROSEMBERG.

Un mois, ce sera trop.

ULRIC.

Ainsi soit-il. D'ici à un mois, je vous attends. (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant le château du comte Ulric.

BARBERINE, à sa fenêtre; ROSEMBERG, sur la route.

BARBERINE, chantant.

Beau chevalier, qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici?
Voyez-vous pas que la nuit est profonde,
Et que le monde
N'est que souci?

ROSEMBERG.

Lorsque j'ai tenu ce pari, je crois que j'ai agi trop vite; il y a de certains momens où l'on ne peut répondre de soi, c'est comme un coup de vent qui s'engouffre dans votre manteau. Aye! que je suis las! il faut, avant de frapper à la porte, que je m'asseoie ici un instant, et que j'ajuste mon pourpoint.

BARBERINE.

Vous qui croyez qu'une amour délaissée
De la pensée

S'enfuit ainsi,
Hélas! hélas! chercheur de renommée,
Votre fumée
S'envole aussi.

ROSEMBERG.

D'un autre côté, si je réussis, l'aventure est faite pour me mettre en relief, et sans compter l'enjeu qui est considérable, me voilà par cette conquête cité de prime abord parmi les plus hardis muguets. Peste! il ne faut pas que je m'y trompe; il y va là de bon nombre d'écus. Qui sait? une femme, comme on dit, n'est pas toujours un diable; pourquoi celle-ci n'aurait-elle d'yeux que pour son mari? je suis plus jeune que le comte Ulric, et, ma foi, tant soit peu mieux tourné. Patience! je veux commencer par faire reluire ici quelques sequins, et éblouir la bonne dame.

BARBERINE.

Beau chevalier, qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin de nous?
J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire
Que mon sourire
Était si doux.

ROSEMBERG.

Si je faisais comme cet Uladislas, lorsqu'il trompa le géant Molock? Assurément la comtesse Barberine n'est gardée ni par un géant, ni par un grand nombre d'eunuques. La réussite me sera donc facile. Voyons! lequel de ces moyens emploierai-je pour la séduire : la ruse, la force, ou l'amour? La ruse a bonne chance, mais il est bien vrai que je ne sais trop comment ruser; la force, fi donc! ce ne serait ni d'un gentilhomme ni d'un loyal parieur. L'amour donc, oui, l'amour me reste! du courage, et les poches pleines; mon parti est pris; avançons.

(Il frappe.)

BARBERINE.

Qui est là? qui frappe à la porte?

ROSEMBERG.

Comtesse, je me nomme Astolphe de Rosemberg; j'arrive de la cour du roi Mathias, et je viens vous donner des nouvelles de votre mari.

BARBERINE descend et ouvre la porte.

Seigneur, vous êtes le bienvenu. Comment se porte mon mari? que fait-il? où est-il? à la guerre? hélas! répondez.

ROSEMBERG.

Il est à la guerre, madame. Pour ce qu'il fait, c'est bien facile à dire; il suffit de vous regarder pour le savoir; qui peut vous avoir vue et vous oublier? Il pense à vous, comtesse, et tout éloigné qu'il est, son sort est plus digne d'envie que de pitié, car, je le sais, vous pensez à lui. Permettez-moi de baiser votre main.

BARBERINE.

Seigneur, nous ne sommes riches que de bonne volonté, mais nous vous recevrons le moins mal possible.

ROSEMBERG.

J'ai laissé quelque part par là mes chevaux et mes écuyers; je ne saurais voyager sans un cortége considérable, attendu ma naissance et ma fortune. Mais je ne veux pas vous embarrasser de ce train.

BARBERINE.

Pardonnez-moi; mon mari m'en voudrait si je n'insistais. Nous leur enverrons dire de venir ici.

ROSEMBERG.

Quels remerciemens puis-je faire pour un accueil si favorable? Cette blanche main a daigné m'ouvrir elle-même, et ces beaux yeux ne la contredisent pas; ils m'ouvrent aussi, noble comtesse, la porte d'un cœur hospitalier. Je veux aller moi-même prévenir ma suite, et je reviens auprès de vous.

—

SCÈNE II.

Une rue.

Entre ULRIC.

ULRIC.

Depuis que ce Rosemberg est parti, je ne puis ni rester en place ni dormir. Je ne sais quelles idées noires me passent par la tête malgré moi. Que ma femme soit chaste, cela est bien certain; je n'en doute pas, mais... Quel mal pourrait-il y avoir, si je croyais trouver un moyen... non pas de m'en assurer, puisque cela est prouvé pour moi, mais enfin... non, il n'y a point de mal à cela. En vérité, la fièvre me prend toutes

les nuits; la peste soit de la gageure! Oh! les hommes! quand l'amour propre les tient une bonne fois!

(Il frappe à une porte. Entre Polacco.)

POLACCO.

Je baise vos mains, mon cher seigneur, je baise vos mains pour l'amour de Dieu.

ULRIC.

Dis-moi, brave Polacco, possèdes-tu encore certain miroir que tu me fis voir un jour dans le jardin de la reine? Il y a quelque temps de cela.

POLACCO.

Hé! hé! chacun son heure; tout vient à point, et Dieu est Dieu.

ULRIC.

Je désire savoir si tu possèdes encore ce miroir.

POLACCO.

Qui refuse muse, qui muse refuse.

ULRIC.

Si tu l'as encore, dis-le-moi; je viens l'acheter.

POLACCO.

Hé! hé! qui perd le temps, le temps le gagne; qui perd le temps....

ULRIC.

Doutes-tu de moi? Tiens, voilà ma bourse; qu'on ne nous voie pas plus long-temps ensemble.

POLACCO, prenant la bourse.

Bien dit, bien dit, mon cher seigneur; les murs ont des yeux; que Dieu conserve la police! les gens de police sont d'honnêtes gens.

(Il tire le miroir de sa poche.)

ULRIC, prenant le miroir.

Maintenant, tu vas m'expliquer les effets magiques de cette petite glace.

POLACCO.

Seigneur, en fixant vos yeux avec attention sur ce miroir, vous verrez un léger brouillard, qui se dissipe peu à peu. Si l'attention redouble, une forme vague et incertaine commence bientôt à en sortir. L'attention redoublant encore, la forme devient claire; elle vous montre le portrait de la personne absente à laquelle vous avez pensé en prenant la glace. Si cette personne est une femme, et qu'elle vous soit fidèle, la figure est blanche et presque pâle; elle vous sourit faiblement. Si la personne est seulement tentée et qu'elle hésite à rester chaste, la figure

se colore d'un jaune blond comme l'or d'un épi mûr. Si elle est infidèle, elle devient noire comme du charbon, et aussitôt une odeur infecte se fait sentir.

ULRIC.

C'est bien; maintenant, prends ce qu'il te faut dans cette bourse, et rends-moi le reste.

POLACCO.

Qui saura viendra, qui saura viendra.

ULRIC.

Vends-tu si cher cette bagatelle?

POLACCO.

Qui viendra verra, qui viendra verra.

ULRIC.

Que le diable t'emporte avec tes proverbes!

POLACCO.

Je baise les mains, les mains.... Qui viendra verra.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE III.

Au château du comte Ulric.

Entrent ROSEMBERG et BARBERINE.

ROSEMBERG.

En quoi l'amour peut-il être une offense? Qui est-ce offenser que d'aimer?

BARBERINE.

N'en parlons plus, seigneur, je vous en prie.

ROSEMBERG.

Puisque Dieu a fait la beauté, comment peut-il défendre qu'on l'aime? C'est son image la plus parfaite; oui, si Dieu a créé l'homme à sa ressemblance, nul ne lui ressemble plus que vous.

BARBERINE.

Mais si la beauté est l'ouvrage de Dieu, la sainte foi jurée à ses autels ne lui est-elle pas plus chère que la beauté même? S'est-il contenté de créer? N'a-t-il donc pas sur son œuvre céleste étendu la main comme un père, pour défendre et pour protéger?

ROSEMBERG.

Non! quand je suis ainsi près de vous, quand ma main tremble en touchant votre robe, quand vos yeux bleus s'abaissent sur moi avec ce rayon de lumière où respire la joie des anges; non! Barberine, Dieu ne le défend pas. Hélas! point de reproches! je ne puis m'éloigner.

BARBERINE.

Que vous me trouviez belle, et que vous le disiez, cela ne me fâche pas beaucoup. Mais à quoi bon en dire davantage? Le comte Ulric est votre ami.

ROSEMBERG.

Qu'en sais-je? ô ma comtesse chérie! De quoi puis-je me souvenir près de vous?

BARBERINE.

Quoi! si je consentais à vous écouter, ni l'amitié, ni la crainte de Dieu, ni la confiance d'un gentilhomme qui vous envoie auprès de moi, rien n'est capable de vous faire hésiter?

ROSEMBERG.

Non, sur mon ame, rien au monde. Vous êtes si belle, Barberine! Vos yeux sont si doux, votre sourire est le bonheur lui-même!

BARBERINE.

Je vous l'ai dit, tout cela ne me fâche pas. Mais pourquoi prendre ainsi ma main? Songez-vous à ce que vous faites? Ce qui appartient à un ami n'est-il pas sacré et scellé? O Dieu! il me semble que si j'étais homme, je mourrais plutôt que de parler d'amour à la femme de mon ami.

ROSEMBERG.

Et moi, je mourrais plutôt que de cesser de vous parler d'amour.

BARBERINE.

Vraiment! sur votre honneur, cela est votre sentiment?

ROSEMBERG.

Sur mon ame, sur mon honneur.

BARBERINE.

Vous trahiriez de bon cœur un ami?

ROSEMBERG.

Oui, pour vous plaire, pour un regard de vous.

BARBERINE.

Sans repentir?

ROSEMBERG.

Avec la joie d'un saint qui s'envole vers Dieu.

BARBERINE.

Je crois que vous êtes un grand enchanteur, car il est impossible de ne pas faire ce que vous voulez. Ecoutez-moi; si mon mari savait que vous m'avez parlé d'amour, il me tuerait infailliblement. Pour que personne dans ce château ne puisse en avoir un soupçon, demain, à l'heure du dîner, vous choisirez votre temps pour entrer dans la grande tour, là où vous verrez, taillées en marbre, les armes du royaume. Vous trouverez ouverte la porte de la chambre d'en haut, vous y entrerez, et vous la fermerez sur vous. De mon côté, au bout d'un quart d'heure..... Silence! on nous écoute. Séparons-nous, et n'y manquez pas.

SCÈNE IV.

Un camp.

Entrent ULRIC et quelques chevaliers.

ULRIC, à part, regardant le miroir.

C'est bien elle, je ne puis détacher mes yeux de cette glace. Oui, voilà Barberine; je distingue ses traits, son visage; ah! je frissonne; cette image a-t-elle bien toute sa blancheur, symbole de la fidélité? n'y a-t-il point quelque teinte jaunâtre? que Dieu me préserve!

UN DES CHEVALIERS.

Personne ne s'est autant montré que vous, seigneur comte, dans cette dernière bataille; la faveur dont le roi vous honore doit remplir votre cœur; un avancement si rapide, si glorieux! votre fortune est dans vos mains.

ULRIC, à part.

La figure devient jaune. (Haut.) Excusez-moi, seigneurs, si mon esprit préoccupé...

UN AUTRE CHEVALIER.

A propos, votre fameux pari avec le seigneur de Rosemberg n'est pas encore terminé? nous l'avons appris en Turquie; tout le monde en jasait.

ULRIC, à part.

Cependant je ne sens pas cette odeur désagréable dont parlait Polacco, et qui est le dernier signe de l'infidélité. (Haut.) Dites-moi, messieurs, ne sentez-vous pas quelque odeur singulière?

PREMIER CHEVALIER.

Non; quelle espèce d'odeur?

ULRIC.

Je ne sais trop; comme du charbon éteint.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Je ne m'en aperçois pas. Votre pari, cher comte, vous attirera une nouvelle gloire, en même temps qu'il donnera une leçon sévère à un jeune étourdi. Personne ici n'en doute.

ULRIC.

Ni moi, seigneur, comme vous pensez; je n'en ai pas douté un instant depuis le départ de Rosemberg. C'est un fou, un écervelé.

PREMIER CHEVALIER.

L'enjeu n'est pas de peu d'importance.

ULRIC, regardant le miroir.

Assurément ce n'est pas là du blanc.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Il n'y va pas moins, nous a-t-on dit, que de votre fortune entière. C'est une noble gageure, et qui fait autant d'honneur à votre comtesse qu'à vous-même.

PREMIER CHEVALIER.

Vous paraissez considérer ce miroir avec attention.

ULRIC.

Juste Dieu! je n'en puis plus.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Qu'avez-vous, seigneur? qu'y a-t-il? vous êtes pâle comme la mort.

ULRIC.

Ce n'est rien; une légère douleur; j'y suis sujet depuis mon enfance.

PREMIER CHEVALIER.

En vérité, cela est effrayant; votre visage a changé tout à coup.

ULRIC.

A cheval! le clairon sonne. Allons, seigneurs, séparons-nous.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Au château. — Une chambre dans une tour.

Entre ROSEMBERG.

Personne, dieu merci, ne m'a vu. (Il ferme la porte.) Si j'en crois mon appétit, l'heure du dîner ne doit pas être loin, et je suis exact au rendez-vous. O fortune! quelle bénédiction! non, je ne m'y attendais pas. Cette fière comtesse, ce riche enjeu! tout cela gagné en si peu de temps! qu'il avait raison, ce cher Uladislas! Je vais donc la voir, l'entendre me parler d'amour! elle! Barberine! ô beauté! elle est à moi! ô joie ineffable! elle dans mes bras, sur mon cœur! sainte Vierge, je ne saurais demeurer en repos; il faut que je guette à cette fenêtre.

(Il ouvre la fenêtre.)

Personne encore! singulière chambre pour un rendez-vous amoureux : une fenêtre grillée et des murs tout nus! c'est quelque ancienne prison seigneuriale; Barberine l'aura choisie comme le lieu le plus reculé du château. Patience, la cloche sonne. (Il s'asseoit.)

En vérité, c'est une grande misère que cette fragilité des femmes; conquise en si peu de jours! est-ce que je l'aime? non, je ne l'aime pas. Fi donc! trahir ainsi un mari si plein de droiture et de confiance! céder au premier regard amoureux d'un inconnu! que peut-on faire de cela? une maîtresse agréable, un caprice pour passer le temps. J'ai autre chose à faire que de rester ici; qui maintenant me résistera? Déjà je me vois arrivant à la cour, et traversant d'un pas nonchalant les longues galeries; les courtisans s'écartent en silence, les femmes chuchotent; la riche cassette est sur la table, et la reine a le sourire à la bouche. Quel coup de filet, Rosemberg! ce que c'est pourtant que la fortune! Quand je pense à ce qui m'arrive, il me semble rêver. Non, il n'y a rien de tel que l'audace.

Il me semble que j'entends du bruit; quelqu'un monte l'escalier; on s'approche, on monte à petits pas. Ah! comme mon cœur palpite! (On entend au dehors le bruit de plusieurs verroux.) Qu'est-ce que cela veut dire? je suis enfermé; on verrouille la porte en dehors; sans doute c'est quelque précaution de Barberine; elle a peur que pendant le dîner quelque domestique n'entre ici; elle aura envoyé sa camériste fermer sur moi la porte jusqu'à ce qu'elle puisse s'échapper.

Si elle allait ne pas venir! s'il arrivait un obstacle imprévu! Bon, elle me le ferait dire. Mais qui marche ainsi dans le corridor? cette

tour est sans doute habitée par un gardien; je vois dans ce coin une quenouille et un rouet. On marche encore; on vient ici.

O fortune! tu es la reine du monde. O hasard! ô providence! qui m'avez pris pour favori! il me semble que je respire un autre air que le reste des hommes. C'est Barberine, je reconnais son pas. Silence! il ne faut pas ici nous donner l'air d'un écolier. Je veux composer mon visage; celui à qui de pareilles choses arrivent n'en doit pas paraître étonné. (Un guichet s'ouvre dans la muraille.)

BARBERINE, en dehors, parlant par le guichet.

Seigneur Rosemberg, comme vous n'êtes venu ici que pour commettre un vol, le plus odieux et le plus digne de châtiment, le vol de l'honneur d'une femme, et comme il est juste que la pénitence soit proportionnée au crime, vous êtes emprisonné comme un voleur. Il ne vous sera fait aucun mal, et les gens de votre suite continueront à être bien traités. Si vous voulez boire et manger, vous n'avez d'autre moyen que de faire comme les vieilles femmes qui gagnent leur vie en prison, c'est-à-dire de filer. Vous trouverez une quenouille et un rouet tout préparés dans cette chambre, et vous pouvez avoir l'assurance que l'ordinaire de vos repas sera scrupuleusement augmenté ou diminué selon la quantité de fil que vous filerez.

(Elle ferme le guichet.)

ROSEMBERG.

Est-ce que je rêve? Holà! Barberine! holà! Jean! holà! Albert! Qu'est-ce cela signifie? La porte est comme murée; on l'a fermée avec des barres de fer. La fenêtre est grillée, et le guichet n'est pas plus grand que mon bonnet. Holà! quelqu'un! ouvrez, ouvrez, ouvrez, c'est moi, Rosemberg; je suis enfermé ici; ouvrez; qui vient m'ouvrir? Y a-t-il là quelqu'un? Je prie qu'on m'ouvre, s'il vous plaît. Hé! le gardien, êtes-vous là? Ouvrez-moi, monsieur, je vous prie. Je veux faire signe par la croisée. Hé! compagnon, venez m'ouvrir; il ne m'entend pas; ouvrir, ouvrir, je suis enfermé. Cette chambre est au troisième étage. Mais qu'est-ce donc? on ne m'ouvrira pas!

BARBERINE, ouvrant le guichet.

Seigneur, ces cris ne servent de rien. Il commence à se faire tard; si vous voulez souper, il est temps de vous mettre à filer.

(Elle ferme le guichet.)

ROSEMBERG.

Hé! bon! c'est une plaisanterie. L'espiègle veut me piquer au jeu par ce joyeux tour de malice. On m'ouvrira dans un quart d'heure; je suis bien sot de m'inquiéter. Oui, sans doute, ce n'est qu'un jeu; mais

il me semble qu'il est un peu fort, et tout cela pourrait me prêter un personnage ridicule. Hum! m'enfermer dans une tourelle! Traite-t-on aussi légèrement un homme de mon rang? Fou que je suis! cela prouve qu'elle m'aime; elle n'en agirait pas si familièrement avec moi, si la plus douce récompense ne m'attendait. Voilà qui est clair; on m'éprouve peut-être; on observe ma contenance. Pour les déconcerter un peu, il faut que je me mette à chanter gaiement. (Il chante.)

Quand le coq de bruyère
Voit venir le chasseur,
Holà! dans la clairière
Holà landerira.
Oh! le hardi compère,
Franc chasseur l'arme au poing;
Holà! remplis ton verre,
Holà! landerira.

BARBERINE, ouvrant le guichet.

Seigneur, puisque vous ne filez pas, vous vous passerez sans doute de souper, et j'imagine que vous n'avez pas faim; ainsi, je vous souhaite une bonne nuit. (Elle ferme le guichet.)

ROSEMBERG.

Est-ce que je serais pris au piége? Voilà qui a l'air sérieux. Passer la nuit ici! sans souper! et justement je n'ai pas dîné pour venir à ce rendez-vous. J'ai une faim horrible. Qu'est-ce que cela veut dire? Une bonne nuit! Combien de temps va-t-on donc me laisser ici? Assurément, cela est sérieux. Mort et massacre! feu! sang! tonnerre! exécrable Barberine! misérable! infâme! bourreau! malédiction! Ah! malheureux que je suis! Me voilà en prison; on va faire murer la porte; on me laissera mourir de faim; c'est une vengeance du comte Ulric. Hélas! hélas! prenez pitié de moi. Le comte Ulric veut ma mort, cela est certain; sa femme exécute ses ordres. Pitié! pitié! Je suis mort; je suis perdu; je ne verrai plus jamais mon père, ma pauvre tante Béatrice! Hélas! ah! Dieu! hélas! c'est fait de moi. O rage! ô feu et flammes! Oh! si j'en sors jamais, ils périront tous de ma main; je les accuserai devant la reine elle-même, comme bourreaux et empoisonneurs. Ah! Dieu! ah! ciel! prenez pitié de moi.

BARBERINE, ouvrant le guichet.

Seigneur, avant de me coucher, je viens savoir si vous avez filé.

ROSEMBERG.

Non, je n'ai pas filé; je ne file point; je ne suis point une fileuse. Ah! Barberine! vous me le paierez.

BARBERINE.

Seigneur, quand vous aurez filé, vous avertirez le soldat qui monte la garde à votre porte.

ROSEMBERG.

Ne vous en allez pas, comtesse; au nom du ciel! écoutez-moi.

BARBERINE.

Filez, filez.

ROSEMBERG.

Non, par la mort! non, par le sang! je briserai cette quenouille. Non, je mourrai plutôt.

BARBERINE.

Adieu, seigneur.

ROSEMBERG.

Encore un mot! ne partez pas.

BARBERINE.

Que voulez-vous?

ROSEMBERG.

Mais, — mais, — comtesse, — en vérité, — je suis, je — je ne sais pas filer. Comment voulez-vous que je file?

BARBERINE.

Apprenez. (Elle ferme le guichet.)

ROSEMBERG.

Non, jamais je ne filerai; quand le ciel devrait m'écraser! Quelle cruauté raffinée, voyez donc cette Barberine! elle était en déshabillé; elle va se mettre au lit; à peine vêtue, en cornette, et plus jolie cent fois.... Ah! la nuit vient; dans une heure d'ici, il ne fera plus clair.

(Il s'asseoit.)

Ainsi, c'est décidé; il n'en faut pas douter. Non-seulement je suis en prison, mais on veut m'avilir par le dernier des métiers. Si je ne file, ma mort est certaine. Ah! la faim me talonne cruellement; voilà dix heures que je n'ai mangé; pas une miette de pain depuis ce matin à déjeuner. Misérable Uladislas! puisses-tu mourir de faim pour tes conseils! Où diantre suis-je venu me fourrer? que me suis-je mis dans la tête? J'avais bien affaire de ce comte Ulric et de sa bégueule de comtesse! Le beau voyage que je fais! J'avais de l'argent, des chevaux, tout était pour le mieux; je me serais diverti à la cour; peste soit de l'entreprise! J'aurai perdu mon patrimoine, et j'aurai appris à filer.

Le jour baisse de plus en plus, et la faim augmente en proportion. Est-ce que je serais réduit à filer? Non, mille fois non; j'aimerais mieux mourir de faim comme un gentilhomme. Diable! vraiment, si je ne file pas, il ne sera plus temps tout-à-l'heure. (Il se lève.)

Comment est-ce donc fait, cette quenouille? quelle machine diabolique est-ce là? je n'y comprends rien. Comment s'y prend-on? je vais tout briser. Que cela est entortillé!

Oh Dieu! j'y pense, elle me regarde; cela est sûr; je ne filerai pas.

Une voix en dehors.

Qui vive?

(Le couvre-feu sonne.)

Le couvre-feu sonne! Barberine va se coucher. Les lumières commencent à s'allumer. Des mulets passent sur la route, et les bestiaux rentrent des champs. O Dieu! passer la nuit ainsi! là, dans cette prison! sans feu! sans lumière! sans souper! le froid! la faim! Hé! holà! compagnon; n'y a-t-il pas un soldat de garde?

BARBERINE, ouvrant le guichet.

Eh bien?

ROSEMBERG.

Je file, comtesse, je file; faites-moi donner à souper.

SCÈNE VI.

A la cour.

LA REINE, les COURTISANS, ULRIC.

LA REINE.

Comte Ulric, le jour est arrivé où la gageure que vous avez tenue contre Astolphe de Rosemberg doit avoir son exécution. Voilà mon chancelier, qui en a lu les termes écrits, et nous avons juré par notre parole royale qu'aucune puissance humaine ne nous fléchirait. Où est Rosemberg? pourquoi ne paraît-il point?

ULRIC.

Sacrée majesté, je puis vous expliquer la cause de son absence; ce sera vous apprendre en même temps le succès de notre gageure. Je commence par jurer sur mon honneur que je n'ai ni écrit ni fait savoir à ma femme rien de ce qui s'était passé, et que je ne me suis opposé en rien à l'entreprise d'Astolphe de Rosemberg. Maintenant, j'oserai

vous supplier de faire lire publiquement cette lettre, que j'ai reçue de ma femme.

LA REINE.

Lisez-la vous-même, comte Ulric.

ULRIC, lisant.

« MON TRÈS CHER ET HONORÉ MARI,

« Nous avons eu au château la visite du jeune baron de Rosemberg, qui s'est dit votre ami et envoyé par vous. Bien qu'un secret de cette nature soit ordinairement gardé par une femme avec justice, je vous dirai toutefois qu'il m'a parlé d'amour. J'espère qu'à ma prière et recommandation vous n'en tirerez aucune vengeance, et que vous n'en concevrez aucune haine contre lui. C'est un jeune homme de bonne famille, et point méchant. Il ne lui manquait que de savoir filer, et c'est ce que je lui ai appris. Si vous avez occasion de voir son père à la cour, dites-lui qu'il n'en soit point inquiet. Il est dans la chambre du haut de notre tourelle, où il a un bon lit, un bon feu, et un rouet avec une quenouille, et il file. Vous trouverez extraordinaire que j'aie choisi pour lui cette occupation; mais comme j'ai reconnu qu'avec de bonnes qualités il ne manquait que de réflexion, j'ai pensé que c'était pour le mieux de lui apprendre ce métier, qui lui permet de réfléchir à son aise, en même temps qu'il lui fait gagner sa vie. Vous savez que notre tourelle était autrefois une prison; je l'y ai attiré en lui disant de m'y attendre, et puis je l'y ai enfermé. Il y a au mur un guichet fort commode, par lequel on lui passe sa nourriture, et il s'en trouve bien, car il a le meilleur visage du monde, et il engraisse à vue d'œil. Ce qui fait que je ne doute pas qu'il n'en sorte avec beaucoup d'avantage, et qu'en outre, si dans le cours de sa vie quelque malheur venait à l'atteindre, il ne se félicite d'avoir dans les mains un gagne-pain assuré pour ses jours.

« Je vous salue, vous aime et vous embrasse,

« BARBERINE. »

LA REINE.

Si vous riez de cette lettre, seigneurs chevaliers, Dieu garde vos femmes de malencontre! Il n'y a rien de si sérieux que l'honneur; comte Ulric, à cheval! Votre gageure est gagnée; annoncez-nous; nous irons nous-même visiter votre comtesse chez elle; et nous ferons le voyage exprès, suivie de toute notre cour, afin qu'on sache que le toit sous lequel habite une femme chaste est aussi saint lieu que l'église, et que les rois quittent leur palais pour les maisons qui sont à Dieu.

ALFRED DE MUSSET.

POÈTES

ET ROMANCIERS

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

V.

WILLIAM WORDSWORTH.

YARROW REVISITED AND OTHERS POEMS (1).

Wordsworth est aujourd'hui en pleine possession du trône poétique de l'Angleterre. Ce n'est pas encore un roi populaire chez tout son peuple, mais c'est un roi solidement établi et qui n'a pas même contre lui de prétendant. Qui est-ce qui lui disputerait maintenant le sceptre ? Byron et Walter Scott sont morts, qui d'ailleurs n'ont jamais été plus que lui souverains légitimes. Crabbe et Shelley, deux autres très puissans seigneurs littéraires, — non pas de la famille royale pourtant, — s'en sont allés aussi. Pour ce qui est des poètes contemporains

(1) 1 vol. London, — Longman.

célèbres encore vivans, aucun d'eux ne s'inscrit, j'imagine, comme compétiteur sérieux du monarque actuel. Thomas Moore et Southey n'y songent nullement. Ce sont toujours de laborieux écrivains; mais ce n'est ni d'ambition, ni de renommée qu'ils s'occupent, c'est de profit. Ils font de l'histoire, je crois, à l'heure qu'il est. Samuel Rogers et Thomas Campbell sommeillent fort paisiblement sur l'oreiller de leur réputation didactique. Et puis, ils ont vieilli les uns et les autres. Les uns et les autres, ils sont au bout de leur poésie. Oh! oui, Wordsworth est bien le maître et le prince unique. Il règne à un double titre, et par l'originalité du génie et par la fécondité puissante. L'âge en lui n'a pas même refroidi la verve. Ses cheveux ont blanchi sans qu'une seule des feuilles de sa couronne ait été flétrie ou emportée. La source nouvelle qu'il a découverte et où il puise est intarissable. On dirait que la nature qu'il adore, et au sein de laquelle il a passé sa vie, a communiqué à son ame l'éternelle jeunesse. Après plusieurs années de silence, lorsqu'on croyait partout sa voix éteinte, voici qu'elle vient de faire entendre un chant aussi ferme et aussi plein qu'aucun de ses chants d'autrefois. Voici que, du fond de sa retraite, il vient de jeter au milieu du monde un livre de poèmes où se retrouvent toute la verdeur et toute la vitalité de ses premières productions.

Ce n'est pas chose aisée que de faire comprendre en France un écrivain que ses compatriotes eux-mêmes ne comprennent encore la plupart que sur parole. La publication du nouveau recueil de vers de Wordsworth nous avait toutefois engagé à entreprendre cette tâche. Mais ici l'homme devait surtout interpréter le poète. Tout examen de l'ouvrage voulait pour préliminaire indispensable quelques détails sur la personne et les habitudes de l'auteur. Or, c'avait été vainement que nous les avions cherchés à Londres même. A Londres, on ne sait guère de lui que son amour des champs et le nom de sa solitude. Le dieu ne se communique point. Il ne descend pas du Mont-Rydal (1). Il ne se mêle point à la foule; il fuit le monde. Sa réputation, sinon sa gloire, a long-temps souffert de cette invincible répugnance que lui a toujours causée le séjour de la ville. — « Oh! si ce sauvage voulait seulement passer six mois dans le quartier de *Covent-Garden*, bon Dieu! — *good God!* — que d'amis nous lui ferions! » s'écriait souvent Hazlitt, l'un des premiers apôtres de ce génie long-temps méconnu. — En nous répétant ce mot du spirituel auteur de l'*Esprit du Siècle*, on nous avait renvoyé à son livre piquant de biographies contemporaines et au morceau qu'il

(1) Le Mont-Rydal est la résidence de Wordsworth.

consacre à Wordsworth. Nous avons lu cette notice, qui, bien qu'un peu confuse, nous a frappé par le vif mouvement des idées, et sa haute intelligence poétique. Nous la donnerons d'abord ici tout entière; elle en dira, touchant Wordsworth, beaucoup plus que nous n'en pourrions dire et avec plus de compétence. En révélant chez nous un grand poète, elle révèlera en outre un critique éminent qui n'aurait pas dû mourir ignoré de la France. C'est Hazlitt maintenant qui parle :

— Le génie de Wordsworth est une pure émanation de l'esprit du siècle. Eût-il vécu à une autre époque du monde, jamais on n'eût ouï parler de lui. Maintenant même, sa valeur n'est pas incontestée; les ténèbres dont sa pensée s'enveloppe souvent, et la vulgarité des sujets qu'il traite, ne sont pas les moindres obstacles qui aient retardé son succès. Mais chez lui c'est l'*humilité qui est l'échelle de l'ambition*. Qu'il ne s'en prenne donc qu'à lui, si ces degrés qu'il a choisis pour monter le mènent lentement et malaisément à la renommée. Sa muse domestique semble avoir peur de quitter la terre; on dirait qu'elle n'ose pas déployer au soleil la splendeur de ses ailes. Il dédaigne les images et les fantaisies que la passion engendre; il n'a voulu employer ni le somptueux appareil du savoir mythologique, ni les couleurs éclatantes d'une diction recherchée. Son style est simple et familier. Ce sont les choses et les vérités du ménage qu'il nous dit; il ne voit rien de plus puissant que les espérances humaines, rien de plus profond que le cœur humain. Voilà ce qu'il pèse, ce qu'il montre, ce qu'il prouve avec toute son incalculable force de sentiment et de pensée; et en même temps il apaise les battemens de son propre cœur à contempler incessamment l'aspect serein de la nature. S'il peut faire couler le sang de son sein blessé, ce sera cette pourpre vivante qui colorera son vers; puis, s'il calme sa souffrance et ferme sa plaie avec le baume de la rêverie solitaire, et le pouvoir bienfaisant des arbres, des herbes et des influences célestes, c'est tout le triomphe que poursuit son art. Il prend les plus simples alimens de la nature et de l'ame humaine, les conditions purement abstraites et inséparables de notre être, et il essaie d'en former un nouveau système de poésie; il a réussi dans cette entreprise autant qu'il était donné à homme d'y réussir. — *Nihil humani à me alienum puto* est la devise de ses ouvrages. Nulle chose n'est, selon lui, indifférente ou secondaire. Tout ce qui n'est pas l'essence absolue du sentiment et de la vérité est, selon lui, factice, vieux et illégitime. En un mot, sa poésie est fondée sur une opposition extrême et perpétuelle entre le naturel et l'artificiel, entre l'esprit de l'humanité et l'esprit de la mode et du monde.

Cette poésie est une des innovations du temps. Elle participe du mou-

vement révolutionnaire de ce siècle qui l'emporte avec lui; les changemens politiques du jour ont été les modèles qui ont inspiré les essais du novateur littéraire. Sa muse s'est mise du côté des niveleurs, on ne peut le nier; autrement elle serait inexplicable; elle procède d'un principe d'égalité, et s'efforce de tout réduire à des dimensions pareilles. C'est une orgueilleuse humilité qui la distingue. Elle n'a foi que dans les ressources qu'elle tire d'elle-même, et dédaigne le secours des ornemens étrangers. Les évènemens et les objets les plus communs sont justement ceux qu'elle choisit, comme pour prouver que la nature intéresse toujours assez par sa beauté inhérente et vraie, et qu'elle n'a nul besoin d'être parée de vêtemens somptueux; de là ce mélange singulier d'apparente simplicité et de profondeur réelle dans les *Ballades lyriques*, — *Lyrical Ballads*. Elles ont fait rire les sots; les sages les ont à peine comprises. Un sujet, une histoire, ne sont pour Wordsworth que des clous, des chevilles, auxquels il attache le sentiment et la pensée. Les incidens sont frivoles en proportion de son mépris pour les apparences imposantes; les réflexions sont profondes en proportion de la gravité et des hautes aspirations de son esprit.

Son style populaire et sans artifice s'est débarrassé d'une fois de toutes les friperies usées de la vieille versification. Les *tours couronnées de nuages*, les *temples solennels*, les *palais majestueux*, tout cela a été balayé du sol. Ç'a été comme l'édifice sans fondemens d'une vision; il n'est pas même resté un débris de ruines. Toutes les traditions du savoir, toutes les superstitions du passé, ont disparu sous un trait de plume. Nous avons fait table rase; nous recommençons toute poésie. Le manteau de pourpre, le panache ondoyant de la tragédie, sont rejetés ainsi que de vains oripeaux de pantomime. Voici que nous en sommes revenus à la simple vérité de la nature. Rois, reines, nobles, prêtres, trône, autel, distinction des rangs, naissance, richesse, pouvoir, ne cherchez plus rien de tout cela, ni la robe du juge, ni le bâton du maréchal, ni le faste des grands. L'auteur foule aux pieds plus fièrement encore l'antique forme dont s'enorgueillissait l'art; il se rit de l'ode, de l'épode, de la strophe et de l'antistrophe. Vous n'entendrez plus résonner la harpe d'Homère, ni retentir la trompette de Pindare et d'Alcée. Point de merci pour le costume éclatant, pour la décoration splendide. Tout cela n'est que ectacle vide, barbare, gothique. Les diamans parmi les cheveux tressés, le diadème sur le front brillant de la beauté, ne sont que parure vulgaire, joyaux de théâtre et de prostituée. Le poète dédaigneux ne eut plus des couronnes de fleurs; il ne se prévaudra pas non plus des avantages que le hasard lui aura offerts; il lui plaît que son sujet soit tout entier de son invention, afin de ne devoir rien qu'à lui-même; il

recueille la manne dans le désert; il frappe le rocher de sa baguette et en fait jaillir la source. A son souffle, le brin de paille qui gisait dans la poussière monte au soleil dans un rayon lumineux; il puisera dans ses souvenirs assez de grandeur et de beauté pour en revêtir le tronc nu du vieux saule. Son vers ne s'embaume point du parfum des bosquets, mais son imagination prête une joie intime aux arbres dépouillés sur la montagne dépouillée, à l'herbe verte du pré vert :

To the bare trees and mountains bare.
And grass in the green field.

Plus de tempête, ni de naufrage, dont l'horreur nous épouvante. C'est l'arc-en-ciel qui attache aux nuages son ruban diapré. C'est la brise qui soupire dans la fougère fanée. Point de triste vicissitude du sort, point de menaçante catastrophe de la nature qui assombrisse ses pages. C'est la goutte de rosée qui se suspend aux cils de la fleur penchée; ce sont les pleurs qui s'amassent dans l'œil brillant.

Comme l'alouette sort des blés où est son nid, et voltige, en rasant le sol, pour aller saluer le ciel du matin, ainsi la muse champêtre de Wordsworth s'en va planant sur les sommets de la réflexion, sans s'éloigner pourtant de la terre, son marche-pied et sa patrie.

Il ne serait pas impossible que ce système de rénovation n'eût été en partie inspiré à Wordsworth par le désappointement d'une ambition trompée. Peut-être son indolence et son orgueil naturel l'auront-ils empêché de gravir les degrés de la science ou des honneurs; peut-être, instruit par ses opinions politiques à dire aux vaines pompes du monde : Je vous hais; voyant la route de la poésie classique et artificielle encombrée de tout le monceau du beau style et des lieux communs superbes, et désespérant d'y faire un pas, à moins de renchérir servilement sur ses devanciers de ridicule enflure, peut être aura-t-il fait volte-face, un peu par impatience et paresse, un peu par sagesse et calcul. Ce sera alors qu'il se sera enfermé dans le vallon de la vie cachée, et qu'il aura cherché la muse aux flancs de la montagne, parmi les pâtres et les troupeaux, et sous le chaume du paysan. Ce sera alors que, laissant le fastueux clinquant poétique, il aura tenté d'agrandir le trivial et de donner aux choses familières le charme de la nouveauté. Certes, son succès n'a pas été médiocre. Nul n'avait jamais si ingénieusement rendu des riens importans; nul n'avait si éloquemment traduit les plus simples sentimens du cœur.

M. Wordsworth est timide et réservé, non pas pourtant sans fierté.

Il n'a point de passions violentes et indomptables, ou bien il a réprimé de bonne heure leur révolte. Toute sa vie s'est passée en promenades solitaires et en causeries de chaque jour avec la nature. Il est un exemple éminent de la puissance d'association, car sa poésie n'a point d'autre source, point d'autre caractère. Il s'est si intimement mêlé aux scènes pastorales, qu'il a identifié en elles son ame entière; il leur a donné toute sa force de sentiment et leur a pris toute la leur. Chacune d'elles est devenue un anneau de la chaîne de sa pensée, une des fibres de son cœur. Il n'y a personne que l'habitude et la familiarité n'aient fortement attaché au lieu natal ou aux objets qui rappellent les heureux évènemens de la vie; pour l'auteur des *Ballades lyriques*, c'est la nature qui est sa patrie. On peut dire de lui qu'il a un intérêt personnel dans l'univers; il n'y a point aux champs d'image insensible qui n'ait trouvé d'une façon quelconque le chemin de son ame, point de son qui n'éveille en lui le souvenir des temps écoulés.

> To him the meanest flower that blows can give
> Thoughts that do often lie to deep for tears.

La marguerite le regarde l'œil étincelant comme un vieil ami; le coucou lui dit à l'oreille des chants inexprimables qui lui rendent toute la mémoire de sa première jeunesse; la vue d'un nid de linotte le ravit comme un enfant; la feuille flétrie qui s'envole lui emporte mille souvenirs. Voit-il sur la lande sauvage quelque manteau gris battu par le vent et la pluie, c'en est assez pour le faire rêver longuement; il n'y a pas jusqu'aux lichens du rocher qui ne s'animent et ne vivent dans sa pensée; il a peint tous ces détails avec une délicatesse et une intensité de sentiment qui n'appartiennent qu'à lui; il a montré la nature sous un nouveau point de vue. C'est dans ce sens qu'il est le poète vivant le plus original. Ses ouvrages sont d'autant plus précieux qu'on n'en trouverait nulle part de leur famille pour les remplacer. Le vulgaire ne les lit point; le savant, qui veut tout matérialiser, ne les comprend pas; le grand les méprise; qu'importe ? Les beaux esprits à la mode s'en peuvent aussi moquer; l'auteur s'est attaché le cœur du solitaire ami de la nature par un lien sympathique qui ne se brisera pas. Ces amis à part qu'il s'est faits continueront de sentir ce qu'il a senti; car il a exprimé pour eux ce qu'ils s'efforceraient en vain d'exprimer eux-mêmes, ce qu'ils ne diront jamais qu'avec leur regard humide et la voix entrecoupée: mais une forte puissance de philosophie et d'humanité circule dans sa veine pastorale; paisible et calme qu'il est loin du monde, il

a compris toute la dignité des mouvemens primitifs de l'ame humaine, il a greffé toute sa profonde pensée sur la pensée rustique du laboureur et du berger. Debout au milieu de son magnifique amphithéâtre de montagnes, il s'est baissé pour voir de plus près la paquerette sous ses pieds, ou bien il a cueilli au buisson une branche d'aubépine; mais lors même qu'il se courbe ainsi, on sent que son ame est pleine de la solennité du spectacle qui l'entoure. Le haut rocher lève sa tête dans la hauteur de l'esprit du poète; on entend gronder dans son vers le bruit de la cataracte; lisez ses pages sombres et mystérieuses, vous croyez voir les brouillards suspendus sur les vallons d'*Helvellyn*, et le *Skiddow* fourchu qui se dresse derrière et perce la brume. Il est peu question de montagnes dans la poésie de Wordsworth; mais on sent, à ne s'y point méprendre, qu'il a écrit dans un pays montagneux, tant, en son style, tout est nu, simple, puissant et profond!

Le caractère des dernières productions philosophiques de Wordsworth est quelque peu différent; il s'y est par momens départi de ses premiers principes. Elles sont souvent classiques et simples. Les sujets qu'il y traite ont de la dignité sans affectation. L'élégance du style est sans manière; on dirait qu'elles ont été composées non pas dans une chaumière à *Grasmere*, mais sous les ombrages majestueux et inspirateurs de *Cole-Orton*. Lisez ses vers sur un paysage de Claude Lorrain et le poème exquis de *Laodamia*, ils vous exprimeront mieux notre pensée. Dans le dernier de ses morceaux surtout, où respire tout le parfum pur des plus pures compositions antiques, — nul n'a jamais peint plus dignement la gravité, la douceur, la force, la langueur et la beauté de la mort.

Calm contemplation and majestic pains.

Ce n'est point le faste des couleurs, c'est le fini du travail, qui fait l'éclat et la perfection de ce morceau; c'est moins un tableau qu'une statue. Le tissu de la pensée a là toute la morbidesse et toute la solidité du marbre. C'est un poème qu'on pourrait lire tout haut dans l'Élysée, et les esprits des héros et des sages se rassembleraient pour l'écouter.

La philosophie poétique de M. Wordsworth n'a pas le regard enflammé de celle de Byron, ni le même tumulte dans les veines; son œil s'abaisse plus calme et plus perçant sur notre destinée mortelle. L'impression qu'elle laisse est moins vive, elle est plus douce et plus durable; et, nous l'avouons (peut-être est-ce manque de goût ou bizarre façon de sentir), il y a tel vers, tel morceau de notre auteur,

que nous méditerons dix fois plutôt qu'une ceux du chantre de *Child-Harold*. Ou bien, si parmi les écrits du célèbre lord, il en est quelques-uns qui nous fassent rêver et sentir aussi longuement, ce sont ceux où il est simple et vrai comme Wordsworth : car parfois Byron laisse lui-même de côté sa pompe et sa prétention habituelles; parfois il daigne descendre aussi sur le terrain commun de l'humanité.

Ce qui caractérise principalement les ouvrages de notre poète, c'est l'impression diverse qu'ils produisent. Ils seront pour vous inintelligibles, ou leur sens profond se gravera en vous ineffaçablement. Votre cœur cuirassé les repoussera,

Fall blunted from the indurated breast.

Ou bien ils le pénétreront pour n'en plus sortir. Une classe de lecteurs s'en éprendra passionnément et les trouvera sublimes; une autre (et nous en avons peur, celle-là sera la plus nombreuse) les dira ridicules. Wordsworth a réalisé probablement le vœu de Milton. — Il a trouvé cet auditoire choisi que l'on compte d'un regard. — Pourtant nous avons lieu de le croire peu résigné à ce partage.

Il y a dans l'*Excursion* de délicieuses parties de description. Il y en a d'autres de réflexion inspirée, qui, par le *son* des pensées et la majesté du langage, ressemblent à de célestes symphonies, à de mélancoliques *requiem* chantés sur le tombeau des espérances humaines; mais, disons-le en toute sincérité, ce poème, à notre avis, ne sera jamais populaire au même degré que les *Ballades lyriques*. Il affecte un système sans le justifier jamais nettement. Au lieu de montrer le principe qu'il adopte sous toutes ses faces rayonnantes, il répète sans fin ses conclusions, au point de les rendre insipides. Son style est terne et confus, à moins que le sentiment accumulé ne force en jaillissant la clarté de l'expression. Il est plus analytique que synthétique; il est plus en réflexion qu'en théorie. L'*Excursion* n'a jamais été qu'un poème mort-né; il faut qu'il y ait eu dans sa conception quelque hâte maladroite et imprévoyante. D'ailleurs, l'exécution en est pénible et laborieuse; il y a trop de rusticité constante dans la scène et les personnages. Le plan faisait des promesses qu'il n'a pas tenues. C'est comme si vous entriez en une salle magnifique, et qu'on vous invitât à vous asseoir avec des rustres à un splendide banquet où l'on ne vous servirait pour tous mets que des *dumplins* aux pommes. Ce ne sera pas même *toujours des perdrix*.

Wordsworth est au-dessus de la taille moyenne; ses traits sont mar-

qués; tout l'air de sa personne a quelque chose de *quichottique*. Il rappelle quelques-unes de ces têtes d'Holbein, sévères, sombres, avec une légère indication d'humeur moqueuse, qui perce malgré la gravité de l'âge et l'austère affectation des manières. Il y a une douceur particulière dans son sourire, et dans les tons de sa voix une grande profondeur de mâle et rude harmonie. C'est sa propre poésie surtout qu'il faut l'entendre lire. Rien de plus saisissant alors que son imposante dignité. Lorsqu'il en est à ses passages favoris, son œil brille d'un éclat surnaturel; c'est toute sa vivante pensée qui coule à flots majestueux de son cœur gonflé. Nul ne l'a vu en de pareils momens sans être vivement frappé, sans s'être dit : — « Le génie est chez cet homme, et il en a bien le signe sur le front. » — Peut-être le commentaire de sa voix et de son visage est-il nécessaire pour donner une idée complète de sa poésie. Il est possible qu'on ne comprenne point son langage, mais il n'est pas permis de trouver son geste et sa physionomie sans signification. On le prend tout d'abord pour un inspiré ou pour un fou. Pourtant en compagnie, même en *tête-à-tête*, Wordsworth est souvent réservé, indolent, même silencieux. C'est depuis quelques années seulement qu'il est devenu verbeux, et qu'il s'est avisé de rendre des oracles. Il n'était pas ainsi dans ses meilleurs jours. S'il lui arrivait alors de jeter quelque observation hardie, c'était sans effort et sans prétention, presque avec indifférence, et puis il retombait aussitôt dans sa rêverie. C'est toujours d'ailleurs lorsqu'il récite ses vers, ou lorsqu'il en parle, qu'il s'anime le plus. Quelquefois il expose soudain le sentiment et l'association des pensées qui le dominaient quand il a composé certains morceaux de ses poèmes, et si ces révélations manquent par instant de clarté, elles ne manquent jamais d'intérêt; on sent que chaque parole enveloppe un sens qui vaut la peine d'être cherché. C'est le filon qui se dérobe dans les entrailles de la mine, et dont les parcelles d'or trahissent déjà le voisinage. Il a ses poètes à lui, mais il est bien rigoureux, trop exclusif peut-être dans le choix de ses favoris. Il n'admet rien après lui, et presque rien au-dessus. C'est plaisir de l'écouter dire comment de célèbres écrivains auraient dû traiter certains sujets, comment il les eût traités lui-même selon les idées qu'il a de l'art. Il blâme ainsi le portrait de Bacchus dans *la Fête d'Alexandre* de Dryden. Pourquoi nous avoir montré là un joyeux compagnon, un gros garçon de bonne mine,

« Flushed with a purple grace,
He shews his honest face, »

au lieu de nous représenter le dieu revenant de la conquête de l'Inde,

couronné de pampres, traîné par des panthères, ayant à sa suite des troupes de satyres, les hommes et les bêtes sauvages qu'il a domptés? — Et rien qu'à l'entendre, on voit *la Rencontre de Bacchus et d'Arianne* du Titien, tant sa peinture est classique, tant son style est ardent et coloré! Milton est sa grande idole. Parfois il ose se comparer lui-même à son géant; et, en vérité, souvent ses sonnets ont le même esprit prophétique, la même élévation sacrée que ceux de l'Homère anglais. Chaucer est encore un des poètes selon son cœur. Il a même pris la peine de traduire en style moderne quelques-uns des *Contes de Canterbury*. Ceux qui considèrent Wordsworth comme un écrivain puéril s'expliqueront difficilement sa prédilection marquée pour Dante et Michel-Ange. Nous sommes porté à croire qu'il sympathise peu cordialement avec Shakspeare. Comment en serait-il autrement? Shakspeare est l'homme du monde qui ait eu dans le génie le moins d'*égotisme*. Au fond, Wordsworth ne prise guère la variété ni le développement des compositions dramatiques. Il ne se soucie nullement, dit-il, *de ces dialogues entre Lucius et Caïus*. Pourtant il fit aussi sa tragédie quand il était jeune, et nous en avons entendu citer les vers suivans, pleins d'énergie, que récitait un des personnages, poursuivi par le remords d'un grand crime :

> Action is momentary,
> The motion of a muscle this way or that;
> Suffering is long, obscure, and infinite!

« L'action n'est que d'un moment. C'est le mouvement d'un muscle çà ou là; — la souffrance est longue, obscure, infinie! »

Mais nous n'avons point à juger cet ouvrage inédit, qui ne se produisit jamais sur la scène. Notre critique a contre Gray une antipathie décidée. Il affectionne au contraire singulièrement Thomson et Collins. Il vous mortifie presque par son impitoyable proscription de Pope et de Dryden. Ces vieux maîtres, tenus jadis pour excellens et parfaits, n'ont, à son sens, ni valeur ni portée. Mais rien n'est amusant comme la colère que lui cause le bavardage insignifiant de notre poésie moderne. A propos de la *Vanité des désirs humains* de Jonhson, qui commence ainsi :

> Let observation with extensive view
> Survey mankind from China to Peru.

Il n'y a là, pense-t-il, que des mots; c'est toujours la même idée trois fois répétée sous le déguisement maladroit de la phraséologie. C'est

comme si l'on disait : « *Que l'observation* mette toute son *observation à observer* le genre humain. Supprimez le premier vers, le second,

Survey mankind from China to Peru

signifie tout autant que les deux ensemble.

Wordsworth est plus sévère peut-être avec les écrivains en prose. Il s'emporte contre l'aridité des raisonneurs et des annalistes; il accuse leur manque de passion; il est jaloux des déclamations de la rhétorique et des rapsodistes comme si elles empiétaient sur le domaine poétique. Il condamne en bloc tous les auteurs français; le nombre de ceux qu'il épargne parmi les nôtres est en vérité bien restreint. Il loue, par exemple, Walton, Paley, et quelques autres écrivains inoffensifs et sans prétention. Les voyages et les aventures de Robinson Crusoë lui plaisent par-dessus tout. En fait d'objets d'art, il admire singulièrement les gravures sur bois de *Bewick* et les eaux-fortes de *Waterloo*. Il a ses peintres aussi, qu'il sait comprendre avec intelligence et dignement exalter. Nous l'avons entendu parler en enthousiaste des belles compositions de Nicolas Poussin. Il montrait merveilleusement leur vigoureuse unité de dessin, l'ame supérieure qui préside à leur ensemble, le principe d'imagination qui concentre en un seul point tous leurs effets divers. Tout paysage, déclarait-il alors, était nul à ses yeux, qui n'exprimait pas l'heure du jour, le climat, l'époque qu'il prétendait représenter. S'il ne réunissait pas tous ces caractères, il était moins qu'incomplet, il n'existait pas. — C'est raison que Wordsworth rende pleine justice aux puissantes créations de Rembrandt. On sait comment cet artiste fait d'un rien quelque chose, comment il transforme un tronc d'arbre, comment il idéalise une figure vulgaire, à les illuminer soudainement au fond des ténèbres. Notre poète devait saisir l'analogie qu'il y a entre ce procédé et le sien, car son grand art à lui consiste de même à éclairer de toute la lumière du sentiment quelque humble détail caché de la nature. Or, lorsqu'il proclame le génie de Rembrandt, il sait bien qu'il plaide en quelque sorte pour son propre avénement. On avait dit de Wordsworth qu'il haïssait la *Conquologie*, qu'il ne pouvait souffrir la Vénus de Médicis. Ce n'était là pour lui sans doute que jeu de mot et innocente satire, plaisanteries accouplées au hasard,

Where one for sense and one for rhyme,
Is quite sufficient at one time.

Toutefois, c'est notre avis, Wordsworth eût-il été critique plus

libéral et plus candide, sa valeur et sa renommée n'y eussent point perdu. S'il se fût rafraîchi lui-même à plus de sources littéraires, le monde fût venu plus volontiers s'abreuver à sa poésie. A le voir condamner moins dédaigneusement les ouvrages des autres, on eût reçu les siens plus favorablement; on les eût traités avec plus de bienveillance. Le courant de sa pensée est profond, mais étroit. Il met tant de puissance, de vérité et d'originalité, à de certaines idées, qu'il ne lui en reste plus pour les autres. Qui sait? peut-être est-ce l'enthousiasme et la simplicité de son admiration pour la nature qui le rendent intolérant et aveugle dans ses jugemens sur tout ce qui n'est pas elle seulement. Il en est de lui comme de bien d'autres; c'est sa faiblesse même qui fait sa force, et nous n'avons pas droit de nous en plaindre. Laissons là l'égotiste; le grand écrivain nous reste. Sachons découvrir et dégager le beau partout où Dieu l'a mis pour nous. Une riche veine de poésie originale n'est pas un des moins précieux trésors dont il nous ait dotés. Que nous importe l'argile grossière qui enveloppait le filon d'or? Serons-nous follement désappointés parce que nous n'avons pas trouvé ici-bas la perfection? Non certes, car nous ne l'avions pas même espérée. Nous n'avons pas cette adoration naïve qui déifie dans le poète plus que le poète. S'il a le vrai génie, qu'y a-t-il donc à lui demander encore? Mais nous avons effleuré une corde qui détonne; nous ne la toucherons pas davantage.

On a appelé lord Byron l'enfant gâté de la fortune; on pourrait dire que Wordsworth est l'enfant gâté du désappointement. Nous sommes convaincus que s'il eût été de bonne heure un poète populaire, il eût montré de l'humilité dans sa gloire, et qu'il fût demeuré l'homme simple et plein de bonhomie que l'avait fait la nature. Mais le sentiment d'une critique injuste et d'un ridicule immérité aigrit le caractère et rétrécit les vues. Avoir produit des œuvres de génie et les voir négligées ou traitées avec dédain, c'est une trop rude épreuve pour la patience humaine. C'est assez qu'on nous conteste nos mérites pour que nous nous les exagérions nous-mêmes. Nous allons plus loin. Il nous plaît alors de rabattre les louanges décernées à ceux auxquels nous nous sentons supérieurs. Ce n'est pas notre faute. Nous n'avons pris les armes que pour notre défense; nous n'eussions pas attaqué le monde s'il ne nous eût attaqués d'abord. Que ne ménageait-il mieux notre fierté! Nous ressentirons long-temps l'offense! — Et c'est ainsi que l'ame qui eût coulé paisible et riante se courrouce et se révolte, et qu'elle se rue sur la digue qu'on lui oppose; nous n'eussions été qu'indulgence et humilité, et voici que la colère et l'amour-propre nous

emportent. Wordsworth s'est trop préoccupé de la critique contemporaine, et il ne s'est pas assez inquiété du jugement de la postérité non plus que de l'opinion, nous ne dirons pas de ses amis privés, mais de ceux que lui avaient faits ses ouvrages. Puisqu'il n'avait pas voulu poursuivre le succès dans les voies qu'avaient frayées les modèles établis, devait-il être si fort surpris de ne point voir son originalité reconnue et proclamée tout d'abord? Il a trop rongé son frein. Il a couvert le mors de trop d'écume. Sa course n'eût pas été moins glorieuse pour être moins impatiente. A quoi bon s'amusait-il à répondre au défi de ses obscurs aristarques? A quoi bon échangeait-il avec eux les coups de feu de la dispute? C'était là bien mal placer le point d'honneur. Wordsworth est vraiment trop susceptible et trop irritable sur ces matières. Sans doute la censure le mortifie plus que la louange ne le satisfait; car enfin depuis quelques années le vent a changé pour lui, et lui est prospère. Il compte maintenant une troupe nombreuse d'ardens admirateurs : la faveur que lui montre à présent le public est assez marquée pour le sauver de la dernière extrémité à laquelle un homme de génie puisse être réduit. Il n'a plus besoin de se faire lui-même le dieu de sa propre idolâtrie. —

Nous avons, dans le long extrait qui précède, sinon donné partout littéralement, au moins suivi de fort près le texte d'Hazlitt. Si nous l'avons laissé parfois d'un pas, ce n'est pas notre faute; c'est que le prosateur, tout prompt qu'il est à blâmer chez le poète l'obscurité, n'est pas toujours parfaitement clair lui-même. Nous nous sommes donc vu contraint çà et là de prendre avec son style quelques licences. Mais c'est aux détails et fort sobrement encore que nous avons touché. Nous aurons effacé une ligne par hasard, nous en aurons ajouté une autre; nous aurons élagué une redondance, reconstruit une idée, raccordé une métaphore, voilà tout.

D'ailleurs, si les vues fines et animées abondent dans ce morceau, les appréciations y sont parfois légères, vagues, contradictoires. Mais ce n'est pas notre dessein de juger ici le juge et de vérifier en détail sa critique. Il nous reste à compléter ce travail tout d'introduction, en traduisant quelques pièces du nouveau recueil de Wordsworth. Il suffira d'emprunter à ce seul volume nos citations. Le poète y est resté tout ce qu'il était dans les précédens. Il ne s'est ni modifié ni renouvelé; c'est toujours le même choix insoucieux des sujets; c'est la même chaleur d'effusion à l'aspect d'un nid de fauvette, d'une marguerite ou d'un brin d'herbe. Ce sont encore de petits enfans qu'il prend par la main et auxquels il parle de Dieu, de la vie et de la mort, avec une

simplicité sublime. Toute occasion de poésie lui est bonne. Il vous redit une ballade naïve qu'un pâtre lui aura contée; une vieille légende lui fournit tout un poème lyrique, ou bien il écrit sur une page d'album de hautes et profondes méditations philosophiques. Le morceau suivant, que la vue d'un portrait de jeune fille lui inspire, montre bien cette puissance, qui n'est propre qu'à lui, de fondre harmonieusement ensemble la description, le récit et la réflexion :

« Quelquefois je me prends à oublier que ma tâche du jour n'est pas finie. Le livre que je tenais tombe de ma main, ou bien c'est ma plume. Je suis à ma fenêtre, et je ne vois plus le merveilleux spectacle qui se déroule autour de moi, si splendidement décoré par la prodigue nature. Mes yeux s'attachent alors longuement sur un portrait dont le doux rayon de beauté enrichit incessamment la commune lumière. Elle est si calme cette belle figure! Oh! c'est elle qui rend l'air calme comme elle! Il semble au moins que ce repos autour d'elle ne peut venir que d'elle. Et ce silence qu'on écoute près d'elle ne charme-t-il pas mieux l'oreille que la plus mélodieuse musique? — C'est là qu'elle est assise! Oh! son vêtement est bien l'emblème de sa pureté! Sa robe est blanche comme son cou de marbre, comme serait ce qu'on aperçoit de sa poitrine, n'était l'ombre que jette son menton penché. — Ombre légère, à la fois lumière et ombre, qui flotte là et partout, et dans l'atmosphère elle-même, claire, transparente, harmonieuse; teinte diaphane empruntée du ciel, pareille à celle dont le berger solitaire voit le matin se colorer les montagnes. — Regarde-la, qui que tu sois, toi qui sens s'allumer en toi une ame de poète, toi qui adores dans le peintre le vrai génie de Prométhée. Que ton imagination s'empare de ce trésor! Que tes yeux contemplent ce que contemplent les miens, — quoiqu'il y ait entre nous peut-être toute l'immensité de l'Océan.

« Un sentier d'argent monte de son front au sommet de sa tête, sépare ses cheveux lisses, et montre sur quel terrain délicat a poussé leur moisson d'or. Et ces grands yeux si doux, purs comme un ciel sans nuage et d'un bleu plus profond, oh! souvent ils doivent s'entretenir avec des regards d'en haut et dire alors leurs muettes prières! Mais à présent ils ne cherchent ni n'évitent rien; cette active animation qui les fait constamment se mouvoir est suspendue; comme sa tête, ils sont inclinés vers la terre, humblement gracieux, tranquillement pensifs, dans cette intime rêverie qui s'arrête au bord de la tristesse!

« O fille de l'art qui enchante l'ame, dis-moi tes confidences! Dis-moi d'où te vient cet air de distraction paisible? Ta pensée est-elle allée rejoindre quelque amant lointain que poursuit la mauvaise for-

tune, ou dont tu aies trouvé la foi douteuse? — Folle conjecture! Cette vierge n'est point femme encore, c'est la lune nouvelle qui brille au ciel jeune et sereine; elle est sur le seuil qui mène hors de l'enfance, elle ne l'a point franchi. L'aveugle Dieu n'a encore percé son cœur d'aucun de ses traits; son imagination est libre; vous ne trouverez point chez elle la source du sentiment, à moins de la chercher ailleurs.

« De sa main droite qui est croisée sur le poignet de son bras gauche appuyé sur son genou, elle tient (mais à peine, car sa préoccupation ne lui permet pas d'étreindre) un bluet et quelques pâles épis de blé jaune, ceux même qui sont nés avec lui et l'ont abrité jusqu'à ce qu'on les ait cueillis ensemble. Ce bluet que le laborieux cultivateur appelle une mauvaise herbe, mais que Cérès est glorieuse d'ajouter à sa guirlande; ce bluet qui se joue entre ses doigts insoucians, elle le sait (son père le lui a dit), il était la fleur favorite de sa mère lorsque la joyeuse aurore de la jeunesse brillait pour elle; et l'orpheline a son aurore aussi, — une aurore seulement moins joyeuse et moins brillante.—L'orpheline, assise là, solitaire et recueillie, aime aussi cette fleur pour l'amour de sa mère perdue. Non (j'en suis sûr), cet air grave et réfléchi qui respire sur ses traits et dans toute sa personne n'a point une cause moins sacrée.

« Des mots en ont dit parfois plus que n'en aurait pu dire le pinceau, et parfois plus qu'il ne fallait; mais l'art leur pardonne d'intervenir, — l'art divin qui crée et éternise à la fois, en dépit de la mort et du temps, les merveilles de ses œuvres.

« Étranges contrastes en ce monde où nous sommes! Cette contenance, ce regard d'amour filial tourné vers le passé sans s'être détaché du présent, à quoi n'a-t-il pas tenu que toute cette sainte expression ne s'effaçât du modèle vivant de ce beau portrait au souffle léger du moindre innocent caprice! Et jamais peut-être elle ne se fût reproduite sur ces traits et dans ce maintien si pur, si harmonieusement exquis! — La voici enchâssée là pour les siècles! — Oh! l'art ne participe-t-il donc pas de Dieu? N'est-il pas un humble rameau de l'arbre divin, acharné qu'il est si visiblement à la poursuite de l'immortalité, et s'élevant vers elle tout tremblant d'espérance? D'un bout de l'Europe à l'autre, des cimes de Gibraltar aux plaines de Sibérie, des milliers de voix, chacune en sa langue, seraient l'écho de cette pensée. Elle serait surtout celle d'un moine qui s'est fait le serviteur de Dieu dans le magnifique couvent bâti jadis pour sanctifier le palais de l'Escurial. Le digne religieux avait mené par son monastère, de cellule en cellule et

de salle en salle, un peintre anglais bien célèbre pour la vérité intime et le profond sentiment de ses ouvrages, qui ont touché le cœur des rois, et n'en sont pas moins chers au simple laboureur (1). Vous pensez que dans cette visite on n'avait pas oublié *le dernier Souper de notre Seigneur*, cette noble peinture qui décore toujours le réfectoire des frères, aussi belle, aussi animée que lorsqu'elle y fut placée sortant des mains du Titien. Or, tandis qu'ils contemplaient l'un et l'autre le chef-d'œuvre, le vieux moine murmura ces mots à l'oreille de l'étranger : — « C'est ici que nous venons nous asseoir chaque jour et remercier Dieu du pain quotidien qu'il nous donne; c'est ici que nous méditons sur le trouble de ces temps inquiets; c'est ici que je songe à mes frères morts ou dispersés, à ceux qui changent ou qui ont changé! Je regarde bien souvent la solennelle assemblée de ce tableau que le choc d'aucune circonstance, ni le cours des ans n'ont pu faire bouger de place; et alors je ne puis m'empêcher de croire que ces figures peintes sont les *vrais convives*, — la substance, — et que nous ne sommes que les ombres.

« C'est ainsi que parla le grave hiéronymite, et le sentiment de ses peines s'était évanoui en lui comme un rêve, avant qu'il eût cessé de regarder la sainte toile, avant qu'il eût cessé de parler peut-être. Et moi qui ai vieilli aussi, mais en un pays plus heureux, ô portrait domestique! c'est sous ton calme regard que j'ai traduit en vers ces paroles touchantes du prêtre, paroles plus capables de tranquilliser le cœur que de l'agiter; douces paroles dont l'esprit, pareil à l'ange qui descendit dans l'étang de Bethesda, apaiserait en notre ame la source que la visite céleste aurait troublée. — Mais pourquoi cette larme qui s'échappe de mes yeux? — Non, ce n'est pas avec douleur qu'ils s'attachent sur toi, ô mon muet compagnon! Adieu, toi qui as inspiré mon chant! Adieu encore! »

Je ne sais trop si l'on a bien été fondé à blâmer si rudement chez Wordsworth ses opinions littéraires, exclusives, rigoureuses peut-être, mais qu'il n'a guère confiées qu'aux rares amis qui l'ont visité dans sa solitude. A coup sûr, on n'a point l'ame étroite et envieuse, on ne nie point les gloires contemporaines quand on a écrit le poème d'*Yarrow Revisited*, lorsqu'on a salué le départ de Walter Scott pour Naples par des adieux comme ceux-ci :

« Ce ne sont ni les nuages, ni les larmes de la pluie, ni les rayons pathétiques du soleil couchant qui ont formé l'orage que j'entends gron-

(1) Wilkie.

der sur le triple sommet d'Eildon. Ce sont les *esprits de puissance* rassemblés à sa cime qui se lamentent de voir s'éloigner le *puissant génie*. Et cependant la Tweed unit sa plainte à leur plainte, elle qui se plaisait tant à chanter ses joyeux airs. Sa voix est toute triste maintenant et douloureuse. Reprenez courage pourtant, ô vous qui pleurez! Tout ce que le monde a de souhaits ardens de bonheur l'accompagne. Il part, le merveilleux potentat, suivi d'un plus noble cortége de bénédictions et de prières, que jamais n'en virent après eux rois ou conquérans, le sceptre en main et le diadème de laurier au front. O vents de l'Océan et de la Méditerranée, soufflez rapides et prospères, hâtez-vous de pousser vers Parthénope le précieux navire qui vous est confié. »

C'est toujours le sonnet dont il aime surtout la forme précise et condensée. C'est dans son rhythme étroit qu'il enferme de préférence les soudaines pensées que la fantaisie lui suggère. Il est bien en effet l'impatient niveleur littéraire que nous signale Hazlitt quand il s'écrie :

« Assez de guirlandes! assez de la houlette d'Arcadie! assez de toutes les chansons de l'Italie et de la Grèce! assez de leurs bergers endormis sous les berceaux de myrte! Nos pâtres à nous couchent sur les rochers nus; ils sauteront d'un bond les ruisseaux grossis par la pluie glacée, et cependant ils ne regarderont pas même à leur droite ou à leur gauche; pas une pensée ne leur viendra qui n'ait son facile chemin tout frayé dans un esprit sans inquiétude. Oh! quel est le livre écrit qui enseignerait ce qu'ils apprennent? En avant, hardi montagnard! Guide le barde ambitieux d'être admis comme toi au conseil privé de la nature, et de gravir ces hauteurs ceintes de nuages qui voient et entendent à quels terribles ministres délègue son pouvoir sur la terre celui qui travaille seul dans le ciel des cieux! »

Mais n'est-ce pas là chez lui plutôt boutade d'inspiration que système? Est-ce que son esprit au contraire ne se tourne pas sans cesse involontairement vers le passé, tout en accusant l'inutilité de ses leçons? Ne dit-il pas :

« A quoi bon ces débris que nous ne ramassons qu'en troublant la paix des dernières ruines de l'ambitieuse Rome? A quoi bon, s'ils ne répriment pas nos aspirations trop hautes, s'il ne calment pas nos vaines agitations? S'il faut que le cerveau s'emplisse encore des flatteuses illusions du monde, mieux vaudrait qu'il fût vide et n'eût point de place pour la pensée, comme le vieux casque rouillé, comme la tête morte sans yeux, qui se glorifiait naguère des panaches de son cimier. Le ciel une fois hors de notre vue, où sont nos désirs? où sont nos tendres re-

grets et leurs insatiables étreintes? où est la théorie du sage? où est le chant du poète? Hélas! tout cela n'est plus que fantômes qui n'ont même pas de robe par où on les puisse saisir; ce n'est plus que lampes mourantes dont la lueur n'éclaire rien. Ce sont des urnes où il n'y a plus de cendres, des vases lacrymatoires où il n'y a plus de larmes. »

Sa sympathie pour les ruines s'exprimera bientôt plus vive et plus mélancolique. Écoutez-le déplorer l'usurpation universelle de l'industrie :

« Le chant du pibroch n'est plus d'accord; il se tait. Le casque romain est avili; ce n'est plus qu'un vain joujou dont on amuse un enfant gâté. Le bouclier se rouille aux murs humides des salles antiques; cependant le bateau à vapeur, tout obscurci de fumée, s'élance à la poursuite de ses rivaux de vitesse, poursuivi lui-même par d'autres rivaux. Le parapluie se déploie pour abriter la tête du pâtre celtique. Oh! tout nous dit que les vieilles coutumes se pourrissent jusqu'en leurs racines. L'honneur, les passions d'autrefois, tout cela tombe en poussière! Glorifiez-vous, pourtant, je le veux, des conquêtes de votre civilisation; mais nous, ne pourrons-nous pas demander si l'imagination survit à ces immenses changemens, — si la vertu y gagne quelque chose? — Car autrement, ô mortels! ne vaudrait-il pas mieux cesser de vivre? »

Vous aurez beau renouveler l'univers, dit-il, il vous faudra toujours revenir puiser aux archives de la tradition :

« C'est dans cette antique clairière que les amans se prirent leur dernier baiser. Ce fut au bord de ce ruisseau de cristal que l'ermite vit l'ange ouvrir ses ailes pour s'envoler. Le sage se tenait longuement assis en ce cabinet; le barde chantait errant sur cette colline où l'on n'entend plus que la voix de la linotte. Ainsi, partout, la tradition se mêle à la vérité, partout l'imagination divinise et consacre les êtres et les lieux que nous aimons. N'y eût-il que l'histoire qui eût droit de garder note des choses passées, ses maigres registres suffiraient mal aux évènemens et aux personnages évanouis. Mais il est pour l'homme une plus large page à consulter; il est un livre plus facile à lire, plus intéressant et mieux rempli : c'est celui-là qui s'étudie dans le palais comme dans la chaumière. »

Quel admirable sentiment de l'art antique dans le sonnet suivant qui montre en même temps toute la sainte transfiguration de l'art moderne!

« Tranquillité! tu étais le but souverain dans les écoles païennes de la science philosophique! Esclave soumise du fatal destin, la muse de la tragédie t'avait voué son culte pensif; la sculpture s'était emparée

de ce que l'Élysée pouvait promettre d'espérance, pour rendre la paix à l'ame de ceux auxquels la mort avait ravi l'objet aimé. Mais celui-là seul a réchauffé notre être aux rayons de sa glorieuse lumière qui a mis sur son front ensanglanté l'auréole de la couronne d'épines. Après sa venue, les arts, qui n'avaient encore puisé que grace et douceur aux sources ombragées de l'infini, abordèrent sa grande idée face à face, et ils tournent maintenant autour d'elle, comme les plantes autour du soleil, chacune dans son orbite. »

Ainsi, ses plus chers souvenirs sont ses souvenirs chrétiens. C'est tout le gothique édifice du moyen-âge, qu'il tremble de voir bientôt balayé du sol. En présence d'un vieux manoir qu'il visite, il s'écrie tristement :

« *Lowther!* on voit dans ton ensemble majestueux s'accorder dignement la pompe gracieuse de la cathédrale et l'austère gravité du château féodal; — puissante union qui signifie l'adoration de Dieu et la conquête des chartes obtenues par l'épée de l'antique honneur; — base de cette heureuse combinaison politique que les sages révèrent et maintiendront si Dieu leur est en aide. Cependant d'heure en heure le torrent démocratique enfle son onde; sur la foi de promesses pleines de vent, et pour nourrir des espérances menteuses, on sape et l'on bat en brèche tout le glorieux monument du passé! Ah! si c'est votre destin de tomber, tours et donjons, l'histoire authentique avec laquelle vous symbolisez dira que vous avez entraîné la gloire de l'Angleterre dans votre ruine. »

Cependant ce siècle impitoyable renversera-t-il donc l'église comme il a déjà jeté bas le donjon. Oh! non. La confiance du poète se retrempe dans la foi. Il sent que les nouvelles lumières de l'esprit ne prévaudront pas contre la religion et la poésie.

« Nous faut-il souhaiter le retour des illusions passées? Pour restaurer l'imagination détrônée, consentirions-nous à cacher de nouveau ces vérités que la science a dépouillées de leur voile épais? Oh! non. Ce siècle, tout grand qu'il est, peut adorer la soif de savoir qui a précipité l'homme. L'immensité de l'univers est infinie. Cette raison conquérante, elle a beau se glorifier, elle ne fait point un pas sans trouver devant elle encore quelque muraille, quelque golfe de mystère, qui l'arrêtent! Et c'est à toi seule qu'il est donné de franchir cette barrière, foi de l'imagination!..... »

Il voit de trop haut lui-même pour ne pas apercevoir l'avenir magnifique de civilisation qui s'avance; en parlant des chemins de fer et des bateaux à vapeur :

« Mouvemens et Moyens, s'écrie-t-il, vous êtes en guerre sur mer et sur terre avec le vieux sentiment poétique; n'importe! le poète ne vous jugera pas injustement pour cela! Votre présence qui trouble et ternit l'aspect gracieux de la nature n'empêchera pas l'Esprit de pressentir les glorieux changemens que vous préparez, et de se placer à ce point de vue d'où il peut découvrir et prophétiser les révolutions dont le germe est en vous. En dépit de la rudesse de vos traits que la Beauté désavoue, la Nature embrasse et reconnaît l'Art de l'homme comme son fils légitime. Le Temps, ravi de vos triomphes sur son frère l'Espace, accepte de vos mains hardies la couronne d'espérance, et il vous regarde avec un sourire d'encouragement sublime. »

Non, toute inspiration sublime n'est pas éteinte. Il ne s'agit point de relever les autels de l'antique Apollon, mais un Dieu des vers plus jeune peut s'introniser : la vieille lyre des vieux bardes s'est brisée à jamais; mais une nouvelle lyre sera inventée qui aura ses nouvelles cordes et sa nouvelle harmonie. Le nouveau poète chantera la nature sur un nouveau mode. Ainsi, dit-il, quittant sa retraite pour s'en aller en pélerinage autour de l'Ecosse :

« Adieu, lauriers du Rydal! vous qui avez poussé et avez étendu votre feuillage comme si vous aviez prévu qu'il ombragerait sur cette belle montagne un poète selon vous, un poète qui ne se risqua jamais à courtiser le dieu des vers pour obtenir une couronne delphique; mais qui, s'égarant en toute saison parmi vos touffes vertes, met son humble joie à tresser en guirlandes les humbles fleurs qu'il a vues se semer elles-mêmes sous la protection de vos rameaux. Adieu! Il n'y a plus maintenant de ménestrels qui s'en aillent errer tout l'été loin de leur maison, emportant avec eux la harpe qui accompagnait les ballades. Mais il reste encore une langue à la poésie pour encourager le pélerin sur lequel elle répand son esprit, tandis qu'il traverse les marais solitaires, ou qu'il s'assied rêveur au milieu des grandes salles abandonnées! »

Toutes les citations qui précèdent ne sont qu'une expression variée de l'individualité de notre poète; il ne cesse pas d'y parler en son nom. Nous les avons choisies à dessein aussi. C'est par elles que nous avons voulu qu'il achevât de s'expliquer lui-même. Ajoutons, pour terminer, quelque lignes d'un fragment qu'il a placé en forme d'épilogue à la fin de son nouveau volume :

. . . . . .

« C'est ici que je dois m'arrêter! C'est ici que je dois m'incliner devant la nature, devant les hommes selon elle, les hommes vraiment

hommes. Tous leurs dehors sont rudes et grossiers, mais que la prière est fervente en leur ame! que d'encens monte à leurs lèvres! C'est comme la pauvre chapelle de la montagne dont le toit crevé laisse entrer le soleil et la pluie, et où Dieu est pourtant mieux adoré que sous le dôme somptueux du temple éblouissant d'or. Oui, ce sont ces hommes-là que je chanterai si l'avenir me garde la force et les années; ce sont leurs louanges que je dirai. Alors mon vers abordera hardiment des sujets dignes de la poésie. Mon inspiration sera sainte et vraie, car je parlerai des vertus obscures, des mérites méconnus, et je demanderai justice pour eux. Ainsi, peut-être instruirai-je et consolerai-je; peut-être ma voix communiquera-t-elle l'enthousiasme, l'amour et l'espérance. Je n'aurai pas d'autre tente que le cœur de l'homme, mais toujours de cet homme choisi parmi les meilleurs, de cet homme naïf que sa foi soutient et exalte, qui a puisé tous ses enseignemens dans quelques bons livres lus en présence de la nature. Je prendrai ses souffrances qui sont des joies; je prendrai ses affections innocentes et je les conterai pour l'honneur de l'humanité. Ce sera ma destinée de suivre courageusement cette voie que je me trace; ce sera ma gloire d'avoir osé marcher sur ce terrain sacré, d'avoir proclamé, non point des rêves, mais les choses divines de la terre. »

. . . . . .

Ce dernier morceau faisait partie d'un poème que Wordsworth écrivait il y a trente ans; c'était la conclusion d'un de ses premiers essais qui n'a jamais été publié. Certes, le vieillard peut dire aujourd'hui qu'il a glorieusement justifié tout ce beau programme de poésie du jeune homme. Y.....

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1835.

« Louis-Philippe, roi des Français, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

« Français ! la garde nationale et l'armée sont en deuil ; un affreux spectacle a déchiré mon cœur. Un vieux guerrier, un vieil ami, épargné par le feu de cent batailles, est tombé à mes côtés, sous les coups que me destinaient des assassins. Ils n'ont pas craint, pour m'atteindre, d'immoler la gloire, l'honneur, le patriotisme, des citoyens paisibles, des femmes, des enfans ; et Paris a vu verser le sang des meilleurs Français aux mêmes lieux et le même jour où il coulait, il y a cinq ans, pour le maintien des lois du pays.

« Français, ceux que nous regrettons aujourd'hui sont tombés pour la même cause ! C'est encore la monarchie constitutionnelle, c'est la liberté légale, c'est l'honneur national, la sécurité des familles, le salut de tous, que menacent mes ennemis et les vôtres ! Mais la douleur publique, qui répond à la mienne, est à la fois un hommage éclatant de l'union de la France et de son roi. Mon gouvernement connaît ses devoirs, il les remplira. Cependant, que les fêtes qui devaient signaler la dernière de ces journées fassent place à des pompes plus conformes aux sentimens qui nous animent ; que de justes honneurs soient rendus à la mémoire de ceux que la patrie vient de perdre ; et que les voiles de deuil qui ombrageaient hier les trois couleurs soient de nouveau rattachés à ce drapeau, fidèle emblème de tous les sentimens du pays.

« Fait au palais des Tuileries, le 28 juillet 1835.

LOUIS-PHILIPPE.

« *Le président du conseil, ministre secrétaire d'état aux affaires étrangères,*

V. BROGLIE. »

Cette proclamation, qui couvrait les murs de Paris et qui paraissait dans le *Moniteur* le lendemain de l'abominable assassinat dont toute la France est encore occupée, semblait renfermer une menace tout auprès de l'expression d'une noble douleur. Au moment de l'attentat, et dans les heures qui le suivirent, la manifestation de la pensée royale fut pleine de dignité, et, il faut se faire un devoir de le déclarer, de grandeur et de sagesse. Le roi avait vu tomber à côté de lui un vieil ami, comme il dit avec simplicité et franchise dans sa proclamation; ses plus fidèles serviteurs avaient été frappés, mutilés autour de sa personne; il avait tremblé, sinon pour lui-même, du moins pour ses enfans, dont la tête avait été menacée de bien près par les balles; et cependant sa voix avait calmé les cris de haine et de ressentiment, et il avait imposé la modération à la force brutale qui demandait une aveugle vengeance. De retour dans son palais, le roi s'est encore montré le même. Le prince royal partageait tous les sentimens de son père. Justice et non vengeance était leur mot. Ils répondaient à ceux que leur zèle égarait, et qui s'en prenaient à la liberté du crime qui venait de se commettre, que ce n'était pas un évènement qu'on devait exploiter au profit d'un pouvoir assez fort par lui-même et par le dévouement qu'on lui montrait. On pourrait peut-être sortir de la Charte avec l'approbation de l'opinion, ajoutait le duc d'Orléans; mais plus tard il serait difficile d'y rentrer; et en dehors de la Charte, il n'y a que dangers pour le roi et pour le pays.

Malheureusement, ce n'est pas là ce que pensent les ministres. Le ministère actuel, tel qu'il est composé, ne saurait admettre cette politique droite et simple, et par cela même profonde et sûre. Nos ministres sont des hommes habiles, mais qui prétendent surtout se surpasser les uns les autres en habileté. Pris isolément, il se pourrait qu'on obtînt de chacun d'eux l'aveu qu'en pareil cas la constitution se trouve suffisante, et que la Charte de 1830, avec toutes ses libertés, donne mille fois les moyens de triompher de ses ennemis, soit qu'ils se présentent dans l'arène légale, soit qu'ils s'arment des dernières et des plus criminelles ressources que fournisse l'esprit de parti. Ils avoueraient aussi sans doute que le détestable crime qui a été commis, a fait éclater une indignation trop vive, même dans les rangs le plus opposés à ce régime, pour qu'une réaction soit juste ou nécessaire. Cette réaction aura lieu cependant de la part du ministère, tout semble le faire présager; car réunis, pris en masse, occupés de se dépasser en vigueur et en énergie, de se montrer plus grands hommes d'état les uns que les autres, plus fermement assis sur d'inflexibles théories, on les entend dire qu'en politique tout doit être exploité au profit de l'autorité qui commande, qu'un ministère adroit se fait un marche-

pied de chaque victoire comme de chaque malheur public pour arriver à ses fins, et que la fin de tout ministère, ce doit être une augmentation de pouvoir et de force. C'est là ce qui se dit tout bas dans le cabinet doctrinaire, et la proclamation le dit presque tout haut dans cette phrase qui, dès le lendemain de la terrible journée du 28, avait déjà mêlé de vives inquiétudes à la douleur publique : « Mon gouvernement connaît ses devoirs, il les remplira. »

Cette phrase, répétée hier d'un ton significatif par M. de Broglie à quelques membres de la chambre des pairs, qui demandaient des mesures acerbes, a déjà eu pour résultat l'arrestation de M. Carrel et de quelques journalistes. Ceci peut être regardé comme le prélude des lois qu'on prépare contre la presse et sur le jury. On peut d'avance juger de la nature et de l'esprit de ces lois en songeant que dans le conseil des ministres, où l'arrestation de M. Carrel a été décidée, il se trouvait au moins trois membres qui connaissaient bien toute l'horreur qu'inspirent à M. Carrel des crimes pareils à celui qui a été commis, et qui ont eu trop de preuves personnelles de la noblesse de son caractère, pour le soupçonner un instant d'avoir pu prendre part à de tels méfaits. Oh! M. Thiers, qu'avez-vous donc fait de vos souvenirs? et vous, M. Guizot, qui donc a ainsi obscurci la droiture de votre intelligence?

Ces premières mesures si inopinées, si étranges, si peu conformes à ce que dictait l'esprit de justice en pareil cas, les paroles menaçantes qu'on murmure contre la presse, la haine connue de M. Thiers pour ce berceau de sa renommée et de sa fortune, toutes ces choses nous semblent être les signes précurseurs de quelques lois d'exception. Nous ne pensons pas qu'il soit question, comme l'ont dit quelques journaux, de faire déférer au roi une dictature temporaire; le ministère gagnerait peu en autorité, les ambitions qui y dominent perdraient au contraire en influence, et il est probable que ces bruits ont été répandus à dessein, pour faire admirer la modération du pouvoir qui se bornera à demander quelques lois restrictives aux députés qu'on vient de rappeler.

La situation présente est à nos yeux un terrible écueil pour le ministère, et surtout pour M. Guizot. M. Guizot cherche en vain à le dissimuler aux yeux du monde, et surtout à ne pas le faire sentir à ses collègues, il est bien évidemment, depuis quelques mois, le chef du mouvement politique et la tête du cabinet. La déférence de M. de Broglie pour l'esprit de M. Guizot est assez notoire, et c'est à la fois à un sentiment d'amitié et de respect qu'il obéit en lui cédant tous les droits de la présidence et sa suprématie. Par une fatalité que nous ne nous chargeons pas d'expliquer, et dont nous ne voudrions pas nous prévaloir contre M. Guizot, son passage dans diffé-

rens ministères et à diverses époques a été marqué par des lois d'exception. Déjà en 1814, quand le premier projet de loi contre la presse partit des bureaux de l'abbé de Montesquiou, M. Guizot avait la confiance de ce ministre. L'administration publique était dans ses mains, et la supériorité de son esprit dominait déjà tellement autour de lui, qu'il fut généralement désigné comme l'auteur de la loi de censure. Il faut bien le dire, M. Guizot lui donna du moins publiquement sa sanction, en s'inscrivant lui-même sur la liste des censeurs, entre M. Ch. Lacretelle et M. Fraysinous. En 1817, une loi de suspension de la liberté individuelle fut présentée par le ministre de la justice, M. Barbé-Marbois, et M. Guizot était alors secrétaire-général du ministère de la justice. Sous M. Decazes, pareille chose arriva encore à M. Guizot. Mais M. Guizot est un de ces hommes, nous nous plaisons à le croire, qui retirent un enseignement même de leurs erreurs et de leurs fautes, et il ne peut avoir méconnu le caractère du dernier évènement qui, sous la restauration, le précipita du pouvoir, où il n'est remonté que par une révolution. Il a entendu, en ce temps-là, M. Decazes lui redire avec douleur les paroles que venait d'adresser Louis XVIII à son ministre favori, après l'attentat de Louvel, et que M. Decazes n'a certainement pas oubliées : « Mon enfant, les ultras nous préparent une guerre terrible; ils vont exploiter ma douleur. » M. Decazes eut alors la faiblesse de consentir à une loi de censure et à une loi suspensive de la liberté individuelle.

Qu'advint-il ? M. Decazes ne fut que plus facilement renversé, et sa vie ministérielle finit là. Avec lui tomba M. Guizot, et dix ans durant, cet esprit tout gouvernemental, tout constituant, fut contraint de se jeter dans les rangs d'une opposition brûlante, et de travailler au renversement de la société qui repoussait le concours de son intelligence. Si M. Guizot nous répondait que ce fut un malheur qui lui arriva, et que ce malheur ne doit pas influer aujourd'hui sur ses principes, nous lui demanderions où sont les heureux de ce temps-là, où sont ceux qui *exploitèrent* l'évènement du 13 février 1820? On a dit que Louvel avait manqué son coup, que son projet parricide avait été déjoué par la naissance miraculeuse du duc de Bordeaux. Non, Louvel n'a pas manqué son coup, on se trompe. Le couteau de Louvel a mortellement frappé toute la race des Bourbons, sa lame a atteint jusqu'au dernier rejeton de cette famille qu'une mortelle consomption dévore dans un pays d'exil. C'est Louvel qui a causé la chute de Charles X, car c'est du crime de Louvel que date cette franche réaction contre-révolutionnaire, cette guerre prononcée contre la Charte, cette suite de violations et de lois exceptionnelles, ces envahissemens de pouvoir qui ont été couronnés par les ordonnances du 26 juillet,

et mis à terme par les trois journées. Prenez donc conseil du passé, ministres du roi de juillet, et que l'histoire, sur laquelle vous avez si savamment médité, vous serve à quelque chose?

Sans doute les applaudissemens et les acclamations ne manqueront pas, dans le premier moment, au ministère qui portera sur la Charte sa main sacrilége. On lui dira qu'il a sauvé la société; il aura fermé l'abîme des révolutions, il aura bien mérité de la patrie, et la majorité lui décernera ce triomphe banal et grossier que les majorités accordent à tous les pouvoirs qui flattent ses passions. Mais le directoire l'a eu aussi ce triomphe en son temps; mais le consulat l'a eu à son tour aux dépens du directoire, après le 18 brumaire, et encore au 5 nivôse où la machine infernale lui ouvrit le chemin de l'empire et du pouvoir absolu. Où est l'empire? Quel ministère violent et réactionnaire n'a passé par les actions de grâces et les adulations des partis? Et M. de Villèle, et M. de La Bourdonnaye, et M. de Polignac! Aussi, n'est-ce pas au ministère que nous nous adressons, mais plus haut, mais à la royauté. La royauté a résisté avec persévérance au parti qui voulait la pousser rapidement en avant; sera-t-elle moins prudente, moins forte devant celui qui veut la traîner en arrière, où il y a aussi plus d'un abîme? Le jour de l'attentat, on entendait dire au château, à un homme qui exerce une certaine influence dans le cabinet: « C'est cette malheureuse cour de cassation qui a causé tout le mal que nous voyons! » Voilà le point de vue de ce ministère! Si l'on eût fusillé paisiblement, si l'on eût déporté sans obstacle, pendant l'état de siége, tout ce qui tient à la presse, tout ce qui exerce une influence directe sur l'opinion, le pays eût été sauvé, selon lui. Un pays constitutionnel, sauvé par des conseils de guerre et par des coups de fusil, ressemble déjà beaucoup à un état despotique; mais c'est là sans doute ce qu'on veut.

Nous le répétons, l'occasion est belle, et le ministère, de qui l'on peut tout attendre, peut aussi tout oser. En des circonstances semblables, les énergumènes de tous les régimes, les esprits serviles et bas qui ont passé leurs beaux jours, à deux genoux, dans les antichambres impériales; les hommes qui ont figuré dans les cruelles et insatiables majorités de la restauration; ceux qui demandaient des proscriptions en 1815, des échafauds et des lois de censure en 1820, des ordonnances au lieu de Charte, et des fusillades en 1830; tous ces éternels soutiens et ces instrumens de perte des mauvais gouvernemens, reparaissent avec les mêmes paroles qu'ils ont jetées chaque fois que les luttes politiques ont recommencé avec quelque violence. C'est là le malheureux sort des gouvernemens en France, livrés sans cesse aux attaques de cette nombreuse classe

d'hommes aveugles ou méchans, composée à la fois d'ames honnêtes qui voient d'avance cesser toute agitation dans le pays le jour où le pouvoir y sera maître de tout, et d'esprits pervers, de mesquines ambitions, qui espèrent vivre largement dans le gaspillage et le désordre, à l'ombre du régime absolu; vieux royalistes, ultras incorrigibles, anciens terroristes convertis, restes abâtardis de l'empire, ou vils ministériels à gages. Sans doute un gouvernement de majorité ne peut se soustraire complètement aux influences des majorités, même quand elles sont dominées par d'étroites passions; mais une feuille que le ministère, et M. Guizot particulièrement, ne renieront pas, disait encore hier avec raison : « La plus pitoyable chose est un gouvernement qui ne donne pas l'impulsion à la société. »

Vous convient-il en ce moment de recevoir cette impulsion au lieu de la donner, soit qu'elle flatte vos propres passions, qu'elle satisfasse vos ambitions personnelles, ou qu'il vous semble commode de vous abandonner au courant qui vous entraîne? Alors que le ministère défère aux invitations qui leur arrivent de toutes parts, et que le trône obéisse humblement aux fantaisies de cette foule qui, troublée par un crime affreux, fait pour décontenancer dans leurs principes, même les esprits élevés, vient aujourd'hui sommer le roi de changer de couronne. Il est certain, en effet, qu'un grand nombre de pétitions a été adressé au roi depuis deux jours, pour l'engager à réunir en lui tous les pouvoirs de la Charte. Dans une de ces pétitions collectives, sur laquelle nous avons eu l'occasion de jeter les yeux, on cite l'exemple des états de Suède, qui jadis étaient venus déposer leurs privilèges au pied du roi, et l'avaient supplié de gouverner seul et sans concours. Voyez-vous quels grands politiques se sont formés à la Bourse, de notre temps! La France d'aujourd'hui, assimilée à la Suède de la fin du dernier siècle; la chambre des pairs et la chambre des députés comparées à l'ordre des chevaliers et à celui des paysans! Assurément, l'exemple est irrésistible, et après cela, il ne nous reste plus qu'à courber la tête sous un autocrate français!

Nous ne craignons pas qu'une telle pensée s'empare de l'esprit droit et prudent qui occupe le trône aujourd'hui. Contre qui donc veut-on armer le roi, ou plutôt le pouvoir? Contre d'infâmes assassins que la société maudit tout entière? Mais c'est alors que la vie du roi serait en danger, et que la mort d'un roi assassiné, tout affreuse qu'elle soit dans tous les temps, serait aussi la mort de la société et la ruine de l'ordre social. Eh quoi! vous avez détruit la légitimité, et sans la rétablir, sans pouvoir la refaire, vous voudriez exposer un successeur de roi à se trouver seul devant le peuple et les partis, sans constitution, sans chambre élective, sans

pairie, sans ces milliers de citoyens de tous rangs dont les droits sont écrits dans la Charte qui consacre aussi les droits du roi! Non, une telle pensée n'est qu'un rêve, et nous renonçons à la discuter sérieusement.

Mais ce qui est sérieux, ce qui menace de plus près, c'est la violence qu'on s'apprête à faire à la presse. M. de Broglie l'a annoncé presque ouvertement à la chambre des pairs. Les hommes ardens de la chambre des députés sont en permanence depuis deux jours, et échangent les propositions les plus violentes. Déjà quelques ouvertures ont été faites par la presse ministérielle. « Ici, a dit une de ces feuilles, la force répressive et défensive n'est plus qu'un moyen secondaire; il n'y a remède au mal qu'en s'attaquant directement aux agens de corruption *qui pervertissent les individus, et leur inspirent le fanatisme des croyances criminelles.* » Une autre feuille demandait qu'on interdît à l'avenir la discussion du principe de gouvernement, sans doute en rayant préalablement cet article de la Charte de 1830 : « Tous les Français ont le droit d'émettre et de publier librement leurs opinions, en se conformant aux lois. » Mais sous Henri III, on ne discutait pas librement le principe du gouvernement, et Henri III fut éventré. Sous Henri IV, la presse n'était pas libre, et Henri IV mourut par le couteau d'un assassin. La censure qui frappait les écrits et les journaux au temps de Louis XV ne l'empêcha pas d'être assassiné par Damiens. La discussion du principe du gouvernement était sévèrement interdite et rigoureusement punie sous Louis XVIII, Louvel n'en fit pas moins son coup. Non, vous n'avez pas trouvé le remède. La presse, la presse la plus violente surtout, celle dont vous vous plaignez, dont nous nous plaignons aussi, loin de les seconder, a empêché, a déjoué vingt complots, vingt assassinats. La presse dit tout, elle révèle tout; c'est une écluse qui vomit à la fois, quand elle s'ouvre, et l'eau pure et la bourbe. C'est à la fois votre conseil et votre police, police mieux faite mille fois que celle sur qui vous vous reposez, dont l'impuissante brutalité laisse évader vos prisonniers, et assassiner, autour du roi, nos plus illustres citoyens.

Nous aurons le courage de tout dire. Personne n'éprouve un éloignement plus vif que le nôtre pour l'esprit de parti sombre, destructeur, fanatique, exclusif, despotique et étroit, sous une apparence de libéralité et de réforme, dont les organes sont accusés en ce moment d'*avoir perverti les individus et de leur avoir inspiré le fanatisme des croyances criminelles.* Quant à nous, nous n'avons jamais laissé passer l'occasion de séparer nos principes de leurs principes; mais nous le disons aujourd'hui avec une franchise qui mérite quelque croyance : le mal ne vient pas de là. Ce n'est ni *le Réformateur* ni *la Tribune* qui ont aligné les fusils de Gérard, et la

persécution qu'on exercerait contre les hommes de ce parti, en cette circonstance, nous semblerait, à moins de preuves palpables, bien gratuite et bien cruelle. La damnable pensée qui a présidé à cette infernale machination nous paraît trop perverse pour n'être pas une vengeance. Puisque tous les partis s'accusent mutuellement de ce crime qu'on se rejette avec horreur, pourquoi le système rigoureux du ministère, ses longues violences, son refus de rien faire pour ramener personne à lui, pourquoi le terrible régime de ses prisons, pourquoi son mépris de l'espèce humaine, qui ne se laisse, hélas! que trop facilement avilir, n'auraient-ils pas poussé le misérable à son action infâme? Nous n'accuserons pas les ministres; mais pourquoi la presse serait-elle coupable si le ministère ne l'est pas? Est-ce la presse qui s'est opposée à l'amnistie que demandait le noble maréchal, première et déplorable victime de cet attentat inoui? Est-ce la presse qui poussait M. Thiers à jeter des gérans de journaux sur la paille d'une charrette, et à les transférer dans un cachot éloigné, comme des galériens? Nous sommes de ceux qui, dans un jury, eussent prononcé la condamnation de ces gérans, mais non de ceux qui les eussent outragés de la sorte. Oui, malheureusement, l'irritation est grande; mais, Dieu merci, quelle que soit sa violence, elle n'a pas rabaissé les hommes au point de détruire en eux l'horreur des guet-à-pens et des assassinats; et si dans cet instant funeste, le ministère profite de la terreur et de l'abattement de la nation pour toucher à la Charte de 1830 et aux droits qu'elle a consacrés, le réveil ne sera que plus prompt, et l'existence de ce cabinet, déjà ruiné tant de fois, ne sera que plus courte.

JUPITER, RECHERCHES SUR CE DIEU, SUR SON CULTE ET SUR LES MONUMENS QUI LE REPRÉSENTENT; PAR M. ÉMERIC DAVID, DE L'INSTITUT (1).

Le savant auteur des *Recherches sur l'Art statuaire* a été naturellement amené à étudier le sens religieux des attributs qui décorent les statues antiques de la Grèce. Ces accessoires qui accompagnent les productions des arts et qu'on pourrait croire imaginés par le caprice seul des

(1) Debure, rue erpente, 7.

artistes, ces sphinx, ces serpens, ces lyres, etc., ne lui parurent pas ainsi abandonnés au gré d'un chacun. Le goût s'exerçait dans un cercle tracé par la religion. L'archéologie, dit M. Emeric David, pourrait être définie la connaissance de la religion dans ses rapports avec les arts. En s'attachant donc au sens profond de la mythologie grecque, M. Emeric David est arrivé d'abord à reconnaître qu'elle avait bien réellement un sens profond; qu'une religion qui avait occupé si long-temps une si grande partie de l'ancien monde n'était pas simplement un assemblage de quelques allégories, de quelques apothéoses de héros et de grands hommes; l'auteur a développé et démontré au long cette opinion dans une introduction intéressante qui forme elle-même près de trois cents pages du premier volume et qui serait encore un ouvrage à lire, indépendamment des recherches plus spéciales sur Jupiter. Il y combat surtout vivement ce qu'il appelle l'*évhémérisme* ou l'opinion d'Evhémère, qui soutenait que tous les dieux de la Grèce n'étaient que des hommes divinisés; une telle idée, si souvent renouvelée et accueillie depuis, lui semble un rappetissement non justifiable d'une grande religion antique. En discutant les opinions si diverses et incohérentes des écrivains de l'époque chrétienne et néoplatonicienne sur la religion grecque, il arrive à cette conclusion frappante que ni les uns ni les autres ne s'en faisaient plus une juste idée, et que si les païens néoplatoniciens, l'empereur Julien en tête, avaient triomphé, l'ancien culte grec n'eût pas moins été perdu et remplacé par une autre forme substituée et de création récente. Qu'était-ce donc que cet ancien culte grec sur lequel le secret a été si bien gardé dans les mystères? Quel sens fondamental peut-on en exprimer par un examen attentif de ses fables? M. Emeric David se prononce pour l'opinion déjà plus ou moins soutenue par Bacon, Pignoria, Selden, Vico, Blackwell, Jablonski, Heyne; c'est que les dieux véritables, les *dieux réels* de la Grèce sont des élémens de la nature. Sa doctrine, en un mot, est celle du *physiologisme sacré*. Il rattache la religion grecque par des rapports directs, non pas comme on l'a fait, surtout dans les derniers temps, à la mythologie du haut Orient, de la Perse, de l'Inde, mais aux dogmes de l'Egypte, de la Phénicie, de la Chaldée. Nous ne suivrons pas le savant auteur dans les témoignages qu'il emprunte à toute l'antiquité pour démontrer en Grèce le culte de la nature, de la matière humide primitive fécondée par le feu créateur; nous n'essaierons pas d'énumérer les preuves historiques et les inductions qui lui font voir en particulier dans Jupiter (*Dis* et *Zeus*) à la fois le dieu Soleil et le dieu Æther. D'ingénieuses explications des attributs symboliques, généralement imputés au caprice et au hasard, animent et varient cette marche érudite de l'archéologue,

et rappellent le goût véritablement antique de l'auteur des *Recherches sur la Statuaire*.

HENRI PERCY, COMTE DE NORTHUMBERLAND, PAR MADAME LA PRINCESSE DE CRAON (1).

L'auteur de *Thomas Morus* continue dans ce nouvel ouvrage ses études et sa reproduction des personnages du XVIe siècle, son tableau de la cour de Henri VIII. Les romans de madame la princesse de Craon sont des écrits sérieux qui s'appuient sur une connaissance attentive de l'époque qu'elle veut peindre, et qui s'inspirent d'une idée religieuse et morale dont elle fait ressortir le triomphe. C'est déjà un vrai titre à la louange que ce noble emploi des loisirs et de l'esprit dans la position de l'auteur; mais les ouvrages eux-mêmes qui en sont le fruit peuvent supporter un examen moins facilement indulgent, et prétendre à des éloges plus directement motivés. *Henri Percy* est une composition grave et variée, intéressante par les situations et les caractères, d'une noblesse de ton qui n'exclut pas la vérité de peinture dans beaucoup de détails, d'un style élégant, qui, pour aspirer quelquefois à la description épique, ne méconnait pas habituellement le naturel et la grace. Je commencerai par blâmer l'introduction de Satan, les visions angéliques, enfin le merveilleux qui donne à certains endroits un air de poème; si *Henri Percy* était un poème, je trouverais encore d'autres raisons pour blâmer ce merveilleux-là. Mais les divers portraits des personnages principaux, et les groupes qui se dessinent autour d'eux, Anne de Bouleyn, Catherine, Henri VIII, Henri Percy, sont posés avec art, avec gradation et contraste. Le véritable sujet du livre, qui est l'amour dévoué, le sacrifice profond du noble Henri Percy envers Anne de Bouleyn, sa compagne et sa fiancée d'enfance, donne à toute la composition une empreinte chevaleresque et idéale qui sied, on le conçoit, au goût et aux habitudes de l'auteur, et qui ne messied aucunement à l'époque dont c'est une des faces les plus attrayantes. *Henri Percy* continue avec dignité cette longue série de romans ou poèmes, qui, depuis la Béatrix de Dante, développent les douleurs et les gloires de l'amour chrétien, de l'amour chevaleresque, de celui dont le Tasse, une de ses immortelles victimes, a dit qu'*il désire beaucoup, espère peu et ne demande rien*. Tout ce rôle de Percy a un grand charme : sa sortie du manoir paternel, sa visite à la reine Catherine mourante pour implorer d'elle le pardon d'Anne de Bouleyn, sa visite à

(1) Chez Delloye, place de la Bourse, n° 5.

celle-ci déjà captive, sa mort au couvent des frères hospitaliers, tel est l'enchaînement bien simple par lequel l'ame du lecteur avance et s'élève avec celle du héros. Mme de Craon continuera, nous l'espérons, et avec un progrès croissant, ces applications d'un esprit brillant et sérieux, qui s'est donné de bonne heure un but au milieu des distractions de la société et de la jeunesse. Plus de sobriété dans l'idéal, plus de modération dans le descriptif, la vérité simple préférée plus souvent à la vérité poétique, ce sont là quelques-uns des conseils peu nombreux que nous voudrions persuader à son talent, à qui les qualités d'élévation ne manqueront jamais.

— M. Achille Allier continue avec activité la publication de *l'Ancien Bourbonnais*. La douzième livraison vient de paraître. Nous devons à cette belle entreprise un examen détaillé que nous ne manquerons pas de faire, dès que nous aurons reçu un plus grand nombre de livraisons. Tous les hommes d'art et de science doivent encouragement à l'importante publication de M. Achille Allier.

La *Revue encyclopédique* a cessé de paraître; les éditeurs de ce recueil ont publié dans les journaux les motifs de leur retraite. La *Revue des Deux Mondes*, unie depuis long-temps par de nombreuses sympathies aux doctrines philosophiques et politiques de la *Revue encyclopédique*, n'a pas hésité à offrir à MM. P. Leroux, J. Reynaud et à leurs amis la publicité dont elle dispose. Cet accroissement de forces permettra à la *Revue des Deux Mondes*, sans renoncer à la variété habituelle de ses travaux, de donner un développement plus large et plus continu aux idées de l'ordre purement politique.

Nous espérons aussi pouvoir organiser très prochainement la *Revue trimestrielle* des livres nouveaux, annoncée il y a quelques mois; et grace aux divisions établies qui seront confiées à des hommes spéciaux, la tâche à laquelle un seul homme n'aurait pu suffire, deviendra facile pour des esprits familiarisés dès long-temps avec les discussions que nous leur demanderons.

La *Revue des Deux Mondes* servira, à partir de ce jour, les abonnés de la *Revue encyclopédique*, qui sont priés en conséquence de s'adresser à nos bureaux.

F. BULOZ.